
3 1761 06187542 3
PQ
2013
M3H57
1800
t.1-2
c.1
ROBARTS

HISTOIRE

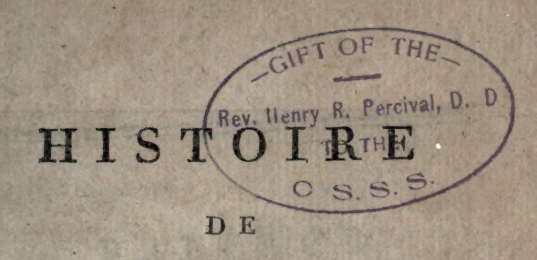
DE

QUATRE ESPAGNOLS.



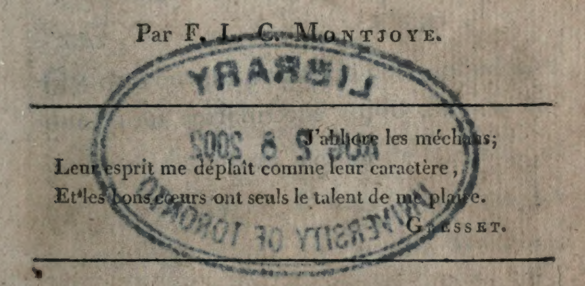
Ô ciel! c'est Don Carlos; c'est mon ami.

Monsiau inv. *F.me Tardieu sc. Rue de l'Université, N.° 296.*



HISTOIRE
DE
QUATRE ESPAGNOLS;

Par F. L. C. Montjoye.



J'abhorre les méchans;
Leur esprit me déplaît comme leur caractère,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.

Gresset.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez le Normant, libraire, rue des Prêtres-S. Germain-l'Auxerrois, vis-à-vis l'église.

An IX. — 1800.

Gift of the
Rev. Henry R. Percival, D.D.
to the



PRÉFACE.

On ne trouvera point à la correspondance dont nous enrichissons aujourd'hui la république des lettres, cet air de fausseté qui est la physionomie de tous les romans. Le lecteur jugera que les diverses aventures qui y sont racontées, quelque bizarres qu'elles soient, ne sauroient n'être pas vraies.

A la différence aussi des romans où le valet parle aussi noblement que le maître, l'homme sans éducation, aussi purement que l'académicien, chaque acteur, dans

cette correspondance, a un langage, un style qui lui est propre, c'est-à-dire, qu'il y a, entre la manière dont il s'énonce et ses inclinations, ainsi que ses connoissances acquises, une analogie nécessaire. On s'apperçoit aisément que les lettres qui composent ce recueil, ne peuvent pas être l'ouvrage d'un seul homme ; mais qu'elles sont nécessairement sorties de différentes plumes. Cette diversité produit un avantage que n'ont pas ordinairement les écrits du genre de celui-ci. Il est impossible que dans une lecture de longue haleine, l'esprit ne soit pas fatigué de cette monotonie qui s'engendre infailliblement, lorsque tout est pensé par la même tête et écrit sur le même ton ; lorsque, croyant rencontrer divers personnages, on ne rencontre jamais que l'auteur. Cet inconvénient qui

est l'écueil où viennent échouer la plupart des romanciers qui ont adopté le genre épistolaire, n'est pas celui des lettres qu'on va lire.

Il n'y a, au reste, aucun doute à former sur la vérité des événemens qui y sont racontés. Nous tenons la correspondance que nous donnons au public, des deux Espagnols qu'on peut en regarder comme les héros; et le libraire Sancha, dont il est question dans ce recueil, nous a assurés que tout y étoit vrai.

Nous tenons des mêmes Espagnols, un second manuscrit dont il est également fait mention dans cette correspondance, et que l'un d'eux avoit eu à Naples. Si le public goûte le don que nous lui faisons

aujourd'hui, nous nous empresserons d'offrir à son instruction et à sa curiosité, ce second manuscrit.

HISTOIRE

DE

QUATRE ESPAGNOLS.

LETTRE PREMIÈRE.

Fernand TEXADO à Marie FIGUERA-TEXADA, sa mère.

Naples, 10 Juin 17....

NOUS sommes, ma très-chère et très-honorée mère, arrivés au terme de notre voyage. Je ne vous parle point des fatigues que j'ai essuyées; les peines du corps ne sont rien en comparaison de celles de l'esprit; mon cœur est déchiré, mon âme est brisée. Me voila séparé de la meilleure

des mères, par une étendue de pays immense, et que je m'étonne d'être parvenu à franchir. Je suis sur une terre où tout m'est étranger. Je me trouve dans une maison dont les personnes me sont à peine connues ; je ne rencontre autour de moi ni parens ni amis. Naples est, dit-on, une des plus belles villes du monde, et Naples est pour moi une vaste et triste solitude. Ah! qu'il est cruel, qu'il est terrible pour une âme aimante, de se séparer de tout ce qu'on a de plus cher au monde! Vous l'avez voulu ce voyage. Ma résignation vous prouve que ma déférence à vos ordres, à vos moindres désirs, est et sera toujours sans bornes. Comment se fait-il, cependant, qu'en accomplissant votre volonté, je me sente dévoré d'un chagrin dont je ne puis vous peindre l'amertume? Puissé-je du moins souffrir seul des suites qu'il me semble qu'aura mon obéissance! Et si les sombres pressentimens qui, nuit et jour, effraient mon

imagination, doivent un jour se réaliser; que je supporte moi seul tout le poids du malheur! Qu'il n'aille point jusqu'à vous! Qu'il ne s'étende point sur l'adorable Joséphine, sur ce modèle de toutes les perfections! Je vous offense, ma très-chère mère, en prononçant ce nom; mais lorsque vous m'avez défendu de penser à cet objet céleste, lorsque vous avez demandé qu'il sortît de ma pensée, vous avez exigé un effort qui est au-dessus de mon pouvoir; mes forces ne vont point jusques-là. Non, non, les traits de cet ange ne sortiront jamais du fond de mon cœur; son image y est gravée pour la vie. Pardonnez, ma très-chère mère, ce transport; pardonnez ce retour vers la plus accomplie des créatures! Si c'est une faute de vous en parler, c'est une faute que je commettrai souvent. Je m'avoue incorrigible sur cet article. Dans tout le reste, comptez sur la respectueuse et aveugle obéissance de votre fils.

LETTRE II.

Le même à Salomon WANDERGHEN.

Naples, 10 Juin 17....

MON brusque départ de Madrid, mon cher ami, a dû t'étonner. Je ne m'attendois pas plus que toi, je t'assure, à ce voyage. Il ne me fut pas possible de t'en prévenir, ni par écrit, ni de vive voix. On me fit une sorte de violence pour en hâter les préparatifs; on ne voulut pas que je m'occupasse d'autre chose, et je fus comme tenu en chartre privée jusqu'au moment où je montai en voiture; ce fut une véritable obsession; je fus circonvenu par ma mère, par mes sœurs, par mon ami don Carlos, et en quelques heures, je me trouvai bien malgré moi, je t'assure, secrétaire

d'ambassade. Sur toute la route, je n'ai pu trouver un moment, un seul moment, pour griffonner un bout de lettre. Son excellence avoit toujours les yeux ouverts sur moi, et lorsque je lui représentois qu'il importoit que je donnasse de mes nouvelles à ma famille et à mes amis, elle me répondoit avec le flegme castillan : « Vous vou-
» lez écrire à Madrid ? Rien de plus juste,
» monsieur ; mais il sera tems lorsque nous
» serons à Naples. » C'est un fort grave et fort étonnant personnage que don Pédro de Massaréna. Enfin, m'y voilà à Naples, et je puis te narrer toute l'histoire de ce très-extraordinaire départ.

Lorsque je t'eus quitté, la dernière fois que je te vis, j'entrai chez le libraire Sancha, où tu sais que j'avois coutume de passer une bonne partie des soirées. Tout en l'abordant, je lui demandai des livres de droit que mon professeur m'avoit dit m'être nécessaires. Mon étonnement fut grand, lorsque Sancha, au lieu de me présenter

les livres, me répondit, avec un sourire mystérieux : « Oh ! monsieur, je pense que ces sortes d'emplettes vous deviennent désormais inutiles. — Comment ? Que voulez-vous dire, inutiles ? — Oui, monsieur, inutiles. Est-ce que vous n'avez pas vu don Carlos de Massaréna ? — Il y a trois jours que je ne l'ai vu. — Trois jours ! c'est bien long. — Oui, c'est bien long, d'autant mieux que depuis que nous nous connoissons, nous n'avons pas laissé passer une journée sans nous voir. Dans toute autre circonstance j'aurois quelque inquiétude ; mais comme il m'a prévenu que son père qui venoit d'être nommé ambassadeur à Naples, exigeoit qu'il ne le quittât point jusqu'au moment du départ, son absence ne me donne point d'alarmes. — Et vous n'en savez pas davantage ? — Non, sur mon honneur, rien de plus. — C'est un bien joli cavalier que don Carlos. — Vous ne pouvez m'en dire plus de bien que je n'en pense. — Vous avez-là un bien bon ami :

une amitié telle que la sienne, et dans une personne de ce rang, doit vous mener loin. — Mais ce n'est pas là ce dont il s'agit maintenant. N'avez-vous pas autre chose à me dire? — Rien autre, sinon que don Carlos lui-même sort d'ici, d'où il s'est rendu à votre école de droit, où je croyois qu'il vous auroit rencontré. — Contre mon ordinaire, je n'y ai point été aujourd'hui, parce que j'ai dîné en partie de plaisir avec mon ami Wanderghen. — Le seigneur Wanderghen ne vous fera jamais autant de bien que peut vous en faire don Carlos. — Je vous suis obligé, seigneur Sancha, de votre avis; mais croyez que mon amitié est pure comme mon âme, et qu'il n'entre dans mes liaisons aucune vue d'intérêt. — C'est fort bien pensé et fort bien dit. Je ne m'expliquerai donc pas davantage. — Vous me ferez plaisir. Dites-moi seulement où vous pensez que je pourrai trouver don Carlos que je suis fâché de voir ainsi courir après moi. — Il m'a chargé de vous

dire, dans le cas où je vous verrois, qu'il vous prioit de vous rendre très-incessamment chez vous, où il se rendroit, de son côté, au sortir de l'école de droit, et où il vous apprendroit des nouvelles sur lesquelles je vous fais d'avance mon très-sincère compliment. »

Je sortis de chez Sancha, très-impatient de savoir ce que don Carlos avoit à me communiquer. Je n'imaginois point ce que ce pouvoit être; mais un sentiment d'inquiétude accompagnoit les diverses conjectures auxquelles je me livrois. En arrivant à la maison. je trouvai, dans le salon, don Carlos, ma mère et mes deux sœurs. Mes yeux se promenèrent rapidement sur toutes les physionomies: je crus appercevoir de l'agitation sur celle de don Carlos; il me sembla lire de la tristesse et une sorte de résignation sur celle de ma mère. Bénédictine montroit une véritable satisfaction, et à son air de contentement, je crus d'abord qu'il s'agissoit pour elle d'un ma-

riage avantageux. Rosalie me parut profondément affligée; je ne doutai même pas qu'elle n'eût pleuré. Tout en me voyant, elle porta sur moi ses grands yeux noirs, et me fixa avec un attendrissement qui fit sur mon âme une impression que je ne saurois rendre. Ce fut d'abord à elle que je m'adressai. « Eh quoi! lui dis-je, ma petite sœur, vous voilà donc ici? Je ne m'attendois pas au plaisir de vous y trouver. Quelle est la raison qui vous a fait quitter le couvent? Je m'imagine qu'elle n'a rien de fâcheux pour vous. — Oh! dans un sens, rien de fâcheux. — Dans un sens! repris-je avec vivacité. Est-ce qu'il vous seroit survenu quelque sujet de chagrin? — Non pas précisément; j'aurois eu moins bien tort de m'affliger de votre bonheur: j'ai quitté le couvent pour venir vous faire mon compliment et mes adieux.» En prononçant ces derniers mots, la pauvre Rosalie laissa tomber une larme, et se tourna aussi-tôt vers ma mère, comme

pour lui demander pardon de cette marque involontaire de foiblesse. Ma mere prenant alors la parole, me parla ainsi :

« Oui, Fernand, Rosalie vient vous faire ses adieux ; ce n'est pas elle qui vous quitte, c'est vous qui la quittez. Voilà don Carlos qui vous enlève à votre famille ; mais ce n'est que pour un tems, et pour vous élever à un poste où vous ferez le bonheur de vos parens. Remerciez-le de l'honneur qu'il veut bien vous faire à vous et à nous tous. — Ah! l'honneur, s'écria don Carlos en s'élançant vers moi, et me serrant étroitement dans ses bras, ce mot ne sera jamais de saison entre nous. L'amitié, l'amitié, voilà, mon cher Fernand, le seul lien qui nous unira toujours. Et si j'ai le bonheur de contribuer à votre avancement et à la satisfaction de vos chers parens, ce n'est pas moi qui vous fais honneur, c'est vous qui m'honorez en acceptant mes foibles services. Mais asseyons-nous, continua don Carlos ; je vais vous expliquer de quoi il

s'agit, et mettre fin à votre étonnement. »

Dans ce moment, mon ami, on m'interrompt. La suite à l'ordinaire prochain.

LETTRE III.

Don Pédro de Massaréna à don Carlos, son fils.

Naples, 10 Juin 17.....

Votre ami, mon fils, n'est point encore ce que je voudrois qu'il fût. Il me faut de la franchise et de la confiance, et je n'en trouve pas. Du reste, je ne suis point mécontent de lui. Il a de la discrétion, de l'intelligence, ne hait pas le travail, et sait se faire aimer.

Continuez, mon fils, vos exercices. Plus vous croyez avoir à vous glorifier du nom que vous portez, plus on attend de vous. Soyez sur-tout d'une grande circonspection dans le choix de vos liaisons. Je ne me déterminerai à vous faire commencer vos voyages, que lorsque votre mère et votre

gouverneur m'assureront que vous êtes en état d'y profiter. Si je dois rester long-tems ici, je vous y verrai volontiers; vous y aurez de l'agrément : il ne tient donc qu'à vous de hâter le moment où vous pourrez revoir Fernand. Je souhaite qu'il soit toujours un ami digne de vous.

LETTRE IV.

Le même à Figuèra-Texada.

Naples, 10 Juin 17.....

Le cœur de votre fils, madame, est toujours bien oppressé, son esprit bien préoccupé, son imagination bien échauffée. Vous aurez, je crois, de la peine à arracher de son cœur cette Joséphine. Je souhaite de toute mon âme, que l'absence, comme vous l'espérez, éteigne un feu à peine allumé. De mon côté, je ne puis que vous promettre mes soins pour sa guérison : mais quelle que soit l'issue de cette belle passion, et de quelque manière qu'il se comporte dans la suite, j'aurai toujours pour lui, je vous assure, l'attachement que j'eus pour son père. A quelque dégré de fortune qu'il plaise à la Providence de me faire monter, mes premières

et plus grandes attentions seront toujours pour mes anciennes connoissances. La prospérité n'éblouit que les esprits légers, et n'endurcit que les âmes qui ne se sont pas fait une longue habitude de se nourrir des principes d'une saine morale. Pour moi, j'ai toujours pensé que plus on étoit riche des faveurs de la fortune, plus on devoit l'être en vertus. La plus aimable de toutes, c'est la reconnoissance. J'en dois beaucoup à feu votre mari; et mon cœur vous est trop bien connu pour que vous pensiez que je puisse jamais oublier la dernière promesse que j'ai faite à mon digne ami Texado, lorsque j'ai eu le malheur de le perdre. Mais marquez-moi donc ce que c'est que cette céleste Joséphine; car, enfin, si elle étoit digne de votre fils, s'il étoit digne d'elle, pourquoi cette alliance ne se feroit-elle pas?

LETTRE V.

Le même à la signora SPINOLETTA MASSARÉNA, sa femme.

Naples, 10 Juin 17....

J'AI sur le cœur le reproche que vous m'avez fait en vous quittant. Mes liaisons bourgeoises vous déplaisent ; vous ne me pardonnez pas de hanter ces *petits bourgeois* Texado. Il est très-vrai qu'ils sont *bourgeois* ; mais *petits*, je ne sais ce que cela veut dire. Il y a des *petits bourgeois*, comme il y a des *petits comtes*, des *petits marquis* ; et même, si vous voulez que je vous le confesse, des *petits grands* ; car, par exemple, votre très-cher et très-honoré frère don Juan Spinoletto, tout exhaussé qu'il est sur la *grandesse*, est-il un bien grand homme? Pour vous parler en toute

toute conscience, je ne connois au physique de *petits*, que ceux qui n'ont pas au moins cinq pieds; et au moral, que les sots. Cela n'est pas trop flatteur pour votre cher frère Spinoletto ; mais enfin, nous n'en sommes pas, vous et moi, à nous cacher ces sortes de vérités. Je sais qu'il joue à merveille des castagnettes et du tambour-de-basque; mais je soutiens envers et contre tous, que, quoiqu'enrichi de ce beau talent; que, quoique sa grandesse soit de la première classe; que, quoique sa taille effilée ait cinq pieds neuf pouces de haut, il n'en est pas moins un très-petit personnage, et si petit, que je vous prie de ne pas permettre qu'il y ait entre lui et notre fils d'autres rapports que ceux de la bienséance.

Vous voyez donc bien, madame, que si vous voulez prendre la peine de vous rendre compte à vous-même du sens qu'il faut attacher au mot *petit*, vous cesserez de vous effaroucher de mes liaisons avec la famille Texado. Comment d'ailleurs voulez-vous

que l'on fasse pour n'avoir pas des liaisons avec des bourgeois? Dans quelque rang que l'on se trouve placé, il n'est pas possible de n'avoir pas des relations continuelles avec des gens de toutes les classes, avec des bourgeois, des artisans, des ouvriers. Si vous voulez y faire quelque attention, vous verrez que tout se réduit, dans ce monde, à un échange continuel entre ceux que nous appelons *grands*, et ceux que nous appelons *petits ;* ou, pour mieux dire, entre les riches et les pauvres : ceux-ci donnent leurs services, et ceux-là leur argent ; et en vérité, je ne sais trop qui des uns ou des autres met le plus dans la balance. Or, comment voulez-vous que, dans cette sorte de commerce, on ne soit pas sans cesse dans la nécessité de se rapprocher?

Votre censure, madame, et vos reproches sur mes liaisons avec des bourgeois, n'ont donc aucune ombre de justice, et vous devez les abandonner avec un peu de réflexion ; autrement vous feriez votre pro-

pre critique et celle de tout le monde, car vous et tout le monde êtes dans la necessité d'avoir des relations avec des gens de la bourgeoisie.

Je vois bien que vous voulez dire qu'il est permis d'avoir des relations, mais non pas de l'intimité avec des bourgeois; et vous êtes seulement fâchée de ce que je prends un si vif intérêt à la famille Texado. Je vous avoue, et vous répéterai toute ma vie, que cet intérêt ne sauroit en effet être plus vif, et il sera toujours le même. Mais comment vous est-il possible de persister à me le reprocher, quand vous trouvez dans votre cœur un si puissant motif de le justifier? Je vous ai tant de fois parlé des obligations que j'avois à feu Texado, qu'il est pour moi inconcevable que vous veuilliez entreprendre de me faire oublier ce que je dois à sa mémoire. Mais ce que je conçois à merveille, c'est que vous avez du ressentiment de ce que j'ai donné la préférence pour la place de secrétaire d'ambas-

sade au jeune Texado, sur votre protégé, ou plutôt, sur celui de votre cher frère Spinoletto. Vos choix, madame, lorsque vous les ferez vous-même, seront toujours fort bons : mais j'ose vous dire que quand vous choisirez d'après l'inspiration de votre frère, vous choisirez toujours fort mal. Comment a-t-il pu concevoir l'idée qu'ayant confié à Inigo Astucia l'éducation de mon fils, j'ôterois à cet homme cet emploi, pour lui en donner un auquel je sais qu'il n'est nullement propre ? C'est déjà à la recommandation de Spinoletto, que j'ai placé Inigo auprès de mon fils ; et fasse le ciel, que je n'aie point à me repentir de cette condescendance ! Don Carlos est un aimable cavalier ; il a l'esprit droit, l'âme haute, le cœur noble. La nature et ses premiers maîtres au collége, ont beaucoup fait pour lui. J'aime à croire que les soins d'Astucia achèveront heureusement un ouvrage si bien commencé. Si je ne me trompe pas, Astucia n'aura point à se repentir d'avoir ré-

pondu à ma confiance; mais, je ne vous dissimule pas que j'ai sur le compte de cet homme, des doutes qui m'inquiètent, et qu'il est de votre prudence de ne pas lui laisser appercevoir. Sa mine doucereuse, ses humbles salutations, ses cajolleries ne me reviennent point; je lui crois un fond d'hypocrisie, et l'hypocrisie est un voile qui cache toujours une âme corrompue. Ceci, madame, est entre nous. J'y ajouterai que si je n'avois pas été aussi extraordinairement occupé que je l'étois à la cour, lorsque Spinoletto me le proposa pour gouverneur de mon fils, je ne l'aurois pas accepté, parce que je me serois donné le tems de mieux étudier le personnage, et de prendre sur son compte plus d'informations.

Enfin, madame, le sort en est jeté : Astucia restera auprès de mon fils tout le tems nécessaire, à moins que de très-grièves raisons ne m'obligent de prendre une autre détermination. Je hais les changemens en tout, et principalement dans l'éducation, parce

qu'ils en apportent dans les mœurs, dans le caractère, dans les habitudes de l'élève. Don Carlos a vingt-deux ans ; ses premiers maîtres et le bon naturel qu'il a reçu du ciel, lui ont fait assez de bien pour qu'il puisse se passer des leçons d'Astucia, si cet homme n'est pas en état de lui en donner ; et dans deux ou trois ans, don Carlos pourra voler de ses propres aîles ; il n'aura plus besoin d'autre mentor que de son père.

D'un autre côté, le jeune Texado, tout petit bourgeois qu'il est, restera au poste où je l'ai placé : il manque d'expérience, il en acquerra ; il a perdu son père, je lui en tiendrai lieu.

Voilà, madame, ce que j'ai cru devoir vous marquer *ne varietur.* Je ne suis pas entêté, parce que je ne suis pas un sot ; mais je suis incapable de changer ce que j'ai une fois résolu, parce qu'avant de résoudre, je médite. Toute chose a ses inconvéniens ; l'homme sage se décide pour celle qui en a le moins, et c'est ce que je fais.

Adieu, madame; vous avez l'esprit trop bien fait, pour voir dans cette lettre autre chose qu'une preuve de ma confiance qui égalera toujours tous mes autres sentimens pour vous.

LETTRE VI.

La même à Laurenzo Cascara.

Naples, 12 Juin 17....

Il y a vingt ans, mon cher Cascara, que vous êtes à mon service; vous ne devez donc pas craindre les nouvelles épreuves auxquelles je mettrai votre vieille fidélité. Vous avez cinquante-huit ans; vous devez donc être un homme sage.

Il m'en a coûté pour vous ôter de mon service, et vous mettre à celui de mon fils, en qualité de son valet-de-chambre; mais en agissant ainsi, j'ai eu mes raisons, et je vais vous les dire.

Mon absence ne me permet pas de veiller sur mon fils; il me faut auprès de don Carlos, un autre moi-même; cet autre moi-même, c'est vous. Je n'entends pas

que vous soyez son instituteur, son mentor, son guide; vous n'avez pas pour cela les lumières nécessaires. Je veux au contraire que vous lui obéissiez ponctuellement en tout ce qui ne vous paroîtra pas évidemment déraisonnable. Mes ordres sont, comprenez-les bien, que vous veilliez sur toutes ses démarches, et m'en rendiez un compte fidèle. Epiez toutes ses actions, voyez comment il remplit ses exercices; sur-tout sachez qui il fréquente : et quand vous apprendrez quelque chose qu'il importera que je connoisse, marquez-le moi sans retard, mais tout cela sans affectation, sans que le jeune homme, sans qu'Astucia ni autre en sache rien. Entendez-vous bien cela?

Je laisse ignorer à Texado que je vous écris; mais je lui dois cette justice, qu'il m'a prié de ne point oublier chaque fois que j'écrirois à la senora Massaréna et à don Carlos, de faire mille tendres complimens à vous et à votre femme. Il vous

appelle toujours mon bon papa ; et votre femme, il l'appèle toujours ma bonne maman. Je ne l'en blâme pas, bien loin de là ; votre femme ayant été sa nourrice, et vous, ayant eu pour lui toutes les attentions d'un véritable père, l'attachement qu'il vous conserve à l'un et à l'autre, me donne de lui une fort bonne idée. Je vous dirai même plus, le plaisir que j'ai vu que vous ressentiez, lorsque je l'ai pris auprès de moi, entre pour beaucoup dans la résolution où je suis, de lui faire tout le bien qui dépendra de moi.

Adieu, Cascara, servez-moi toujours bien, et vous serez toujours content de moi.

A propos, ne pourriez-vous point me dire ce que c'est qu'une certaine Joséphine dont ce jeune Texado a la tête et le cœur pleins ? Voyez cela, allez aux informations prudemment, sans trop vous hâter, et mettez-moi à portée de tirer cette affaire au clair.

LETTRE VII.

Fernand TEXADO à Salomon WANDERGHEN.

Naples, 15 Juin 17 . . .

JE reprends, mon cher ami, mon récit où je l'ai quitté. J'étois comme une pièce de marbre pendant la scène que je t'ai décrite. La curiosité de savoir comment elle se termineroit, tenoit mon âme dans un engourdissement dont l'action de don Carlos et ses tendres caresses ne pouvoient me tirer. Je m'assis, comme il le désiroit, à côté de lui ; il étoit entre ma mère et moi : j'avois vis-à-vis mes deux sœurs. L'attention avec laquelle j'écoutois, ne m'empêchoit pas de suivre tous les mouvemens qui se faisoient. Don Carlos parloit avec feu, et pressoit de tems en tems la main de ma mère, comme pour obtenir

son approbation à ce qu'il disoit. Ma mère, de son côté, ne manquoit pas, à la fin de chaque phrase, de baisser la tête pour témoigner qu'elle adhéroit à ce qu'il disoit. Par intervalle aussi, elle jettoit un coup-d'œil sur Rosalie, et levoit avec impatience l'épaule, en signe de reproche de la tristesse que cette bonne sœur ne pouvoit s'empêcher de laisser paroître. Ma sœur aînée regardoit avidement don Carlos, et de moment en moment levoit les yeux au ciel ; elle avoit l'air d'être en extase. Si un jour je suis assez habile peintre, et que je veuille personnifier l'admiration, je peindrai Bénédictine dans l'attitude où elle fut constamment pendant le discours que me tint don Carlos. Pour Rosalie, elle promenoit ses yeux tantôt sur moi, tantôt sur ma mère. J'y lisois le plus aimable intérêt, lorsqu'elle les fixoit sur moi, et la plus ingénue timidité, lorsqu'elle les portoit sur ma mère.

Venons maintenant à la harangue de

don Carlos ; la voici mot pour mot; je l'ai trop bien retenue pour en avoir perdu une syllabe.

« Oui, mon cher Fernand, je vous enlève à votre famille ; elle ne me désapprouve pas, et vous ne me désapprouverez pas quand vous saurez mes raisons : mon père, comme je crois vous l'avoir dit ces jours derniers, a été nommé ambassadeur à la cour de Naples. Dès que mon oncle Spinoletto l'a su, il est venu le solliciter de faire nommer pour secrétaire d'ambassade, Inigo Astucia, mon gouverneur. Ma mère a réuni ses sollicitations à celles de mon oncle. Mon père n'a répondu à toutes leurs instances qu'en remuant la tête, et en disant toujours : *Cela ne sera pas.* Ce matin, comme nous étions seuls, lui et moi, à prendre le chocolat, ma mère étant retenue au lit par une légère indisposition, il est arrivé un courier qui lui a remis une lettre, et qui est reparti sur-le-champ. Mon père, après avoir lu cette lettre, m'a serré dans ses bras,

et m'a appris qu'il étoit mandé, pour le jour même, à Saint-Ildephonse où le roi l'attendoit, et qu'il recevroit l'ordre de partir aussi-tôt après cette entrevue. pour sa destination. Je n'ai point cherché à pénétrer les raisons qui faisoient mettre tant de promptitude dans ce départ, parce que je sais que don Pedro n'aime point à parler des affaires d'état ; mais je me suis hasardé à lui demander qui donc il emmenoit pour secrétaire d'ambassade? Il m'a répondu avec chaleur que très-certainement ce ne seroit pas Astucia ; que le ministre des affaires étrangères lui en avoit promis un : que de Saint-Ildéphonse, il se rendroit à l'Escurial ; qu'il y prendroit le sujet que le ministre avoit à lui donner, et que de-là, il partiroit en droiture pour Naples. Après avoir ainsi satisfait à ma question, il a ajouté qu'il ne laissoit pas que d'être embarrassé, parce qu'il pouvoit se faire que le sujet qu'on lui offriroit, ne lui convînt pas, et qu'il ne savoit point

avoir de ces sortes de complaisances pour personne ; que, sur son honneur, il n'en auroit pas même pour le roi ; que d'ailleurs il soupçonnoit, et avoit une sorte de certitude, que le sujet qu'on lui destinoit, n'étoit autre qu'Astucia lui-même, qu'il ne vouloit absolument point ôter d'auprès de moi : qu'au surplus le ministre ne trouveroit pas mauvais qu'il ne s'en rapportât point à son choix, parce que la lettre où il lui faisoit l'offre d'un secrétaire d'ambassade, et qu'il n'avoit reçue que la veille au soir, n'étoit que conditionnelle, et contenoit cette clause formelle : *Dans le cas où vous n'auriez pas déjà, de votre côté, fixé les yeux sur un sujet.*

» Comme je gardois le silence après ces nouveaux éclaircissemens, mon père s'en est étonné, et a eu la bonté de me dire que c'étoit à moi de le tirer d'embarras, et qu'il me faisoit l'honneur de vouloir recevoir un secrétaire d'ambassade de ma main. Cet excès de bonté étoit bien propre

à m'enhardir ; cependant, quelque forte que fût l'envie que j'avois de vous proposer, mon cher Fernand, je ne sais quelle mauvaise honte m'a retenu. J'ai rougi, j'ai baissé la tête, je suis resté muet. J'ignore comment mon père a interprété ma malheureuse timidité ; mais j'ai lieu de croire que l'interprétation ne m'a pas été favorable, et j'en ai un regret mortel. Il m'a reproché avec humeur, que je n'étois pas ami chaud ; que c'étoit Fernand Texado, mon camarade de collége, qu'il lui falloit ; qu'il avoit voulu me laisser le mérite de le proposer moi-même ; mais qu'il voyoit avec douleur que je tenois trop au regret de me séparer de cet ami ; que je préférois ma satisfaction personnelle à l'avancement de Fernand ; que c'étoit-là un penchant à un égoïsme détestable ; qu'il ne me le pardonneroit jamais, à moins que ma prompte obéissance aux ordres qu'il alloit me donner, ne réparât cette faute.

» Ces ordres ont été de vous chercher à

l'heure même, de vous trouver quelque part que vous fussiez, de vous décider à partir, et de vous emmener avec moi sur-le-champ à Saint-Ildéphonse où il nous attendroit tous les deux. J'ai voulu lui faire quelques observations; mais il ne m'a pas permis d'ouvrir la bouche; il m'a ordonné de sortir, m'ajoutant que ce qu'il venoit de me dire, étoit sa volonté ferme et invariable; qu'il y avoit, mon cher Fernand, une raison du plus haut intérêt, dont il ne me devoit aucun compte, qui exigeoit que vous allassiez avec lui à Naples; qu'au surplus je me tirerois de la négociation comme je l'entendrois; mais que si je ne réussissois pas, il s'en prendroit à moi seul.

» Comme je me retirois après avoir témoigné par une profonde salutation, que j'allois me mettre en devoir d'obéir, il m'a rappelé, et m'a chargé de vous remettre ceci : ce sont cent-cinquante piastres qui vous aideront, a-t-il dit, à vous équiper; il vous en assure quatre cent-cinquante de

traitement, et vous paiera le premier quartier, lorsque vous serez arrivé à Naples.

Sorti de chez mon père, je suis venu ici, où, après avoir obtenu de votre mère qu'elle ne mettroit aucun empêchement aux intentions de don Pedro, je l'ai priée de faire vos malles en attendant que je vous eusse trouvé. Astucia étoit avec moi. La senora Texada m'ayant témoigné que vous auriez du plaisir à embrasser Rosalie avant votre départ, je lui ai dit que si elle vouloit écrire un mot pour l'envoyer chercher dans son couvent, mon gouverneur porteroit le billet, et ramèneroit votre sœur dans mon carosse. Astucia s'est chargé de la commission. Pour moi, j'ai pris une voiture de place, et j'ai couru vous chercher dans tous les endroits où j'ai cru vous trouver. Après bien des courses inutiles, je me suis rappelé que vous alliez fréquemment passer une partie des soirées chez Sancha. Je suis arrivé chez lui, et j'ai été fort étonné de le trouver déjà instruit du motif qui me donnoit tant de

mouvement. Il m'a appris que mon gouverneur m'avoit devancé chez lui, et l'avoit instruit de tout. Il est vraisemblable qu'Astucia vous cherche de son côté.

». Voilà, mon cher Fernand, dans la plus exacte vérité, ma conduite dans cette affaire. Vous n'y trouverez certainement aucun reproche à me faire. Permettez-moi maintenant de vous dire qu'après tout ce que je viens de vous exposer, je ne pense pas que vous puissiez balancer un seul instant, et nous n'avons pas en effet un seul instant à perdre, car il est déja cinq heures, et il faut absolument que nous partions pour Saint-Ildephonse, avant la fin de la journée. »

J'avois été immobile pendant tout le discours de don Carlos. Je ne pus à la fin retenir les sentimens qui oppressoient mon cœur; ils s'en échappèrent comme un torrent : « Allons, allons, m'écriai-je, vous vous moquez, don Carlos! Que veut dire cette violence-ci? Qu'est-ce que c'est que

cette raison du plus haut intérêt? Suis-je donc tombé en servitude? Mes goûts, mes inclinations, mes études, mes parens, mes amis, j'abandonnerois tout pour faire la volonté de votre père! Et quel droit a don Pedro sur moi? Les voilà les grands! Eux, amis? Non, despotes! Ils commandent, il faut obéir. Moi, je serois l'esclave de don Pedro! Ah! plutôt la misère, plutôt la mort! Quel caprice! quelle bizarrerie! Pas deux jours, pas vingt-quatre heures de réflexion!.... — Non, non, mon cher Fernand, dit don Carlos, pas un moment de réflexion; veuillez considérer!... — Que voulez-vous que je considère? repris-je en l'interrompant. Y a-t-il ici autre chose qu'un complot contre ma liberté, contre mon bonheur? »

Je me tus à ces mots; mon cœur se gonfloit; la sensibilité eut son tour; je m'écriai d'une voix pitoyable : « Le bonheur, le bonheur! oh! comme il s'écoule promptement! » En jettant ce cri de dou-

leur, mes yeux se levèrent sur Rosalie; son cœur se gonfloit aussi; un ruisseau de larmes inondoit ses joues; elle ne put retenir cette douloureuse exclamation : « Oh! oui, comme il s'écoule promptement! » Cachant ensuite son visage dans son mouchoir, elle ajouta : « O Fernand, ô mon frère, que je vais être à plaindre! »

L'affliction de Rosalie me mit au désespoir. Ne sachant ce que je faisois, je fus à elle, je me jettai à ses genoux, je pris ses mains. « O aimable Rosalie, lui dis-je, ô ma chère sœur, que cette nouvelle preuve de ton amitié m'est douce! Et nous nous séparerions! Quoi! nos belles années, nos jeux, nos plaisirs innocens, nos confidences.... — Oui, oui, Fernand, me répondit-elle, tout celà s'évanouit dans cet instant. Rosalie, en naissant, fut condamnée aux larmes. — Non, dis-je, en me levant avec fureur, non il n'en sera pas ainsi; on ne nous séparera point. Qu'on me déchire les entrailles!

qu'on verse sur moi toutes les calamités! Je ne pars point, don Carlos: retournez chez votre père. L'arrêt est prononcé: je ne bouge point d'ici.—« Juste ciel! s'écria à son tour don Carlos, en se levant avec transport, que faisons-nous ici? Est-ce ainsi, Fernand, que vous répondez à mon amitié? Je vous croyois homme; vous n'êtes qu'un enfant. Il s'agit bien de se plaindre, de se lamenter, quand il faut résoudre, quand il faut agir. — Mais voyez, disoit ma mère, de son côté, en montrant Rosalie, voyez cette enfant; il lui appartient bien de s'opposer à ce qui convient à tout le monde! Est-ce pour cela, ma fille, que j'ai eu la bonté de vous faire venir du couvent? Prenez exemple sur votre sœur qui, comme vous voyez, n'a garde de témoigner aucune répugnance pour ce que nous désirons tous. »

Don Carlos voyant que ma mère s'échauffoit. . . . .

Encore une interruption. Mon ami, quel

homme ! quel homme ! Juste ciel ! ah ! si je puis parvenir à briser ces chaînes !......
Encore donc la suite à l'ordinaire prochain.

LETTRE VIII.

François SANCHA à Charlotte DE SUZA.

16 Juin, 7 heures du soir.

CONNOISSANT, mademoiselle, l'intérêt que je prends à ce qui vous concerne, vous ne serez point étonnée si je regarde qu'il est de mon devoir de vous avertir que, depuis quelque tems, on parle chez moi de mademoiselle Joséphine. J'en ressens un véritable chagrin. Si l'on venoit à vouloir rechercher qui vous êtes, vous comprenez que cela pourroit être d'une grande conséquence. L'affaire est encore trop récente, et il y a encore trop de prévention pour ne pas prendre les plus grandes précautions. Je sais, d'ailleurs, que le signalement a été mis dans tous les papiers publics, et a été envoyé à tous nos ambassadeurs

bassadeurs chez l'étranger. Je suis même assuré que don Pedro de Massaréna qui, comme vous savez, est parti pour son ambassade de Naples, a reçu ordre de faire, de son côté, toutes les recherches qui dépendroient de lui.

D'après la chaleur qu'on met dans cet événement, vous voyez, mademoiselle, combien il seroit malheureux qu'on vînt à deviner qui vous êtes. La moindre indiscrétion pourroit mettre le comble à l'infortune qui vous afflige.

Ayant l'honneur d'être le parrain de mademoiselle Joséphine, je me permettrai de lui dire que sa beauté est un trésor qu'elle doit cacher aux yeux de tous les hommes. Je vous prie de lui présenter mes très-humbles civilités, et de croire que personne ne désire plus de vous donner des preuves d'un respectueux attachement, que votre serviteur Sancha.

LETTRE IX.

Charlotte DE SUZA à François SANCHA.

17 Juin, 8 heures du matin.

JE vous remercie, seigneur, de l'avis que vous avez la bonté de me donner. Je serois la plus ingrate des femmes, si je pouvois ne pas mettre au rang des plus grands services, les soucis que vous voulez bien avoir sur une famille aussi innocente, je vous assure, qu'elle est vertueuse. J'espère que Dieu qui n'abandonne pas les infortunés, le fera connoître un jour au monde entier. En attendant, je ne néglige aucune mesure de précaution. Ma nièce, de son côté, se comporte avec une prudence bien rare à son âge. Elle entre à peine dans sa seizième année, et elle a tout le bon sens d'une personne de quarante ans. Elle croît

en sagesse comme en beauté. L'adversité effraie tous les hommes ; mais elle a de grands avantages. Quand on la souffre, comme fait ma Joséphine, elle donne à l'âme des qualités dont la meilleure éducation ne pourroit pas l'enrichir.

Cependant, je ne suis pas sans inquiétude sur les discours que vous me dites qu'on tient de ma chère nièce ; mais jusqu'à ce que je sache de quelle nature sont ces discours, et qui sont ceux qui les tiennent, je ne puis vous donner, à ce sujet, aucun éclaircissement satisfaisant.

J'ai un peu plus de tranquillité sur le compte de mon frère. Ne pouvant le résoudre à se constituer prisonnier, et ne voulant pas le garder plus long-tems avec nous, attendu que les recherches étoient trop vives dans toute la ville, il nous quitta il y a quinze jours. Je n'ai pas voulu vous en instruire plutôt, sachant l'inquiétude où vous seriez, aussi long-tems que vous le croiriez sur les terres d'Espagne. Il n'y est

plus actuellement. Je viens d'en recevoir une lettre qu'il m'écrit de Cadix, à bord du navire *le David*, sur lequel il me marque qu'il s'est embarqué. Il ne me dit pas vers quel port ce navire fait voile.

Continuez-nous, seigneur, l'amitié que vous nous portez. Ma nièce sera toujours très-reconnoissante des avis que vous voudrez lui donner, et elle en profitera comme si elle les recevoit de son malheureux père lui-même.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il est important que ce soit toujours Ambroise qui m'apporte les lettres que vous m'écrirez, comme je ne remettrai jamais mes réponses qu'à lui.

LETTRE X.

François SANCHA à Charlotte DE SUZA.

18 Juin, 8 heures du matin.

Ce sera toujours Ambroise, mademoiselle, qui vous portera mes lettres, et qui me rapportera vos réponses. Tout ce que vous en connoissez doit vous tranquilliser sur sa discrétion. Le seigneur votre frère, pendant les trois jours qu'il resta caché chez moi, m'en dit beaucoup de bien, et en me quittant, il me le recommanda comme il m'auroit recommandé son meilleur ami. Il me dit ces propres paroles: « Je vous laisse, mon cher Sancha, mon » domestique Ambroise. Vous voyez qu'en » l'état où je suis, je n'ai que de la misère » à lui offrir. Placez-le de votre mieux.

» Ce que vous ferez pour lui, je le tien-
» drai fait pour moi. »

J'étois dans ce moment sans garçon de magasin; j'en offris la place à Ambroise qui l'accepta de bon cœur. Le poste n'est pas lucratif; mais il peut arriver à quelque chose de mieux. Ambroise m'assure que son nouvel état ne lui déplaît nullement. Il aime beaucoup les livres; il écrit et chiffre fort joliment. Ainsi il est possible qu'il jouisse un jour d'un meilleur sort.

Je viens à ce qui fait le principal sujet de votre lettre. Trois personnes m'ont parlé de mademoiselle votre nièce. D'abord un jeune bachelier qui m'a dit qu'il l'aimoit de toute son âme, ensuite un jeune cavalier qui m'a témoigné qu'il avoit des vues sur elle; en troisième lieu, un autre bachelier qui s'est expliqué fort cavalièrement, disant que bon gré, mal gré, mademoiselle Joséphine en viendroit où il vouloit l'amener. Je ne comptois que trois personnes; une quatrième m'a demandé,

il n'y a pas quatre jours, si je connoissois une *certaine Joséphine*, (c'est ainsi qu'il s'est exprimé) dont il avoit beaucoup entendu parler; qu'il l'avoit même vue en deux occasions, et qu'elle lui avoit paru un prodige de beauté.

Voilà, mademoiselle, tout ce que je puis vous dire pour le présent. Ne pourriez-vous point, de votre côté, vous rappeller quelqu'anecdote qui auroit pu donner lieu à quelques-uns de ces discours?

Je suis fort content d'apprendre que le seigneur votre frère n'est plus sur les terres d'Espagne. Il fera toujours bien d'agir avec la plus grande prudence, parce qu'il est probable que nos ministres ne le perdront pas de vue. Je connois l'armateur et le capitaine du *David*. J'ai même sur ce navire, trois caisses de livres destinées pour la France.

LETTRE XI.

Charlotte de Suza à François Sancha.

19 Juin, neuf heures du matin.

Votre lettre, seigneur, nous a mises ma nièce et moi, dans la plus grande agitation. Nous ne comprenons rien, mais absolument rien à tout ce bruit qu'on fait de la pauvre Joséphine; et nous désirons, avec la plus vive impatience, que votre mémoire vous serve mieux qu'elle ne vient de le faire. Quant à la mienne, voici, après y avoir bien rêvé toute la nuit, l'anecdote qu'elle m'a rappelée;

Il y a environ deux mois que nous fûmes, Joséphine et moi, à Buen-Retiro. Ce n'étoit point, comme vous pouvez bien penser, par partie de plaisir. Je ne vous déguiserai même pas le motif de ce petit voyage, puis-

que l'intérêt que vous nous portez ne me permet pas de vous rien cacher. Jugeant que mon frère seroit dans l'indispensable nécessité de sortir du royaume, je fis tous mes efforts pour ramasser quelqu'argent, afin qu'il ne fût pas réduit à mendier son pain sur les grands chemins. Il ne me restoit plus, après notre aventure, que mes bijoux dont je pusse disposer; Joséphine y joignit de bon cœur les siens : le tout valoit bien sans exagération douze mille piastres. Vous comprenez que s'il nous eût été possible de réaliser cette somme, nous aurions eu au moins la consolation de penser que mon pauvre frère auroit pu attendre avec quelque patience dans les pays étrangers, ce qu'il plairoit à la Providence d'ordonner de son sort. Malheureusement le tems pressoit; les avis qui nous venoient à chaque instant, nous allarmoient; mon frère pouvoit à toute heure être obligé de partir. Dans cette extrémité, nous jugeâmes que nous n'aurions jamais

assez tôt de l'argent. La vente de nos bijoux auroit entraîné des longueurs ; nous allâmes au plus pressé ; nous nous résolûmes de les mettre en gage. Ambroise nous parla d'un prêteur sur gages qu'on appelle le *Juif-Borgne*, parce qu'il n'a qu'un œil : nous ne le connoissions que sous ce sobriquet. Nous fûmes chez lui ; nous ne le trouvâmes point. On nous dit qu'il étoit dans une petite maison de campagne qu'il a au bout du parc de Buen-Retiro, et que nous lui parlerions là plus commodément que dans sa maison de ville, parce que c'étoit là qu'il faisoit plus volontiers des affaires. Nous prîmes une voiture de louage, et nous nous y rendîmes. Le *Juif-Borgne*, après avoir passé plusieurs heures à examiner, à peser nos bijoux, et avoir reconnu qu'ils étoient, comme il dit, de bon alloi, ne voulut nous prêter que quatre mille piastres, dont il nous donna mille comptant, et le reste en lettres-de-change sur Madrid, Cadix, Marseille et Livourne.

Voilà, seigneur, le véritable motif de ce petit voyage. Voici maintenant l'aventure à laquelle je me souviens qu'il donna lieu. Le *Juif-Borgne*, comme je vous ai dit, nous tint fort long-tems chez lui ; il étoit huit heures du soir lorsque nous le quittâmes. Je me souviens que lorsque nous fûmes au bout de son allée, nous trouvâmes à la grille même deux jeunes gens dont l'un de fort mauvaise mine ; sa petite taille, son visage pâle, ses yeux louches, ses sourcils noirs, épais et se réunissant sur le nez ; ses épaules rondes ne me prévinrent pas en sa faveur. L'autre me sembla plus aimable que beau ; il étoit d'une taille moyenne, mais fort bien dessinée ; je lui trouvai la physionomie ouverte, un sourire qui appeloit la confiance, des dents blanches comme des perles, de grands yeux noirs bien fendus, qui brilloient d'une vivacité que tempéroit la douceur répandue sur tout son visage. Lorsque notre voiture fut arrivée à la grille, ces deux jeunes gens furent obligés de se

ranger de côté pour la laisser passer. Celui aux yeux louches garda son chapeau sur sa tête, et nous fixa attentivement avec sa lorgnette. L'autre, au contraire, nous ôta son chapeau, nous regarda comme à la dérobée, avec beaucoup de modestie, et nous fit une profonde inclination. J'entendis ensuite qu'il disoit à son camarade : « Allons, adieu, mon ami ; nous dînerons demain ensemble à Madrid, n'est-ce pas? — Oui, lui répondit son camarade ; mais si tu voulois, tu ne t'en retournerois pas aujourd'hui à pied. Le roi vient ce soir à Buen-Retiro, et sûrement tu trouveras des voitures de retour. . . . ou bien ces dames. . . — Fi donc, mon ami, lui dit tout bas son camarade ; quelle folie ! Ensuite, élevant la voix, il ajouta : Non, non, j'aime cent fois mieux aller à pied ; avec ce beau clair de lune, ma promenade sera délicieuse ; je savourerai la beauté du ciel et de la campagne à chaque pas que je ferai. »

Je regardai alors par la portière, et je

vis que les deux jeunes gens se séparoient. Celui aux yeux louches gagna la maison que nous venions de quitter ; et l'autre suivit notre voiture. Comme il marchoit d'un bon pas, et que l'affluence des gens à cheval, à pied, en cabriolets, en carosses, en chaises, nous obligeoit d'aller lentement, pour éviter l'embarras qu'occasionnoit ce concours, il nous joignoit quelquefois, et jettoit les yeux sur nous ; mais je ne voyois rien que d'honnête dans ce mouvement de curiosité-là.

Lorsque nous eûmes quitté la grande avenue, et que nous fûmes un peu avancés sur la grande route, j'entendis un bruit qui m'alarma ; l'air retentit de cris de frayeur. Je regardai ; aussi loin que mes yeux purent se porter, je vis l'image de la consternation. Parmi ceux qui alloient et venoient sur la route, ce n'étoit que désordre, confusion ; les cochers et les cavaliers couroient à bride abattue, en criant, autant qu'ils avoient de force : *Gare ! gare !* Parmi les piétons, ceux-

là se jetoient à travers champ, ceux-ci grimpoient sur des arbres, d'autres tomboient à genoux, et prioient avec ferveur. Comme je ne devinois pas d'abord la cause de tout ce tumulte, j'ordonnai à notre cocher de se ranger sur le bord du chemin, du côté des terres, et de ne plus avancer. En considérant plus attentivement, j'apperçus un beau carosse attelé à deux chevaux tigrés, qui couroient sur le chemin, sans ordre, et avec une rapidité incroyable. Je vis alors clairement qu'ils avoient pris le mors aux dents. Le cocher qui avoit une livrée isabelle, étoit sans chapeau; il avoit abandonné les rênes, et levoit les mains au ciel, avec toutes les démonstrations du plus grand effroi. Deux laquais aussi à livrée isabelle, et qui avoient eu le tems de quitter le carosse, restoient sur le chemin, donnant du pied contre terre, et se frappant le front avec les mains. Le carosse n'étoit plus qu'à quelques pas de nous, lorsqu'on entendit un cliquetis, semblable au bruit d'une glace

qui se brise en éclats. Au même moment, un jeune homme d'une très-insércessante figure, passa la tête par la portière, faisant de grands mouvemens avec les mains, et criant : « Prenez garde à vous, jetez-vous dans les terres. » En disant cela, il cherchoit à tourner le bouton de la portière, pour s'élancer, sans doute, hors du carosse. Il n'en eut pas le tems. Les chevaux se détournèrent brusquement du chemin, et gravirent un monceau de larges pierres qui formoient comme une montagne, et qu'on avoit amassées sur le bord du Mançanerez qui, à cause des grandes pluies des jours précédens, étoit un large fleuve. Les chevaux alloient en droiture se précipiter dans ce torrent. Ce spectacle nous fit frémir; nous poussâmes, Joséphine et moi, un cri d'effroi. Nous entendons, à la même minute, le jeune homme qui suivoit notre voiture, s'écrier d'une voix déchirante : « Ciel! juste ciel! c'est don Carlos; c'est mon ami. Dieu, soyez-moi

en aide! » Il avoit à peine proféré ces mots; qu'il jette la canne qu'il avoit à la main; il court, s'élance dans le Mançanerez, entre dans l'eau jusqu'aux genoux, et des deux mains saisit le mors des chevaux avec une force véritablement surnaturelle. Les chevaux qui avoient déja franchi le sommet des tas de pierres, étoient sur le penchant qui regardoit l'eau, et faisoient effort pour attirer à eux la voiture qui étoit encore sur le penchant opposé. L'action vigoureuse du jeune homme rallentit cet effort, et ajouta à la force qui se faisoit en sens contraire. Toute l'ardeur des chevaux tomba subitement; ils restèrent immobiles. Alors le jeune homme avec une présence d'esprit merveilleuse, cria au cocher : « Ne vous effrayez point, ceci n'est rien; reprenez les rênes, vos chevaux sont bien tranquilles; ramenez-les doucement sur le chemin. »

Le cocher obéit; le carosse vint se ranger sur la même ligne et à côté du nôtre. Tous

les assistans prodiguoient mille bénédictions au jeune libérateur. Nous nous apperçûmes qu'en sortant de l'eau il boitoit un peu, et n'alloit pas aussi vîte qu'il l'auroit désiré, à la rencontre de son ami qui s'élançant hors du carosse, courut à lui, et le serra étroitement dans ses bras. Ils restèrent quelques minutes mutuellement embrassés sans pouvoir proférer un seul mot. Tout le monde fut attendri, et je vis des larmes couler sur les joues de la sensible Joséphine. Celui, enfin, qui venoit d'échapper à un si grand danger, levant les yeux au ciel, s'écria du ton le plus pénétré : « Qu'il m'est doux de devoir la vie à mon cher Fernand! — Et moi, répondit celui-ci, ne suis-je pas le plus heureux des mortels, qu'un service que j'aurois rendu au dernier des hommes, soit tombé sur mon ami! »

Vous voyez, seigneur, par ce récit, que, sans nous en enquérir, nous apprîmes tout naturellement les noms de ces deux jeunes

gens; mais c'est jusqu'à présent tout ce que nous en savons. Cette aventure fut suivie d'autres particularités qui furent plus personnelles à Joséphine et à moi, et dont je vous rendrai compte demain, cette lettre-ci étant déja bien longue.

LETTRE XII.

François Sancha à Charlotte de Suza.

20 Juin 17....

C'est cela même, mademoiselle, vous me mettez sur la voie; je puis déja vous donner quelques éclaircissemens; vous verrez si, de votre côté, ils ne vous donneront pas de nouvelles lumières. Le jeune homme aux belles dents que vous avez rencontré à la grille du Juif-Borgne, est le bachelier Fernand Texado, âgé de vingt-deux ans, fils de feu Gonzalès Texado, mort l'an dernier, le plus célèbre avocat, sans contredit, de toutes les Espagnes. Il m'étoit très-connu, parce qu'il a toujours eu recours à moi pour l'impression et le débit de ses ouvrages.

L'autre jeune homme que vous avez rencontré à la grille du Juif-Borgne, est le

bachelier Salomon Wanderghen, âgé d'environ vingt-cinq ans. Il est fils du Juif-Borgne qui ne s'appèle ainsi, comme vous dites, que par sobriquet, car son véritable nom est Moïse Wanderghen. Il n'est ni espagnol ni chrétien. C'est un vieil usurier qu'on dit extraordinairement riche; c'est tout ce que j'en sais. Son fils est une sorte de bel esprit qui fait des vers et de la prose, et je crois qu'en effet il n'est point sot.

Le jeune homme que vous avez entendu nommer par Fernand, don Carlos, est fils unique de don Pedro de Massaréna, que le roi aime beaucoup, et dont la livrée est en effet isabelle.

Voilà, mademoiselle, les seuls éclaircissemens que je puis vous donner pour l'instant. Quand vous m'aurez achevé l'histoire du voyage de Buen-Retiro, peut-être ma mémoire me fournira-t-elle d'autres circonstances dont il vous sera possible de profiter.

LETTRE XIII.

Charlotte DE SUZA à François SANCHA.

21 Juin 17....

VOICI, seigneur, la suite de l'aventure qui a plus particulièrement trait à Joséphine et à moi. Lorsque les deux jeunes gens se furent mutuellement témoigné la joie qu'ils ressentoient de l'issue qu'avoit eu l'accident que je vous ai raconté, don Carlos dit à Fernand : « Mon ami, vous êtes blessé à la jambe. — Et vous, dit Fernand, à la joue. » Le sang, en effet, ruisseloit le long du visage de don Carlos. Celui-ci tira son mouchoir, et en s'essuyant le visage, dit à son ami : « Eh! bien, nous sommes blessés tous les deux; mais avant de songer à nous, allons au seigneur Astucia qui a eu une si grande frayeur,

qu'il s'est évanoui. » Nous apperçûmes, en effet, dans le fond de la voiture, un petit homme replet, pâle comme la mort, les yeux fermés, les mains pendantes, la tête penchée sur l'épaule. Les deux jeunes gens l'appelèrent plusieurs fois inutilement. Ils demandèrent ensuite aux assistans, si quelqu'un n'auroit pas des sels spiritueux. Joséphine en avoit un flacon dans sa poche. Elle le présenta à ces jeunes gens. Fernand le prit en la remerciant beaucoup, et monta avec don Carlos dans le carosse de celui-ci. Les sels firent leur effet; le petit homme revint de son évanouissement, en disant: *Grabugio! grabugio!* « Eh! oui, *grabugio, grabugio,* reprit en souriant don Carlos; mais seigneur Astucia, qui est-ce qui est la cause de tout ce grabuge, si ce n'est vous qui avez voulu que j'essayasse cet attelage? — Eh! par Saint-Jacques de Compostelle, l'attelage est bon, s'écria Astucia; mais le cocher est une bète et plus bête que ses chevaux! » Le cocher

qui entendit ce compliment, répondit : « Grand merci, seigneur Astucia, de votre courtoisie; mais si vous eussiez été à ma place, le *grabugio* seroit bien plus grand, car aucun de nous ne seroit de ce monde à l'heure qu'il est. Il ne tient qu'à vous d'essayer, vous y êtes encore à tems. » Le cocher ayant parlé ainsi, s'en prit à ses chevaux du mauvais compliment qu'il venoit de recevoir; il s'emporta contr'eux en blasphêmes, en juremens, et se mit ensuite à les frapper de son fouet, avec brutalité. Les chevaux se cabrèrent de nouveau, firent un écart, et vinrent se ruer contre notre voiture; la petite roue se trouva engagée dans la grande roue du carosse ; elle brisa, et nous tombâmes sur le côté. Joséphine céda à son effroi, jetta un cri perçant, et s'évanouit dans mes bras. Je ne reçus aucun mal de cet accident. Je crois que le cocher n'avoit voulu que donner une nouvelle frayeur à Astucia, car après ce nouvel accident, il resta

parfaitement maître de ses chevaux. Don Carlos lui ordonna d'avancer un peu plus haut que notre voiture, et vint précipitamment à nous avec son ami; Astucia les suivoit. Désolée de l'état où je voyois Joséphine, je l'appelois par son nom, je demandois des secours à tout le monde. Fernand se hâta de me rendre le flacon qu'elle lui avoit donné; je lui fis respirer des sels; elle revint lentement à elle, et les yeux encore fermés, elle me dit : « Ah! ma tante! où sont-ils? Que sont-ils devenus? Ne leur est-il rien arrivé de fâcheux? » Ouvrant ensuite les yeux, et voyant devant elle don Carlos et Fernand, elle ne fut pas maîtresse de son saisissement; elle s'écria avec un sourire dont je ne puis vous rendre toute la grâce, et avec la plus aimable ingénuité : « Ah! que j'ai de plaisir de vous revoir! » Don Carlos ne lui répondit que par une profonde inclination de tête; Fernand s'écria avec chaleur: « Ah! mademoiselle, nous sommes donc

les

les plus heureux des hommes, puisque notre présence fait naître dans votre belle âme un tel plaisir. — Mais, reprit Joséphine, il étoit bien naturel que je craignisse de vous voir retomber dans le danger auquel vous veniez d'échapper. Cette crainte étant aussi heureusement évanouie, jugez de la joie que je dois en ressentir. »

Comme elle finissoit de parler, don Carlos me présenta la main pour m'aider à sortir de la voiture; Fernand présenta la sienne à Joséphine. Je crus m'appercevoir qu'il serroit la main de cette belle enfant avec un peu d'émotion. Elle la retira dès qu'elle fut hors de la voiture, et remercia Fernand par une révérence; il lui rendit son salut en lui disant tout bas, et d'une voix tremblante : « Il est donc vrai, mademoiselle, que je puis me flatter de vous avoir inspiré un peu d'intérêt? — Comment, seigneur, lui répondit-elle tout haut, ne partagerois-je pas l'intérêt que la générosité de votre action a inspiré à tous ceux

qui en ont été témoins? — Il n'y a donc pas de bonheur, reprit Fernand, comparable à celui que j'éprouve dans ce moment ! »

« Seigneur, dit alors Astucia, réservons pour un autre quart d'heure les complimens qui certainement sont bien dus à ces dames. Il s'agit de savoir le parti que nous allons prendre ; nous voilà tous à pied, et je ne remonterois pas dans ce maudit carosse pour un empire. — Il me semble, lui répondis-je, que ce n'est pas-là le plus pressé : ces cavaliers sont blessés ; il seroit bien tems qu'ils songeassent aussi à eux, et nous ne voudrions pas, ma nièce et moi, regagner la ville, sans être parfaitement rassurées sur leur compte. » Les deux jeunes gens nous remercièrent beaucoup de la juste inquiétude que nous témoignions pour eux, et nous dirent qu'ils alloient nous obéir. Don Carlos fit signe aux deux domestiques qui étoient venus le rejoindre, de le suivre avec Fernand, et ils se retirèrent à l'écart.

Pendant ce tems-là Astucia resta avec nous ; il m'accabla de questions sur mon nom, mon état, ma demeure, le motif de mon voyage à Buen-Retiro, me disant, pour excuser l'indiscrétion de ses demandes, que c'étoit le seul intérêt que nous lui inspirions, ma nièce et moi, et le seul désir de nous être utiles à l'une et à l'autre, qui le portoient à nous solliciter de lui apprendre qui nous étions. Vous comprenez que je répondis à toutes ses questions de manière à ne donner à sa curiosité aucune sorte de satisfaction. Il se jeta ensuite sur les complimens ; il en adressa de toutes les couleurs à Joséphine qui resta constamment muette à toutes les fadeurs, à toutes les galanteries bannales qu'il lui débitoit.

Don Carlos et Fernand étant revenus auprès de nous, celui-ci nous dit qu'il n'avoit qu'une petite contusion au genou droit, qui lui venoit d'un coup de pied que lui avoit donné un des chevaux en se cabrant ;

mais que ce ne seroit absolument rien, parce qu'il ne ressentoit qu'une très-légère douleur, et qu'il n'y avoit que très-peu d'enflure et un peu de rougeur au genou malade. Don Carlos, de son côté, nous montra son visage où nous ne vîmes plus que la trace d'une égratignure. Il nous dit qu'il venoit de se laver dans la fontaine qui étoit à quelques pas de nous, et que c'étoit sans doute un des éclats de la glace qui s'étoit brisée, nous dit-il, il ne savoit comment, qui avoit fait couler le peu de sang que nous avions vu sur sa joue.

« Dans ce cas-là, dit alors Astucia, et puisque nous sommes tous sains et saufs, délibérons donc sur le parti que nous avons à prendre. — Le parti est bien simple, répondit don Carlos; si Fernand ne boitoit pas, je proposerois que nous nous rendissions à pied à Buen-Retiro, où nous serons dans un quart d'heure; mais vû l'incommodité de Fernand, cela ne se peut pas. Mon père est depuis deux heures au château; j'ai dit

à un de mes gens de l'aller informer de notre aventure, et de nous amener son carosse. Vous monterez tous les quatre dedans, et moi qui n'ai point mal au genou, et qui ne me suis point évanoui, je ferai fort bien la route à pied. » Je compris que don Carlos entendoit que ma nièce et moi, nous nous rendissions chez son père; l'embarras où m'auroit jetée cet arrangement, me donna du dépit, et je dis avec un peu d'humeur à don Carlos : « J'ai peine à concevoir, seigneur, comment, sans nous avoir consultées, vous nous avez comprises, ma nièce et moi, dans l'exécution de votre projet. — Madame, me répondit-il un peu confus, je vous demande mille pardons de ne vous avoir pás auparavant demandé votre agrément ; mais il est bien naturel de penser qu'après les fatigues que vous avez essuyées, vous ayez besoin de repos. — Nous le trouverons à Madrid, repliquai-je, où il est absolument nécessaire que nous nous ren-

dions sur l'heure même. — A Madrid! dit Fernand; mais votre voiture est hors d'état de vous conduire. Eh bien! ajouta-t-il en se tournant vers don Carlos, vous irez à pied avec le seigneur Astucia; ces dames prendront la voiture de votre père, et je les conduirai à Madrid, où il est aussi nécessaire que je me trouve aujourd'hui, parce que j'y ai, pour demain, un rendez-vous avec un de mes amis. »

Je ne sortois, comme vous voyez, d'un inconvénient, que pour retomber dans un autre; j'étois sur les épines; je voyois de l'inquiétude dans les yeux de Joséphine, de l'altération sur son visage, elle trembloit que je ne cédasse; voyant que je ne disois rien, elle s'écria avec impatience : « Mais, ma tante, on ne dispose pas des gens sans leur aveu; vous savez bien que nous ne pouvons accepter l'offre de ces cavaliers. — Non, seigneur, dis-je alors à Fernand, nous ne pouvons souscrire à votre offre; nous en avons du regret, mais

nous ne saurions accepter la voiture du père de don Carlos, et nous désirons retourner seules à Madrid. — Mystérieuse aventure! dit Astucia en branlant la tête. — Seules! dit de son côté Fernand, en ouvrant de grands yeux; seules! la nuit, sur une grande route! — La route, lui répondis-je, est trop fréquentée pour n'être pas sûre. — Allons, allons Fernand, dit don Carlos, vous importunez ces dames; vous les chagrinez; vous devriez leur savoir gré de leur refus; il est une preuve de l'intérêt qu'elles prennent à vous. Voyez donc l'état où vous vous trouvez; vous avez mal au genou; vous êtes mouillé jusqu'à la ceinture; vous ne pouvez trop vous hâter de venir prendre du repos et changer de vêtemens. Votre rendez-vous à Madrid, n'étant que pour demain, vous pouvez fort bien retarder votre retour à demain matin. — A merveille, lui répondit Fernand; mais ces dames accepteront donc le carosse de votre père, et moi je me traînerai

comme je pourrai au château. — Non, non, seigneur, m'écriai-je, nous ne le souffrirons pas. Mais, répliqua-t-il, votre voiture est hors d'état de vous conduire. Comment donc irez-vous à la ville? — A pied, à pied, répondis-je; le ciel y pourvoira. — A pied, s'écria-t-il, oh! pour le coup, dussé-je risquer de vous déplaire en vous désobéissant.... » Comme il alloit achever, une personne qui arrivoit de Madrid, et qui étoit seule dans une voiture de place, s'étant enquise auprès de la foule dont nous étions environnées, de notre aventure et du sujet de notre contestation, nous offrit obligeamment de descendre, de faire à pied le reste du trajet jusqu'à Buen-Retiro, et de nous céder sa voiture. Nous acceptâmes de bon cœur son offre; il descendit, et nous nous élançâmes, Joséphine et moi, dans la voiture, avec une joie qui me parut beaucoup étonner les deux jeunes gens. Astucia siffloit, et ne disoit mot.

Nous étions à peine dans la voiture, que le carosse du père de don Carlos arriva. Don Carlos en l'appercevant, nous supplia avec la plus vive instance, de vouloir attendre une ou deux minutes. Nous y consentîmes; il courut aussi-tôt au carosse avec son ami; ils en tirèrent des rafraîchissemens qu'ils vinrent nous présenter, en nous conjurant de ne pas dédaigner d'y toucher. Nous fûmes sensibles à ce procédé; nous acceptâmes chacune une glace. Don Carlos voulut de plus que nous emportassions un panier de superbes oranges de Portugal; et Fernand demanda à son ami la permission de joindre à ce petit cadeau un panier de cédras de Florence, qu'il remit au même instant dans les mains de Joséphine. Cela se fit avec une telle grâce, que nous n'eûmes pas le courage de refuser ces jeunes gens. Nous vidâmes les paniers sur nos genoux, nous les leur rendîmes, et prîmes congé d'eux.

J'allois dire au cocher de fouetter, lorsque

Fernand revint sur ses pas, se présenta à notre portière, et nous dit d'un air fort timide et presqu'en balbutiant : « Mesdames, il est possible que la scène qui vient de se passer, altère votre santé..... Comment calmer la juste inquiétude?..... Si vous vouliez nous laisser votre adresse, ou du moins recevoir la mienne pour nous écrire... — Non, non, lui répondis-je; la chose est parfaitement inutile; notre santé n'est ni ne sera altérée par cette scène; nous nous la rappellerons toujours avec intérêt pour vous; et avec reconnoissance pour les honnêtetés que nous avons reçues de vous et de votre ami; mais enfin puisque les choses se sont passées sans suite fâcheuse pour vous et pour nous; puisque vous devez être parfaitement rassuré sur notre compte, comme nous sommes rassurées sur le vôtre, nous n'avons plus rien à nous dire. Adieu donc, seigneur, ne nous retenez pas plus long-tems — Adieu! reprit douloureusement Fernand, adieu, et pour toujours! Quelle cruauté!..... Et

vous, mademoiselle? continua-t-il, en s'adressant à Joséphine. — Moi! lui répondit-elle, je n'ai rien de plus à vous dire que ce que vous a dit ma tante; je serois bien ingrate si je ne partageois pas ses sentimens pour vous. »

Notre conversation finit-là: Astucia qui sans doute étoit pressé d'arriver au château, tira Fernand par le pan de l'habit, et nous entendîmes qu'il lui disoit: « Allons, allons, seigneur bachelier, il se fait tard. Que voulez-vous de plus de ces dames? Ne voyez-vous pas qu'elles ne veulent pas être connues? Ce n'est pas aujourd'hui que vous percerez ce mystère. Allons-nous-en. » Fernand quitta en effet la portière. Don Carlos, le soutenant par un bras, et Astucia à qui celui-ci en fit le signe, le soutenant par l'autre, tous les trois nous firent une profonde salutation, et nous partîmes. Il me sembla entendre que don Carlos disoit à son ami: « Voilà, sur mon honneur, la plus belle personne que j'aie vue de ma vie. »

Vous jugez, seigneur, combien nous fûmes contentes, Joséphine et moi, d'avoir échappé à la curiosité de ces deux jeunes gens, et elle n'étoit pas tout-à-fait déraisonnable. Ma frayeur de ne pouvoir nous soustraire à leurs recherches, étoit d'autant plus grande, qu'outre les raisons que nous avons peut-être pour la vie, de rester inconnues, j'avois alors encore chez moi mon frère; je tremblois que ces jeunes gens ne s'obstinassent, et ne parvinssent à découvrir notre demeure. Le ciel nous a sauvées de ce péril. Nous n'avons plus entendu parler de ces trois cavaliers; nous avons seulement fait rencontre deux fois du bachelier, et cette rencontre a été fort singulière, ainsi que je vous le raconterai dans ma première lettre.

LETTRE XIV.

François SANCHA à Charlotte DE SUZA.

22 Juin 17....

J'ATTENDRAI, mademoiselle, votre première lettre pour achever de vous éclaircir les détails qui vous intéressent, vous et mademoiselle Joséphine; mais je vous prie de ne pas m'écrire, que je ne sois revenu d'un voyage que je vais faire à Séville. Dans la position où vous vous trouvez, et dans la chaleur des recherches qui se font, il ne seroit pas sûr de confier vos lettres à la poste.

Je ne suis pas sans inquiétude sur votre aventure de Buen-Retiro. Le père de don Carlos est bien puissant, Astucia bien fin, et Fernand bien épris des charmes de mademoiselle Joséphine. Continuez à vivre

bien retirées l'une et l'autre; entretenez toutes les personnes qui ont affaire à vous, dans la persuasion que vous êtes de pauvres couturières, vivant du travail de vos mains. Sur-tout prenez bien garde qu'on ne sache jamais votre véritable nom. Laissez croire à tout le monde, que vous portez véritablement celui de Ruidera, sous lequel vous êtes connues dans votre maison et dans votre quartier.

Mon voyage ne sera que de quelques jours; de Séville, je pousserai jusqu'à Cadix, où j'ai des affaires pour mon commerce. J'y aurai des nouvelles du navire *le David*, et je vous en donnerai à mon retour. Il y a apparence que votre frère, puisqu'il a pris la route de Marseille, croit que la France sera pour lui un asyle sûr.

Je ne suis pas fâché de ce que vous avez fait chez le Juif-Borgne, puisque vous ne pouviez faire autrement; mais je suis fâché que cette connoissance vous vienne d'Ambroise. Il a tort d'avoir des relations avec

un misérable qui s'engraisse du sang des malheureux.

Je pars demain matin ; et dès que je serai de retour, je vous en informerai.

LETTRE XV.

Fernand TEXADO à Salomon WANDERGHEN.

Naples, 23 Juin 17....

VOILA, si je compte bien, huit jours que je ne t'ai écrit; mais, mon ami, c'est que l'on n'écrit pas ici quand on le veut. Au poste où je suis, on n'est maître d'aucune de ses actions : on est, le jour, la nuit, à tous les instans, dans la servitude. O! vive, mille fois vive la liberté ! Être soi, ne dépendre que de soi, voilà le suprême bonheur. J'en ai joui. Comment ai-je pu me résoudre à le laisser échapper? Mais je laisse là, mon ami, les regrets, et je viens à la suite de mon histoire.

Je t'ai dit que ma mère commençoit à s'emporter, et à vouloir rendre la pauvre Rosalie responsable de la répugnance que

je témoignois à me laisser entraîner par don Carlos. Celui-ci prévint l'orage; il prit respectueusement la main de ma sœur, en disant à ma mère : « Madame, me permettez-vous ? » Et sans attendre la réponse, il conduisit Rosalie dans l'embrasure d'une fenêtre, où il l'entretint pendant quelques minutes. Aussi long-tems que dura cette conversation qui me parut fort animée de la part de don Carlos, et pendant laquelle ma sœur me sembla très-résignée, je pestai, je jurai que je ne partirois point; que je n'avois que faire de la protection de don Pedro de Massaréna; que je préférois mon indépendance à la faveur des grands; que la médiocrité me valoit mieux que la plus brillante fortune. Ma mère ne répondoit à cette effusion de désespoir, que par ces mots : « Taisez-vous, Fernand, taisez-vous; vous êtes un insensé! Est-ce qu'à l'âge où vous êtes, vous pouvez savoir ce qui vous vaut le mieux? » J'étois dans une sorte de délire; je lui répondis en me pro-

menant à grands pas : « Je sais, je sais ; madame, que vous me sacrifiez moi et... » Elle ne me laissa pas achever : « Juste ciel ! s'écria-t-elle, que viens-je d'entendre ? Madame ! madame ! répéta-t-elle plusieurs fois en joignant les mains et baissant la tête. Eh-bien ! me dit-elle ensuite avec beaucoup de véhémence, si je ne suis plus votre mère, vous ne serez plus mon fils. Vous êtes un mauvais génie. Non, non, je ne vous sacrifie point, vous et Rosalie, à Bénédictine. Celle-ci n'a pour moi que des complaisances ; vous et Rosalie ne me donnez que des chagrins. J'aime mes enfans ; je sais mieux que vous ce qui leur convient. Méchant fils, vous ne me dites que des choses désagréables. Si votre père vous eût entendu, il vous eût maudit ; oui, maudit, » répéta-t-elle en laissant échapper quelques larmes. Ces larmes, ce terrible mot *maudit*, me percèrent le cœur ; je tombai à ses genoux, je baisai ses mains ; je m'écriai : « O ! ma mère, ma mère,

oui, je suis un méchant, un forcené; le désespoir m'a égaré. Pardonnez-moi ma faute, mon crime. Que faut-il faire pour obtenir mon pardon? Ordonnez; je suis prêt à tout. Faut-il mourir? Faut-il partir? J'irai par-tout où vous voudrez. Je suis résigné à tout; mais ne me haïssez pas; ne me retirez pas votre affection. — Relevez-vous, Fernand, me répondit ma mère, et écoutez don Carlos. »

Don Carlos finissoit son entretien secret avec Rosalie; il s'avança vers nous, et faisant signe de la main, il nous cria : « Paix, paix, tout est d'accord; fermez le temple de Janus; voici Minerve qui apporte la paix. — Oui, mon frère, dit Rosalie en s'essuyant les yeux, et s'efforçant de prendre une contenance assurée; oui, il faut partir; le bonheur de tous le veut, et le mien même, puisque je ne puis être heureuse que quand tous seront heureux! il faut obéir à ma mère; ce qu'elle ordonne, c'est Dieu qui le veut. — Eh quoi! lui

dis-je, vous aussi, Rosalie, vous me donnez mon congé? — Fernand! s'écria ma mère, vous vous faites donc un jeu de m'affliger? Finissons cette scène: qu'il obéisse! ou.... Don Carlos, vous êtes trop bon; emmenez-le. — Eh! mon Dieu, dit don Carlos, je me fâcherai à mon tour. Je ne comprends rien à tout ce bruit, à tous ces regrets. Rosalie que je croyois la sagesse même, dit, *plus de bonheur!* Fernand, que je croyois un Caton, dit qu'il est à plaindre. Qu'est-ce que c'est que ce manège d'enfans? Que signifie ce langage langoureux? Eh! parbleu! suis-je donc ici, moi, sur des roses? Quel est celui qui est le plus à plaindre, si ce n'est moi? Je me sépare d'un ami avec qui je vis dans la plus grande intimité depuis mon enfance; d'un ami qui, quand il ne sera plus à côté de moi, me laissera un vuide que je ne pourrai jamais remplir; d'un ami au bonheur duquel je sacrifierois avec joie la vie qu'il m'a conservée, et quand je perds

cette immensité de bonheur, c'est moi, c'est moi seul qui montre ici du courage!...
— Quelle générosité! quel homme! s'écria Bénédictine qui avoit toujours les yeux fixés sur lui. — Pour Dieu! Fernand, continua don Carlos, soyez homme, ayez le cœur d'un Espagnol. — Que ne puis-je, lui dis-je, faire ce que vous désirez! Ne dissimulons pas, don Carlos; ceci est un complot pour me faire perdre le souvenir de.... » Il ne me laissa pas achever; il vint à moi d'un pas ferme, me saisit la main et me dit: « Brisons là-dessus, finissons, Fernand; en me résignant à me séparer de vous, je vous donne l'exemple du sacrifice le plus pénible auquel je puisse me soumettre. Avez-vous le courage de m'imiter? Voulez-vous partir, en deux mots, oui ou non, répondez: vous êtes fort le maître de rester; si vous restez, mon père croira que je lui ai désobéi; sa volonté n'est pas équivoque; il me retirera sa tendresse; jamais il ne reviendra de sa pré-

vention, je le connois ; je préfère la mort à sa haine, à son indifférence même. S'il se brouille avec moi, je me perds, je ne résisterai pas à ce malheur ; il me conduira au tombeau : voilà où vous me réduisez. Ah ! il valoit cent fois mieux, Fernand, me laisser engloutir sous les eaux du Mançanerez ! »

Les dernières paroles de don Carlos firent sur moi un effet qui n'est pas concevable. Il me sembla que j'éprouvois un changement dans tout mon être ; je devins calme et froid, comme si je n'eusse pas eu au fond de moi-même le foyer de la plus brûlante passion. Je répondis à don Carlos avec une tranquillité vraiment stoïque : « Non, don Carlos, vous ne vous brouillerez point avec votre père. L'ordre de ma mère devoit m'être sacré ; il ne m'auroit cependant peut-être pas déterminé ; je n'aurois peut-être pas eu la force de lui obéir, malgré la promesse que je lui en avois faite. Je rougis de moi-même en

démêlant dans les replis de mon âme, la possibilité d'une aussi coupable et aussi honteuse résistance ; et je sens combien l'aveu que j'en fais m'humilie ; mais me voilà tel que je suis. Si je me faisois meilleur à vos yeux, je serois un hypocrite ; il faut, don Carlos, me supporter avec mes défauts, mes vices. Le désir de contribuer à votre félicité, la crainte de donner atteinte à la confiance et à l'affection que vous porte votre père, me décident absolument : partons, don Carlos, je suis prêt. » A ces mots, il se jeta dans mes bras, me pressa dans les siens, et avec l'expression du plus tendre sentiment, il s'écria : « Quel cœur ! quel cœur que celui de mon ami Fernand ! O sainte amitié ! toi seule tu pouvois opérer ce miracle ! » Nous versions tous des larmes ; celles que je répandois étoient délicieuses. Je voyois don Carlos content ; sa joie me payoit de mon sacrifice. Mais hélas ! j'ai trop présumé de mes forces ; des

regrets cuisans, dont la pointe est chaque jour plus déchirante, me punissent de ma présomption. Je passe les journées enières dans de tristes rêveries ; la nuit m'apporte de nouveaux tourmens. Quelquefois je me lève en sursaut avec la ferme résolution de retourner à Madrid ; ensuite je ne sais quelle fausse honte me retient. Ma vie est un supplice ; je n'y puis plus tenir. O Joséphine, Joséphine ! les barbares m'ont arraché des lieux que tu habites ; mais leur triomphe ne sera pas long ; en dépit de l'univers entier, je te retrouverai. Oui, mon ami, je ne puis être heureux que par la possession de Joséphine ; c'est à toi, c'est à ton amitié de contribuer à me faire avoir ce trésor ; mais que dans les recherches, que dans les tentatives que ton attachement pour moi t'engagera à faire, le respect guide tous tes pas.

A quoi tiennent, mon ami, nos destinées ? Si le jour où je me décidai à m'éloigner

loigner de Madrid, je n'eusse point paru chez Sancha, je n'aurois point vu don Carlos, je serois encore au sein de ma famille, de mes amis ; je ne serois point entré dans une carrière qui va peut-être commencer pour moi une nouvelle vie. J'eus à peine en effet cédé aux pressantes instances de don Carlos, que le bon homme Cascara entra dans le sallon, tenant un billet à la main. Dès qu'il m'apperçut, il me sauta au col, en me disant : « Ah! que je suis bien aise de vous trouver ici ! Vous partez, n'est-ce pas? — Je pars, mon bon papa : je viens de le promettre à don Carlos. — Dieu soit loué! Le seigneur Astucia en aura donc menti. Comme don Pedro sera content en apprenant qu'il a obéi! Dieu soit loué encore une fois! Vous ferez votre chemin, mon cher seigneur, vous ferez votre chemin. — Quel que soit le chemin que je fasse, je n'oublierai jamais le bon papa et la bonne maman qui ont eu tant de soin de moi dans mon enfance. — Oui, oui, vous ferez

votre chemin. Il y a dans cette tête.....
— Oh! la tête, dit don Carlos, n'est peut-être pas bien bonne; mais l'âme, c'est la plus belle âme..... Mais, continua-t-il, donnez-moi donc ce billet que vous tenez à la main. — Il est du seigneur Astucia, et je pense qu'il devient maintenant inutile. — N'importe, voyons. Don Carlos lut le billet en silence, et, après l'avoir lu, il me le donna, en disant : « Grâces au ciel, il s'est trompé! » Voici le contenu de ce billet :

« Pour vous complaire, j'ai couru toutes
» les rues, tous les carrefours, tous les faux-
» bourgs, tous les cafés et autres lieux de
» Madrid. Je n'ai rencontré nulle part le sei-
» gneur Texado. On m'a dit, dans un en-
» droit, qu'il étoit allé passer deux ou trois
» jours chez un de ses amis qui a une mai-
» son de campagne à quelques lieues de
» Madrid. Dans le cas donc où vous ne se-
» riez pas plus avancé que moi, toutes re-
» cherches sont superflues, et vous pouvez
» en sûreté de conscience, partir pour

» Saint-Ildephonse. Votre père ne vous en
» voudra sûrement pas de n'avoir point fait
» l'impossible, et peut-être ce contre-tems
» le déterminera-t-il à accepter la per-
» sonne qui lui est proposée par le ministre. »
Astucia pourroit bien avoir raison : peut-être que si don Carlos ne m'eût pas joint, don Pedro de Massaréna eût pris son parti, se fût accommodé de l'homme du ministre, et je serois encore à Madrid.

Dès que j'eus lu ce billet, Cascara nous dit : « Puisqu'il n'y a plus entre vous de difficultés, pourquoi différons-nous? Que ne partons-nous tout de suite? — Avez-vous amené une voiture? demanda don Carlos. — Oui, seigneur, répondit Cascara, votre carosse est là-bas. — Basque et Castillan y sont-ils? — Oui, seigneur. — Eh bien! dites-leur de charger de suite les malles et le porte-manteau de Fernand, qui sont dans la salle à manger : nous allons descendre. »

Don Carlos se retournant alors vers moi, me dit : « Allons, Fernand, dites adieu à

votre famille. En votre absence je tiendrai ici votre place, si elle veut bien me le permettre, comme vous tiendrez la mienne auprès de mon père. Ce voyage tournera à bien pour nous tous, j'en ai le pressentiment. »

Je m'avançai alors vers ma mère, toujours aussi tranquille que si je n'eusse dû faire qu'une absence de quelques heures. Elle m'embrassa assez froidement, en me disant : « Que le ciel, mon fils, bénisse ce voyage ! Si vous voulez avoir toujours mon amitié, faites en sorte que je ne vous revoie point sans l'agrément de don Pedro. Souvenez-vous que tout ce qu'il fait, c'est pour votre bien qu'il le fait, et par amitié pour feu votre père. »

Je fus ensuite à Bénédictine qui reçut mes caresses d'un œil sec et avec une contenance un peu gênée ; elle mêla ses adieux d'exclamations emphatiques sur la générosité de don Carlos, et finit par me dire que ce seroit bien ma faute si ayant un ami d'une telle naissance et d'un tel mérite, je ne faisois

pas un jour beaucoup de bien à ma famille.

Enfin le tour de Rosalie vint ; elle se précipita dans mes bras, et m'inonda de ses larmes. Elle me dit tout bas à l'oreille : « Aime-moi toujours, mon frère, écris-moi le plus souvent que tu le pourras, je t'en conjure. — Oui, oui, lui répondis-je, ma bonne petite sœur, je t'écrirai ; je t'aime et te regrette plus que je ne puis te le dire. — Je lui demandai ensuite tout haut, quand est-ce qu'elle retourneroit au couvent ? — Demain matin, me répondit-elle. — Eh bien ! lui dis-je, ma chère et bonne amie, prie Dieu pour ton frère Fernand, car tu es un ange. — Oh ! répliqua-t-elle en rougissant, un ange ! Il n'y en a point dans ce monde ; les anges sont au ciel ; mais je prierai Dieu du meilleur de mon cœur, tous les jours de ma vie, pour toi ! Je lui demanderai qu'il te rende aussi heureux que tu es bon. »

L'aimable naïveté de Rosalie ramollit mon cœur ; je sentis que mes yeux se

mouilloient de larmes, et que toute ma foiblesse alloit renaître; je fis un effort sur moi-même: je saisis brusquement la main de don Carlos; je l'entraînai; je sortis du sallon: je descendis l'escalier; je montai en voiture: je partis sans regarder derrière moi.

Dispense-moi, mon cher ami, de te raconter tout ce qui a suivi cet inconcevable départ; j'ai été si peu à moi depuis que j'ai quitté la maison de ma mère, que je n'ai qu'une idée confuse de ce que j'ai pensé, fait et dit jusqu'à mon arrivée à Naples. J'ai dû avoir sur toute la route l'air d'un homme égaré ou d'un patient que l'on conduit au supplice. Adieu, mon ami; mets tout en œuvre pour me procurer quelqu'espoir sur l'adorable Joséphine. Fais, en mon absence, comme je ferois moi-même. Tu es répandu dans tant de sortes de maisons; tu as tant de ressources dans l'esprit, que tu feras aussi bien et peut-être mieux que moi. J'ai dans l'idée que si je puis me procurer son adresse, je parviendrai à être le plus heureux des hommes.

SECONDE PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Fernand TEXADO à don Carlos
DE MASSARÉNA.

Naples, 27 Juin 17.....

J'AI écrit à tout le monde depuis que je suis à Naples, excepté à vous, mon cher et digne ami, par qui j'aurois dû commencer. Cela est inexcusable ; mais j'ai eu et j'ai encore la tête si malade, je trouve tant de difficultés à écrire de longues lettres aux personnes que j'aime, qu'en vérité vous devez avoir un peu d'indulgence. Je ne savois, en outre, où vous adresser ma lettre ; vous m'avez dit en

vous quittant, que vous alliez par ordre de votre père, joindre votre régiment, et j'ai tout net oublié le lieu de la garnison. J'adresse à tout hasard cette lettre-ci à votre hôtel de Madrid ; on saura bien vous la faire tenir quelque part que vous soyez.

Avouez, mon cher ami, que vous vous êtes enfoncé dans le complot qui m'a arraché de Madrid, et que vous n'êtes pas innocent des manœuvres qui ont été faites à ce dessein. Je rends justice à vos intentions; vous n'avez eu en vue que ce que vous avez cru m'être le plus utile ; j'ai eu pour vous la docilité d'un enfant. Vous avez fait de moi ce que vous avez voulu, vous devez être content ; mais moi je suis loin de l'être. Vous avez imaginé que l'éloignement me guériroit de ce que ma mère appelle ma folie. Eh bien! je suis plus fou que jamais ; j'extravague complettement. Vous avez pensé que je préférerois les travaux diplomatiques à l'étude des loix ; point du tout : je n'ai nul goût pour mon

nouvel emploi ; je regrette mes séances à l'école de droit, et mes conférences chez mes professeurs. Vous avez enfin conjecturé que je paierois la protection que m'accorde votre père, par des prévenances et un zèle continuel ; que le crédit dont il jouit dans les cours de Madrid et de Naples m'éblouiroit, et que j'attacherois ma fortune à la sienne : autre erreur, mon cher don Carlos ; je ne vois dans don Pedro, qu'un grand dont la faveur ne me tente pas, dont la société ne me convient point, et dont le caractère ne sympathise point avec le mien.

Ma pauvre petite sœur Rosalie ne vous parleroit pas avec plus de naïveté ; mais si je vous parlois autrement, je vous mentirois, et vous savez que je n'exècre pas moins que vous le mensonge. A cet égard, comme à tant d'autres, nous n'avons qu'une même façon de penser. Le mensonge est un vice honteux qu'il faut laisser aux hypocrites et aux malfaiteurs. J'ai

remarqué que tous ceux qui en étoient entachés, avoient l'âme basse : la vôtre et la mienne ne seront jamais de cette trempe. S'il pouvoit m'arriver une seule fois en ma vie, de vous parler autrement que je ne pense, je n'oserois plus vous envisager : je ne voudrois pas tromper, même mon ennemi.

Ce n'est pas, au reste, que j'aie absolument à me plaindre de don Pedro, et je rends justice à son mérite. Ses qualités personnelles le rendent très-estimable ; son esprit est pénétrant, vif et facile ; et la prodigieuse étendue de ses connoissances m'étonne. Anglois, François, Allemands, Italiens, tous les étrangers qui ont affaire à lui, l'entendent avec admiration parler leur langue comme la sienne propre. Sur quelque matière que tombe la conversation, il en raisonne aussi pertinemment que s'il n'eût étudié toute sa vie que cette seule matière : il parle avec grâce, avec urbanité ; toutes ses dépêches sont des chef-

d'œuvres de précision et de clarté, toutes ses vues sont justes, tous ses raisonnemens sont des vérités, toutes ses conjectures des prophéties. Je doute que l'Espagne ait dans aucune cour un ministre plus instruit, plus intelligent, plus propre à sonder les secrets des cabinets, à faire respecter sa nation, à tirer avantage pour elle des mouvemens des diverses puissances.

Avec cela, don Pedro a des bizarreries qui déparent un peu, ce me semble, ses hautes qualités. Sa fierté avec ceux qui se croient au-dessus de lui, va presque jusqu'à l'insolence. Il est enjoué et d'une humeur facile avec ses égaux ; mais il me semble que dans ses plus grands épanchemens avec eux, il affecte de garder toujours une sorte de supériorité. Avec ses inférieurs, il est affable ; mais sa bonne mine, sa taille avantageuse, son air de dignité, dont il ne sait jamais se dépouiller, font que son abord est plus repoussant qu'il n'est attirant. Avec ses gens, c'est un

maître juste, mais sévère, impitoyable ; aucune considération, aucune puissance dans le monde ne parviendroit à lui faire révoquer, à lui faire modifier un ordre donné. Voici un exemple qui m'a véritablement affligé.

Lorsque nous fûmes arrivés ici, il assembla le soir même toute sa maison : gentilshommes, pages, secrétaire d'ambassade, secrétaires, gardes, valets-de-chambres, livrée. Il nous dit d'un ton d'autorité, qui le transformoit en monarque absolu, et ne faisoit de nous tous qu'un troupeau d'esclaves : « Je vous ai assemblés pour vous déclarer que ma volonté est que chacun de vous garde le secret le plus religieux sur tout ce qu'il pourra m'entendre dire ou voir faire, qui aura rapport au service de l'Espagne, ainsi que sur les visites que je rendrai et que l'on me rendra : voilà la loi. Voici la peine pour les contrevenans : celui de vous à qui il arrivera de laisser échapper la plus

légère indiscrétion sur quelqu'un de ces articles, sortira sur-le-champ de chez moi, et je lui retirerai à l'instant même et pour toujours, tout intérêt, toute bienveillance, toute protection. Vous avez entendu mes ordres ; si quelqu'un de vous les trouve trop rigoureux, il n'a qu'à l'avouer franchement, je ne lui en voudrai point ; il quittera l'hôtel, mais je le placerai ailleurs aussi avantageusement qu'il dépendra de moi, lui permettant de réclamer ma protection en toute rencontre. »

Ayant tous témoigné que nous nous soumettions de bon cœur à de pareils ordres, il nous répondit : « Dans ce cas, et souvenez-vous en, celui qui désobéiroit seroit sans excuse. » Cela dit, il nous permit de nous retirer, et de commencer chacun nos fonctions respectives.

Hier après-midi, il fit entrer dans son cabinet le secrétaire Balbuena, et lui dit de copier sous ses yeux le plus proprement qu'il seroit possible, un petit mémoire que

j'avois rédigé le matin, d'après les instructions que m'avoit données son excellence. Balbuena a une fort belle main, et ce qui est très-rare chez ceux qui l'ont aussi belle, c'est qu'il écrit aussi vîte que s'il griffonnoit. Don Pedro fut très-content de sa besogne, lui en fit des complimens, et lui dit même avec un grand air de sincérité ces propres paroles : « En vérité, Balbuena, je ne connoissois pas ce que vous valez ; vous m'êtes réellement précieux. »

Comme Balbuena finissoit son écriture, le baron de Ludolf, général allemand, entra dans le cabinet par un escalier dérobé. Don Pedro dit alors au secrétaire : « Vous pouvez vous retirer, seigneur Balbuena, je n'aurai pas besoin de vous de la journée. »

Sorti de l'hôtel, Balbuena alla faire un tour de promenade sur le port, et entra ensuite dans le café de Malthe. On y parla,

je ne sais à propos de quoi, du baron de Ludolf; quelqu'un dit qu'il avoit quitté Naples depuis trois jours. « Vous-êtes dans l'erreur, répondit Balbuena, sans y entendre malice : il n'y a pas une heure que je suis sorti de l'hôtel, et j'ai laissé le baron de Ludolf avec son excellence. » La conversation tomba là, et n'eut aucune suite.

Le soir, sur les neuf heures, don Pedro demanda si Balbuena étoit rentré; on lui dit qu'oui ; il le manda dans son cabinet, et lui parla ainsi : « Mon cher seigneur Balbuena, vous êtes entré tantôt au café de Malthe, n'est-ce pas ? — Oui, seigneur. — Quelqu'un y a dit que le général Ludolf étoit parti de Naples depuis trois jours.... » Comme Balbuena sembloit hésiter ; « Ne me mentez pas, continua don Pedro, cela a été dit. — La chose est si peu importante, que je l'avois oubliée; je me la rappelle actuellement : oui, seigneur, il est très-vrai, cela a été dit. — Ce n'est pas à vous à juger de l'impor-

tance ou non importance ; vous avez répondu en toutes lettres : *Il n'y a pas une heure que je suis sorti de l'hôtel, et j'ai laissé le baron de Ludolf avec son Excellence.* Vous avez répondu cela, n'est-il pas vrai ? — Seigneur, je ne le nie. pas. — Rappellez-vous maintenant l'ordre que j'ai donné à tout mon monde en arrivant ici. Adieu donc, seigneur Balbuena, je n'ai plus besoin de vos services ; faites vos malles, et sortez de l'hôtel sur-le-champ. — Mais seigneur, à l'heure qu'il est... je suis sans argent... où irai-je ? que deviendrai-je ? Votre excellence ne peut pas sans dureté me refuser un délai. — Voilà mes gens ; ils appellent dureté ce que moi j'appelle justice. Vous ferez comme vous l'entendrez, seigneur Balbuena, vous irez où il vous plaira ; je n'ai point d'argent à vous donner ; vous avez reçu votre quartier, je ne vous dois rien : je ne dois de gratification qu'à ceux qui les méritent. Je vous accorde deux heures ; passé ce

tems, que je ne vous trouve pas chez moi. Vous deviendrez ce qu'il plaira à la Providence ; mais ne vous réclamez jamais de moi, vous ne seriez pas bien servi. Adieu, seigneur Balbuena, je n'ai plus rien à vous dire. »

Le pauvre Balbuena entra dans ma chambre, désespéré ; il s'arrachoit les cheveux ; il se rouloit sur le plancher ; il me fit pitié. Il n'avoit réellement pas le sou ; son quartier étoit déja mangé, ou pour mieux dire bu ; car quoiqu'Espagnol, il n'est rien moins que sobre ; il a le malheureux défaut de boire outre mesure ; c'est un pilier de cabaret et de café. Il a tellement contracté cette détestable habitude, qu'il ne peut pas, dit-il, faire un trait de plume, s'il ne s'est préalablement gorgé de dix ou douze verres de vin ; et il ne se corrigera jamais de cette habitude, parce qu'on sera toute sa vie ce qu'on est à quarante ans. Je lui conseillai de ne pas s'exposer au courroux de don Pedro, en

passant le délai qui lui avoit été accordé ; de ne point rester à Naples, où il lui seroit impossible de se placer, vû qu'il en faudroit toujours venir à des informations auprès de son Excellence, et de retourner en Espagne le plutôt qu'il pourroit. J'avois dans mon secrétaire, cent soixante-huit piastres bien comptées, en trois tas ; ce qui faisoit en bon calcul, cinquante-six piastres à chaque tas. J'ouvris le tiroir où étoit ce petit trésor, en disant à Balbuena : « Tenez, venez voir ceci. » Il se leva aussi-tôt de terre où il restoit étendu comme un insensé. La vue de cet argent lui fit ouvrir de grands yeux, et le radoucit. « Voilà, lui dis-je, seigneur Balbuena, cent soixante-huit piastres en bonne monnoie, ayant cours dans tous les Etats de sa Majesté catholique. J'en ai fait trois tas, comme vous voyez, et chaque tas, si vous comptez bien, est de cinquante-six piastres. Celui-ci, continuai-je, en commençant par la droite, est pour votre ser-

viteur Fernand, car *primò mihi;* il y a deux jours que j'étois un pauvre bachelier; il y en a quatre que j'étois un très-pauvre écolier. Si je dois rester ici, je ne veux point avoir l'air d'un gueux; il me faut faire honneur à son Excellence; ma garde-robe est fort mal montée; je n'ai pas même une montre; il m'est venu en tête de prendre du tabac, et je n'ai pour passer ma fantaisie, qu'une méchante tabatière de carton. Il n'y a pas là de quoi faire le brave, et il me prend envie de le faire.

Et ce tas-ci, poursuivis-je en passant au second, est pour la senora Figuera-Texada, ma très-honorée mère, qui a trois enfans, dont moi seul de mâle, et qui n'est pas riche. Le troisième tas, je le réservois pour être le tas des économies, et il m'auroit fait grand plaisir de le voir croître chaque jour; car depuis que j'ai eu accès à Madrid dans la maison du Juif-Borgne, il m'a pris un petit penchant à l'avarice. Un avare peut comme un homme

distingué, donner un bon conseil ; le seigneur Moïse Wanderghen qui est le Juif-Borgne en question, m'a dit souvent qu'il étoit d'un homme sage d'avoir toujours de quoi parer au chapitre des accidens. Je goûte fort cet avis, et le chapitre des accidens est très-long, très-volumineux, quand on est dans la dépendance d'autrui, comme je m'y trouve aujourd'hui *per fas et nefas.* »

Le pauvre diable m'écoutoit de toutes ses oreilles, et étoit impatient de savoir où j'en voulois venir. Que sa joie fut grande! comme il se frotta les mains, lorsque j'ajoutai : « Je change aujourd'hui la destination de ce troisième tas, je vous le prête ; vous me le rendrez, lorsqu'il vous plaira de ne plus boire l'argent que vous mettez en poche. Allez-vous-en ce soir à l'hôtel du Parc-Royal ; voilà huit piastres, vous en avez assez pour le moment. Demain et chaque jour, allez vous informer s'il ne part point un navire pour quelque

port d'Espagne ; il vaut mieux vous embarquer, cela est moins dispendieux. Jusqu'à ce que vous partiez, je vous donnerai tous les six jours, huit piastres ; je vous les porterai moi-même entre huit et neuf heures du soir, car il ne faut plus que vous reparoissiez ici. Le jour où vous partirez, je paierai au capitaine du vaisseau qui vous emmènera, votre passage. A votre arrivée au port d'Espagne où vous débarquerez, le capitaine vous remettra ce qui sera resté des cinquante-six piastres qui forment ce tas. »

Le pauvre Balbuena ne savoit comment me remercier ; il jura qu'il ne boiroit plus, me protesta qu'il seroit fidèle à me rembourser, et voulut me faire son billet ... « Point, point de billet, lui dis-je, je laisse la chose sur votre conscience. Voici la première fois de ma vie que je me donne le plaisir de prêter de l'argent, parce que c'est la première fois de ma vie que je puis le faire. C'est la première fois aussi que je mettrai en pratique un principe

que je me suis fait. Dans ces momens de rêverie où l'on bâtit, comme disent les François, des châteaux en Espagne, je me suis dit que, si jamais je jouissois d'une certaine fortune, je me ferois cette question avant de prêter de l'argent : *Es-tu en état, Fernand, de te passer, pour le reste de tes jours, de l'argent que tu as envie de prêter?* Si je ne puis pas m'en passer pour toujours sans m'incommoder trop considérablement, je ne prêterai pas. Dans le cas contraire, je prêterai, et regarderai l'argent prêté comme un argent perdu pour moi; je n'y penserai de la vie; je n'en ouvrirai jamais la bouche à l'emprunteur. Si on me le rend, *benè sit;* je le regarderai comme un argent trouvé. Si on ne me le rend pas, je n'en aurai aucun chagrin, car il sera sorti de ma mémoire comme de ma bourse, au moment même où je l'aurai prêté. Vous voyez bien, seigneur Balbuena, qu'avec cette morale qui ne me brouillera jamais avec ceux à qui

j'aurai prêté, je ne puis, en conscience, recevoir votre billet, à moins de vouloir ressembler à ces beaux diseurs de philosophie, dont la pratique ne s'accorde jamais avec la théorie. Pour moi, je tâcherai de ne me faire jamais que de bons principes, et ma conduite, avec l'aide de Dieu, sera toujours conforme à ces principes. »

Ma jovialité dérida absolument le bon Balbuena; il ne se sentit pas d'aise, lorsque pour commencer, je lui glissai dans la main huit piastres; il oublia tout ce que sa disgrâce avoit de fâcheux. Les gens de sa sorte ne voient rien au-delà du moment; il ne leur faut que quelques maravédis pour leur faire oublier le plus cuisant chagrin; ils ne lisent point dans l'avenir, et ils sont sans doute heureux de ne pas y lire; mais quel homme sage voudroit de ce bonheur qui ressemble à celui des brutes? Il n'y a pour elles que le présent; nous, nous avons le passé, le présent et l'avenir; le passé n'est plus à notre disposition; le présent nous ap-

partient, mais nous ne devons en user que pour jouir dans l'avenir.

Quand Balbuena eut fini ses exclamations congratulatoires, il alla faire son paquet, ce qui ne fut pas bien long, car il auroit bien mis dans ses poches ce qu'il enferma dans son porte-manteau. Un lazzaroni chargea sur son épaule ce léger fardeau, et le pauvre diable, après m'avoir embrassé encore une fois, sortit de l'hôtel pour n'y plus reparoître.

Son aventure m'a réellement affligé, et vous conviendrez que c'est punir bien durement une aussi légère indiscrétion. Vous verrez dans ma première lettre, comment don Pedro en agit avec moi. Je pénètre parfaitement le motif de sa conduite à mon égard; mais il est difficile de comprendre l'intérêt qu'il peut avoir à déraciner de mon cœur une passion qui, pour y être entrée malgré moi, n'en sortira pas de même. Il doit peu importer à son Excellence que je sois l'adorateur de la belle Joséphine.

En

En voilà bien assez pour aujourd'hui, mon cher don Carlos. Si j'écoutois mon inclination, je vous écrirois nuit et jour; ce seroit ma plus douce occupation ; je le sens. Quand je pense que c'est à vous que j'écris, que c'est avec vous que je m'entretiens, j'ai peine à quitter la plume; j'éprouve, en me tenant occupé de vous, en me rappellant tant de douces journées que nous avons passées ensemble, un sentiment paisible et délicieux, qui non-seulement allège mes peines, mais qui me les fait oublier. Mon cœur s'épanouit, mon esprit se délasse, mon imagination n'est plus rembrunie; je reviens à ma gaîté naturelle, à ma gaîté de collège. Vous avez dû vous en appercevoir dans le cours de cette lettre. Ah! je le sens, don Carlos, le ciel nous a faits pour être amis ; nous l'avons été en naissant, nous le serons jusqu'à la mort.

Je ne vous promets pas de vous écrire par le premier courier, parce que don Pedro m'a chargé d'un travail qui est pressé ; et il

faut, comme il le dit, que le service du roi passe avant tout ; mais dès que ce travail sera fini, vous serez le premier à qui j'écrirai. Mon cœur et mon âme se trouvent trop bien aujourd'hui de vous avoir entretenu, pour que je ne me remette pas aussi-tôt qu'il me sera possible, dans une aussi douce situation.

Je ne finirai pas une aussi longue lettre sans vous dire encore un mot de Joséphine. A qui parlerai-je de ma maîtresse, si je n'en parle pas à mon ami ? Je ne pense pas que vous soyez à Madrid dans ce moment, mais dès que vous y serez, faites tout ce que je ferois si j'y étois moi-même. Vos recherches aidées de tout le zèle de l'amitié, auront enfin du succès, et dès qu'elles auront réussi, parlez, plaidez pour votre ami ; prenez ses intérêts comme les vôtres propres ; dites que rien n'égale l'amour qui le brûle, que son respect pour l'objet aimé. Ce ne sera pas vous qui m'objecterez qu'il est insensé d'aimer sans savoir si l'on est

aimé ; car, puisque vous l'avez vue comme moi, cette adorable Joséphine, vous savez bien que mon excuse est dans ces vers d'un poëte françois (1) :

Si c'est un crime de l'aimer,
On n'en doit justement blâmer
Que les beautés qui sont en elle :
La faute en est aux dieux
Qui la firent si belle,
Et non pas à mes yeux.

Vale, atque iterùm vale, et me ama semper.

---

(1) Jean de Lingendes, poëte trop peu connu peut-être des François eux-mêmes. Il vivoit sous le règne de Henri IV, et, à la pureté de son langage, on le croiroit du siècle de Louis XIV. Ses poésies parmi lesquelles on distingue son *élégie à Ovide*, se font remarquer par leur fraîcheur et leur facilité.
(*Note de l'éditeur.*)

LETTRE II.

Don Carlos DE MASSARÉNA, à la senora Maria FIGUERA-TEXADA.

Anduxar, 30 Juin 17....

VOUS me reprochez sans doute, madame, d'avoir laissé passer un si long-tems, sans vous informer des détails qui ont accompagné les derniers adieux que me fit votre fils, lorsque nous vous eûmes quittée. Il est naturel que vous attendiez avec impatience ces détails, et je le crois toujours trop préoccupé de sa fâcheuse passion, pour avoir pu vous les donner lui-même, pour avoir pu seulement se les rappeller.

Croyez, madame, que la paresse qui m'est un peu naturelle, n'entre pour rien dans la négligence dont vous m'accusez. Mon père en partant pour Naples, ayant

été élevé au grade de lieutenant-général, voulut bien après en avoir obtenu l'agrément du roi, se démettre en ma faveur du régiment qui porte notre nom. Les formalités, les visites nécessaires en pareille circonstance, ne me laissèrent pas un moment pour vous écrire de Saint-Ildephonse. Les derniers ordres que me donna mon père, furent que lorsque j'aurois rempli ces premiers devoirs, je partisse en poste de Saint-Ildephonse, pour venir joindre le corps qui est ici en garnison; il me défendit de m'arrêter sur la route, quelque part que ce fût : c'est ce qui a été cause que je n'ai point eu l'honneur de vous voir à mon passage à Madrid.

Arrivé au régiment, j'ai eu tant de nouveaux devoirs à remplir, pour me conformer aux instructions qui m'ont été données par mon père, que jusqu'à ce jour, je n'ai pu trouver un seul moment dont il me fût possible de disposer pour moi-même.

Voilà, madame, mes excuses, que je vous expose avec une entière vérité; je me flatte que vous les accueillerez avec bonté. Aujourd'hui que je me trouve un peu moins occupé, je profite de ce premier moment de repos, pour vous informer de ce qui s'est passé à l'égard de votre fils, jusqu'à l'instant de notre séparation.

Lorsque nous eûmes quitté votre maison, nous passâmes à l'hôtel, pour y prendre Astucia qui parut fort étonné en voyant Fernand. « Je ne m'y serois pas attendu, nous dit-il; je croyois que c'étoit une partie manquée. » Pendant tout le trajet jusqu'à Saint-Ildephonse, il fit à Fernand force complimens sur sa figure, sur l'amitié que je lui portois, sur le bonheur qu'il avoit de convenir à mon père. Pour vous dire la vérité, Fernand fut toujours muet à tous ses complimens; il avoit l'air de ne pas les entendre et même de ne pas nous voir ni l'un ni l'autre. Ses bras étoient

croisés sur sa poitrine, ses yeux immobiles; sa tête et ses épaules suivoient machinalement le cahotage de la voiture; il n'ouvroit pas la bouche. Seulement, il me dit deux ou trois fois, en me prenant la main: « Don Carlos, vous m'aimerez toujours, n'est-ce pas? Vous serez toujours mon ami? Vous m'écrirez? — Oui, oui, lui répondis-je; » et c'est tout ce que je pouvois lui répondre, car j'avois aussi le cœur bien serré. Vous voyez que notre conversation fut fort triste, quoique fît Astucia pour l'égayer.

Lorsque nous arrivâmes chez mon père, on alloit servir le souper, il alloit se mettre à table, et il falloit bien qu'il nous attendît, car quoiqu'il fût seul, il y avoit quatre couverts. « Voilà qui est bien, » nous dit-il, en nous voyant. Fernand et moi, nous ne mangeâmes presque pas; mais il me parut que mon père et Astucia avoient fort bon appétit. Je crois que le souper se seroit passé sans qu'aucun de nous eût proféré un seul mot, si je n'eusse dit à mon père

que j'avois eu tant d'empressement à remplir ses ordres, qu'en quittant l'hôtel, je ne m'étois pas même donné le tems d'entrer dans l'appartement de ma mère, pour m'informer de sa santé. « Elle est bien, parfaitement bien, me répondit mon père; ce sont ses vapeurs ordinaires; mais comme après l'accès, elle a besoin de repos, je n'ai pas voulu qu'elle me suivît ici. Elle n'aura point été fâchée de ne pas vous voir; je lui ai fait vos excuses d'avance. »

Voilà tout ce qui fut dit pendant le souper. En quittant la table mon père entra dans le sallon; nous l'y suivîmes; il lut quelques papiers pendant que Fernand, Astucia et moi, nous nous promenions en gardant le plus profond silence. Sa lecture finie, il regarda sa pendule, et sonna en nous faisant remarquer qu'il étoit tard. S'adressant ensuite à moi, il me dit ces paroles qui entrèrent bien avant dans mon cœur: « Don Carlos, venez m'embrasser; je suis bien content de vous; demain je

vous en donnerai, j'espère, une preuve. »
Après avoir embrassé mon père, je sautai au cou de Fernand, comme pour lui témoigner que c'étoit à lui seul que j'étois redevable de la satisfaction qu'éprouvoit don Pedro. Il comprit mon intention, me pressa dans ses bras, mais ne me répondit que par un soupir et quelques larmes que je vis rouler dans ses yeux. « Mon fils, continua mon père, je vous ai dit qu'il étoit tard; conduisez le seigneur Fernand dans sa chambre; nous prenons demain matin le chocolat tous les trois ensemble, bien entendu que le seigneur Astucia sera des nôtres. » Cascara entra dans ce moment. « Cascara, lui dit mon père, vous aurez soin que ces jeunes gens soient prêts demain à neuf heures; vous coëfferez mon fils et le seigneur Fernand. Nous partirons d'ici à dix heures pour nous rendre au château; Astucia nous accompagnera. Adieu, seigneur Fernand, continua mon père; ayez soin, je vous prie, de mettre demain votre

plus bel habit. La modestie sied bien à votre âge; n'en ayez cependant point trop. » Comme nous nous retirions, et que nous étions déjà dans la galerie, il répéta: « Adieu, seigneur Texado; nous ferons plus ample connoissance quand il en sera tems. »

Le lendemain nous fûmes dans le sallon avant mon père. En entrant il parut satisfait de notre exactitude; il nous salua par une légère inclination de tête, et parut fixer avec complaisance Fernand, qui en effet avoit fort bonne mine sous son habit de parure. Il fit servir le chocolat, et ordonna à ses gens de ne point rentrer qu'il ne sonnât. Il nous parla ensuite ainsi:

« En arrivant hier ici, j'ai été comme j'en avois reçu l'ordre, entretenir le roi qui a eu la bonté de me demander qui j'emmenois pour secrétaire d'ambassade. Je lui ai répondu que je m'étois décidé pour un des camarades de collège

de don Carlos, pour le fils de mon ancien et très-digne ami Gonzalez Texado. Je ne m'en étonne point, m'a dit le roi ; mais il me semble que le ministre des affaires étrangères m'avoit parlé d'un autre sujet. J'ai montré alors au roi la lettre dans laquelle le ministre me parloit de cet autre sujet, en faisant observer au roi, que l'intention de son ministre étoit, comme cela devoit être, de me laisser toute liberté à cet égard. Le roi, après avoir lu la lettre, me l'a rendue en me disant : Oh! je m'en rapporte bien à vous pour un bon choix. Je serai bien aise, a-t-il ajouté, de voir demain avant que vous partiez, votre *protégé*. Prenez garde, seigneur Fernand, a dit mon père en regardant votre fils, que c'est le roi qui a dit *protégé;* ce n'est pas moi qui le dis. Il a donc été convenu, a continué mon père, que nous nous trouverions ce matin sur le passage du roi lorsqu'il iroit à la messe. Il sera néces-

saire que le seigneur Astucia nous accompagne, parce qu'il vous ramèneroit ici, dans le cas où le roi auroit à m'entretenir après la messe.

« Voilà pour vous, seigneur Fernand. Voici pour vous, don Carlos : Le roi à la fin de cette conversation, a eu la bonté de me dire qu'il avoit fait le matin une promotion d'officiers-généraux, et qu'il m'apprenoit avec plaisir que j'étois lieutenant-général de ses armées. M'ayant demandé ensuite si c'étoit mon intention de garder mon régiment, je lui ai répondu que les fonctions d'ambassadeur ne me paroissant pas compatibles avec celles de colonel, je le priois de m'accorder la permission de me démettre de mon régiment. Il a désiré savoir en faveur de qui je me démettrois; je l'ai supplié de m'accorder jusqu'à aujourd'hui pour l'en instruire. Je lui apprendrai que mon choix est tombé sur don Carlos. Voilà, don Carlos, a dit mon père en finissant, *la*

menuda (1) *historia* (ce sont ses propres paroles) que j'avois à vous conter, et le prix dont je paie le contentement que vous m'avez donné hier. A mon retour du château, je vous remettrai votre brevet. »

Sur les dix heures, nous nous rendîmes au château, et attendîmes dans la galerie où il y avoit un monde infini, l'heure de la messe. Lorsque les gardes annoncèrent le roi, nous nous rangeâmes sur une même ligne. Mon père me plaça entre lui et Astucia, il mit Fernand à sa droite, et de manière qu'il débordoit un peu la ligne en avant. — Le roi en passant, jeta un coup-d'œil sur votre fils, et fit signe du doigt à mon père, de s'approcher. J'entendis parfaitement la conversation suivante ; je n'en perdis pas un mot : « C'est donc là, dit le roi, le secrétaire d'ambassade ? — Oui, sire. — Il est

(1) Détaillée.

bien jeune. — Je le formerai. — Oh! je m'en rapporte bien à vous, et l'aventure de Buen-Retiro prouve,

> Qu'aux âmes bien nées,
> La valeur n'attend pas le nombre des années. »

Le roi dit ces dernières paroles en françois. Il continua ainsi : « A sa mine, on ne le croiroit pas aussi vigoureux. Son air est un peu mélancolique; c'est que sans doute il a du regret de se séparer de son ami. Il a les yeux et la bouche de son père : ne trouvez-vous pas ? — Oui, sire. — Il aura aussi, sans doute, son mérite. Si vous n'aviez pas cet espoir, vous ne l'emmeneriez pas avec vous. Don Pedro, continua le roi, vous êtes matinal ; vous avez sans doute entendu la messe ? Oui, sire. — Allez m'attendre chez G... où vous trouverez un mémoire qu'il est nécessaire que vous lisiez, avant qu'il soit présenté à *la hazienda* (1). A quelle heure se sont

(1) Conseil royal des finances.

levés vos jeunes gens? — A neuf heures. — Ils n'ont donc pas entendu la messe? — Non, sire. — Dites-leur d'entrer dans la chapelle et de se placer dans la tribune à droite. »

Nous obéîmes à cet ordre qui nous fut apporté par mon père. Le roi avant de commencer sa prière, considéra beaucoup Fernand. La messe finie, le roi jeta encore un coup-d'œil sur votre fils, et sortit précipitamment, marchant un peu plus vîte que de coutume. Lorsqu'il fut dans la salle des gardes, une femme d'environ trente-six à quarante ans, vêtue de noir, et une jeune demoiselle aussi vêtue de noir, qui tenoit un papier à la main, se jetèrent à ses genoux. Le roi se courba pour relever les deux dames ; il prit le papier que la jeune personne tenoit à la main ; mais à peine eut-il jeté les yeux sur ce papier, qu'il le donna avec indignation à son capitaine des gardes, en disant : *Point, point d'indulgence!* Et en même

tems il fit un mouvement de la main gauche, comme pour repousser les deux suppliantes, et continua à marcher.

Nous voyions cela un peu confusément à cause de la foule qui étoit devant nous. Il est vrai de dire, madame, qu'à la cour, quiconque a l'air d'être réprouvé du maître, est réprouvé de tout le monde. La jeune personne se voyant si mal accueillie par le roi, laissa échapper ce cri de douleur : *Miséricorde ! miséricorde !* Ce cri ne fit pitié à personne ; chacun, au contraire, cherchoit à se retirer et à s'éloigner des dames. Fernand et moi, soit commisération, soit curiosité, au lieu de nous éloigner, nous nous avançâmes, quoique le seigneur Astucia nous tirât continuellement par la basque de l'habit, pour nous engager à faire comme les autres. Nous apperçûmes que la jeune personne pâlissoit, et qu'elle tomboit en défaillance dans les bras de la dame qui l'accompagnoit, et qui avoit peine à la soutenir. Comment vous peindre, madame,

notre surprise, lorsqu'approchés de plus près, nous reconnûmes que la jeune personne étoit cette même inconnue, cette même Joséphine dont Fernand vous a tant parlé, et que la dame dont elle étoit accompagnée, étoit sa tante? Nous fûmes à elles, mais sans trop d'empressement, à cause du respect qu'on doit aux lieux où nous étions. Fernand se contenta de dire à Joséphine d'une voix basse, et avec une modération dont je ne l'aurois pas cru capable: « Belle et infortunée enfant! le sort vous est donc bien rigoureux? Mais nous vous restons, don Carlos et moi. Puisque chacun vous abandonne, que ne vous livrez-vous à nous avec confiance? » En disant cela, il aida à la faire avancer vers une fenêtre qu'il ouvrit lui-même sans hésiter, afin que l'air extérieur aidât à la faire revenir de son évanouissement.

Cela fit un certain bruit qui me parut étonner les personnes qui alloient et venoient. Un exempt des gardes entra, et

ôtant son chapeau, dit avec beaucoup d'honnêteté : *Le roi ordonne qu'on se retire.* Joséphine commençoit alors à ouvrir les yeux. Nous gagnâmes, Fernand, Astucia et moi, l'escalier qui est dans la pièce où nous nous trouvions. A peine en eûmes-nous descendu la première marche, que Fernand s'appuyant sur mon épaule, me dit, d'une voix presqu'étouffée : « Ah! don Carlos, quelle rencontre! quelle vision!... Soutenez-moi!... je me sens mal... mes forces m'abandonnent..... ma tête s'en va..... ma vue se trouble..... » Au même moment il s'évanouit. Je l'abandonnai aux soins d'Astucia, et je courus chercher une chaise à porteur, dans laquelle nous le remenâmes chez mon père. Il n'étoit point encore revenu de son évanouissement, lorsque nous arrivâmes. Je le fis étendre sur un lit : sa situation me donnoit la plus vive inquiétude ; enfin le ciel eut pitié de nous. A force de soins nous parvinmes à lui rendre le sentiment. Il lui prit, en revenant à lui,

un vomissement qui parut le soulager beaucoup, et le guérir tout-à-fait; car lorsque l'accès fut passé, il se mit à sourire, et nous dit avec la gaîté qu'il avoit autrefois : « *Per nuestra senora del pilar,* voilà une purgation qui me donne un grand soulagement. Je voudrois bien maintenant qu'il fût l'heure du dîner, je mangerois d'un grand appétit. » Nous lui offrîmes un doigt de vin de Chypre, qu'il accepta, et dans lequel il voulut tremper un biscuit. « Voilà qui est restaurant, nous dit-il après avoir bu, mais qui n'est guères substantiel.... Mais, continua-t-il, que m'est-il donc arrivé? Comment se fait-il que je me sois endormi si profondément? Il est vrai que je n'avois guères dormi la nuit dernière. » Nous lui apprîmes qu'il s'étoit trouvé mal en descendant l'escalier du château. « C'est donc un mal, nous répondit-il, pour un bien, car je ne me suis jamais mieux porté. — Comment, lui demanda Astucia, vous ne vous souvenez

pas qu'en descendant l'escalier.... — De quel escalier me parlez-vous là ? dit Fernand. Je veux mourir si je me souviens d'un mot de ce que j'ai fait aujourd'hui.... Mais, attendez ; pardonnez-moi, il me semble que j'ai été à la messe du roi. J'y ai été, n'est-ce pas, don Carlos ? — Très-certainement, lui répondis-je, j'étois avec vous. — Eh bien ! répliqua-t-il, si vous ne me l'assuriez pas, je croirois n'y avoir été qu'en rêve. »

Je vis avec plaisir, par la gaîté de sa conversation, qu'il n'avoit nul souvenir de ce qui s'étoit passé à l'égard des deux dames ; je n'eus garde de le lui rappeller, et j'invitai, par mes signes, Astucia, à imiter ma discrétion. Il me comprit, mais il lui échappa de dire : « Ce pauvre garçon me fait peine ; il ne pourra point partir. Il doit être d'une foiblesse.... — Que voulez-vous dire, Astucia, répondit Fernand, avec votre foiblesse ? Et vous, don Carlos, avec vos signes ? Foibles ! Voulez-

vous, Astucia, faire une gageure avec moi? Voulez-vous que nous courions jusqu'au bout de la grande avenue du château, en mettant pour condition que celui de nous deux qui arrivera le dernier au but, se passera de dîner? Soyez tranquille, don Carlos, continua-t-il; je partirai. Les engagemens pris avec un ami, sont sacrés; mais ne vous y trompez pas, vous êtes dispensé de toute reconnoissance, car c'est bien à mon corps défendant que j'obéis à la parole que je vous donne. »

Sur ces entrefaites, mon père entra dans la chambre où nous étions; sans nous regarder ni Astucia, ni moi, il se tourna vers Fernand, et lui dit: « Comment êtes-vous, seigneur Texado? On m'a dit en entrant ici, que vous vous étiez trouvé mal. — Seigneur, répondit Fernand, Astucia et don Carlos le disent, il faut bien les croire; mais je voudrois que le seigneur Astucia crût que s'il veut laisser son dîner à celui de nous deux qui courra le

mieux, il sera obligé d'attendre le goûter. » Mon père qui depuis que nous l'avions joint, n'avoit vu aucun mouvement de gaîté à Fernand, sourit. Il m'ordonna ensuite de le suivre et nous laissâmes Fernand avec Astucia.

Mon père me conduisit dans le sallon. Après m'avoir remis mon brevet, et les instructions dont j'ai eu l'honneur de vous parler, il me dit : « Don Carlos, les chevaux sont prêts ; je vais emmener Fernand à l'Escurial, et de-là après avoir vu le ministre des affaires étrangères, à notre destination. Restez dans ce sallon jusqu'à ce que la voiture se soit éloignée. Il ne vous serviroit de rien, ni à l'un, ni à l'autre, de vous attendrir dans de derniers adieux. Il faut brusquer les douleurs. » Comme je ne pus retenir les mouvemens de l'affliction que me donnoit l'éloignement de mon père et de mon ami que je n'avois pas encore quittés depuis que je suis au monde, mon père leva les épaules

en me disant : « Enfantillage, enfantillage! Est-ce que nous vous quittons pour toujours? Don Carlos, continua-t-il d'une voix ferme, je vous défends de me suivre. Encore ce léger sacrifice. » Je me jetai alors dans ses bras; il répondit à mes caresses, et je crus m'appercevoir qu'il s'attendrissoit à son tour; mais il se débarrassa tout-à-coup de mes bras, et me dit en s'en allant : « Don Carlos, parole d'Hidalgos, Fernand sera aussi bien avec moi, que vous y seriez vous-même. Assurez-en sa famille, lorsque vous aurez occasion de la voir. Votre mère viendra vous joindre aujourd'hui ou demain; comportez-vous toujours avec elle, comme vous vous comportez avec moi. »

En disant ces derniers mots, mon père s'échappa plutôtqu'il ne sortit, et poussa brusquement la porte du sallon derrière lui. Je tombai sur un sopha, sans connoissance, sans sentiment. Je ne me plaignois pas, je ne pleurois pas; mais cette

séparation d'avec mon père, d'avec mon ami, me fit éprouver un déchirement dont je ne puis rendre la douleur. Je tombai ensuite dans une rêverie, dans une stupeur qui tenoit de l'imbécillité. Je ne sais pas combien de tems je restai dans cet état qui ressembloit à une véritable mort. J'en fus retiré par le bruit d'une voiture. Un autre à ma place eût couru, eût volé. Moi, madame, je cherchai à me dissimuler mon malheur ; je me flattai qu'un contre-tems, que de nouveaux arrangemens, que l'oubli de je ne sais quoi qu'on auroit laissé à Madrid.... Enfin, j'osai espérer que ce voyage étoit au moins retardé. Je m'avançai lentement vers la croisée. Tout mon corps frissonna, quand je vis que la voiture dont le bruit m'avoit réveillé de ma léthargie, étoit le carosse de mon père, qui s'éloignoit. Je ne pus plus douter qu'il ne fût dedans, car je le vis qui passoit la tête par la portière, regardant vers la croisée où j'étois,

et saluant de la main Astucia qui se tenoit sur la porte.

Lorsque j'eus perdu le carosse de vue, il me sembla que j'entrois dans le néant, que la nature entière m'abandonnoit. Je me promenois tristement dans le sallon, j'étois concentré dans une douleur profonde. Puis m'armant de courage contre moi-même, j'eus quelque honte de me tant affliger d'un évènement qui, après tout, me dis-je, n'est qu'honorable et utile à mon père, et qui promet à mon ami un avenir heureux. Vous l'avouerai-je, madame? De la tristesse, je passai à une espèce de joie; je ressentis une véritable consolation, en songeant qu'il n'y avoit dans le fond que moi seul qui eusse à souffrir de cette séparation. J'en témoignai ma reconnoissance au ciel; je tombai à genoux, je recommandai à sa bénédiction le voyage de mon père et de mon ami.

J'étois dans cette attitude, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, lorsque

le seigneur Astucia vint me joindre. Il s'arrêta en me voyant, la bouche ouverte, les yeux fixes. Je me levai, et oubliant la disposition où je venois de me mettre, je lui criai : « Où sont-ils, seigneur Astucia ? — Où sont-ils ? répéta-t-il ; de qui voulez-vous parler ? — Don Pedro, Fernand. — Belle demande ! — Et que voulez-vous que je vous demande, si je ne vous demande cela ? — Ils sont partis. — Ils sont partis ! et Fernand ? — Il est parti, vous dis-je. — Comment a-t-il pu se résoudre ? Je n'aurois jamais cru qu'il se fût déterminé..... qu'il eût pu me quitter si résolument. — Que vous êtes bon ! le voilà certes bien à plaindre ! J'en connois qui envient son sort, et voudroient être à sa place. — Quelles objections a-t-il faites à mon père ? Contez-moi cela, seigneur Astucia. — Il n'en a fait aucune. Don Pedro en vous quittant, est venu nous trouver, et sans compliment, a dit à Fernand : dépêchons-nous, seigneur Fernand ; les che-

vaux sont prêts ; partons, suivez-moi. —Mais, seigneur, a répondu Fernand, où est donc don Carlos? —Je lui ai défendu, a dit don Pedro, de vous voir ; non, non, il ne vous verra point. — Puis-je, a répliqué Fernand, partir sans savoir...? Peut-être que son état, sa santé, dans ce fâcheux moment..... — Il sait, a répliqué votre père, être raisonnable quand il le faut. Point, point de réflexions, seigneur Fernand ; nous aurons le tems d'en faire quand nous serons à Naples ; encore un coup, dépêchons. Sur cela, don Pedro sortit, et Fernand le suivit avec la docilité d'un écolier. — Quoi ! sans mot dire? — Sans mot dire. Seulement, lorsqu'il a été dans la galerie, et vous l'avez sûrement entendu, il s'est mis à crier : « Don Carlos, don Carlos, entends la voix de Fernand ; reconnois la voix de ton ami ; adieu, adieu ; aime-moi toujours ! » — Ah ! oui, oui, je l'aimerai toujours, et mille fois plus que moi-même, me suis-je écrié à cet endroit du récit d'Astucia. »

Il est heureux, madame, que je n'aie pas entendu ces derniers cris de votre fils, car si je les eusse entendus, je ne sais pas si j'aurois eu la force d'obéir à mon père. Je demandai encore à Astucia : « Fernand étoit-il bien affligé? — Il paroissoit l'être ; et véritablement je crois qu'il auroit voulu un autre nœud à l'intrigue amoureuse qu'il avoit commencée. Il faut convenir que cette Joséphine qui est sortie on ne sait d'où, et qui est venu encore-là tomber comme un spectre, avec ses longs habits de deuil, est fort jolie ; je ne dis pas assez, est une beauté accomplie. Avez-vous sur-tout remarqué la blancheur, la rondeur de ce bras, cette main, ces doigts qui semblent pétris, arrondis par l'amour? Ce n'est qu'en Espagne qu'on voit de ces beautés-là. — Ce n'est pas-là ce que je vous demande, seigneur Astucia. Je n'ai plus qu'une question à vous faire. Fernand a-t-il embrassé son bon papa? — Qui? — Cascara. — Non, don Pedro avoit ordonné à tous les domesti-

ques qu'il laisse ici, de rester renfermés jusqu'à ce qu'il fût parti. — Et n'a-t-il rien fait dire pour lui? — Avant que votre père vint nous joindre, il m'avoit témoigné son étonnement de n'avoir pas vu Cascara depuis le matin. En cas, m'avoit-il ajouté, que je ne puisse pas le voir avant de partir, je vous prie de lui dire que je l'embrasse de tout mon cœur, lui et ma nourrice.

» Permettez, don Carlos, continua Astucia, que je vous fasse à mon tour une question. Comment vous trouvez-vous de cette scène-ci? Il vous est douloureux de vous séparer de Fernand. Je ne dis point que cette perte qui n'est que momentanée, ne vous doive être sensible; mais avec le nom que vous portez, il convient d'étendre vos vues, de former des liaisons qui vous fassent remarquer avantageusement dans le monde. Vous êtes jeune. Ce que vous faisiez-là quand je suis arrivé, étoit un enfantillage. Au métier des armes, ces mouvemens doivent être réprimés. Vous ne devez pas,

seigneur colonel, prier Dieu comme une religieuse. »

Je remerciai Astucia, en le priant toutefois d'être très-convaincu que je n'aurois jamais besoin de ses conseils, ni de ceux de personne, sur ce que je devois à mon nom, à mon sang, à mon honneur. Je l'assurai également que jamais je ne formerois aucune liaison qui me convînt mieux, ni qui me fût plus précieuse à tous égards, que celle que j'ai eu le bonheur de former avec votre fils.

Voilà, madame, tout ce qui s'est passé entre lui et moi, jusqu'au moment où nous nous sommes séparés. Je compte que vous voudrez bien pardonner la longueur de ces détails en faveur de la persuasion où j'ai été, que regardant uniquement votre fils et moi, ils ne pourroient manquer de vous intéresser. Je vous prie de vouloir bien les communiquer, dans le cas toutefois où vous le jugeriez à propos, à mademoiselle Bénédictine et à mademoiselle

Rosalie, et de me permettre de présenter à l'une et à l'autre, mes respectueux hommages.

J'ai obtenu, avec la permission de mon père, un congé pour retourner auprès de ma mère à la fin du mois prochain. Il y a apparence que nous passerons le reste de la belle saison à la campagne ; mais j'obtiendrai de faire, avant de m'y rendre, quelque séjour à Madrid. J'attends de vos bontés, que vous voudrez bien me permettre de vous rendre mes devoirs chacun des jours que j'y passerai, comme vous me le permettiez ci-devant.

LETTRE III.

Don Juan Spinoletto à Inigo Astucia.

Aranjuez, 30 Juin 17...

Vous vous croyez fin, seigneur Astucia. Vous, fin! Vous n'êtes qu'un sot. Un empereur romain fit son cheval sénateur: j'étois plus fou que cet empereur, en voulant vous faire secrétaire d'ambassade.

Comment avez-vous pu laisser passer à un autre votre nomination à ce poste? Comment n'avez-vous pas eu l'industrie d'empêcher ce petit Texado de vous l'enlever? Si vous n'avez pas su faire réussir une affaire à laquelle vous aviez un si puissant intérêt, un intérêt personnel, comment feriez-vous réussir celles où moi seul je serois intéressé?

La sottise que vous avez faite en laissant rompre une partie que moi-même

j'avois pris la peine de lier, est inexcusable. Tâchez du moins de la réparer par la conduite que vous tiendrez désormais. Comportez-vous comme il est convenu auprès de votre élève ; vous n'avez plus là don Pédro pour vous arrêter. Jetez-moi ce jeune homme dans le grand monde, et sur-le-champ. Qu'il jure, qu'il boive, qu'il se batte. C'est en faisant du bruit qu'on se fait remarquer ; c'est en criant du matin au soir, *place, place*, qu'on s'avance. Et sur-tout, Astucia, que je n'entende plus parler de toute cette *texadaille*.

Vous pouvez m'écrire à Aranjuez ; j'y serai encore long-tems. Que cela ne vous étonne pas ! J'ai renoncé au monde, je me suis réformé ; j'ai changé mon train de vie ; je fais pénitence ; il ne me manque plus que l'habit d'hyéronimite ; mais cela viendra peut-être un jour. Le matin, je fais ma méditation devant *la Vénus*. (1)

(1) C'est une superbe statue de marbre qu'on voit à Aranjuez.

Je puise dans la contemplation de ses formes voluptueuses, de sages résolutions ; je fortifie mes désirs. Le soir, je mets en pratique mes résolutions du matin. J'entre dans ce boudoir enchanté que vous appellez avec raison mon oratoire. Je me mets en prière sur le bord de ma fenêtre, devant ces jeunes nymphes qui se baignent dans le Tage. Je prends mes castagnettes, mon tambour de basque ; je chante leurs appas. Elles sourient à ma ferveur ; elles m'invitent souvent à les invoquer de plus près. Je descends ; je me mêle à leur bande ; je danse avec elles *le fandango*. Il plaît toujours à quelqu'une de m'exaucer : elle daigne embellir de sa présence, mon oratoire, et ma journée se termine par les extases. C'est, comme vous voyez, vivre en saint Hyéronimite.

Adieu, Astucia ; si vous ne voulez pas que je vous abandonne, soyez attentif à me complaire.

LETTRE IV.

Fernand TEXADO à don Carlos DE MASSARÉNA.

Naples, 1er Juillet, 17....

JE vous tiens parole, mon cher et très-aimable ami, et je viens de suite à la conduite que tient à mon égard votre père. Depuis Madrid jusqu'à Naples, il ne m'a parlé que par monosyllabes : *oui, non, peut-être, on verra, j'y penserai, bon, bon, à d'autres, chanson, jolie, quel conte ! vision, puérilité, vrai cela, bien pensé, à merveille.*

Voilà la très-intéressante conversation de votre très-honoré père dans le long trajet de Madrid à Naples. Arrivé ici, il sembla m'oublier ; il ne m'évitoit pas ; mais je lui voyois, sinon un air de con-

trainte, du moins.... je ne sais trop que vous dire; cela ressembloit à de la distraction; ses yeux ne me disoient pas plus que sa bouche. Un matin, il monte dans ma chambre; j'écrivois. « A qui écrivez-vous là? — A ma mère. — Rien de mieux. » Et il s'en va. Une heure après, il remonte. J'écrivois encore. « A qui écrivez-vous-là? — A un de mes amis. — Soit; mais finissez, je vous prie; il faut que le service du roi se fasse; remettez cela à une autre fois. » J'obéis.

Quelques jours après, même visite, à la même heure. J'écrivois encore. « A qui écrivez-vous là? — A un de mes amis. — Vous êtes l'ami du genre humain. » Et il s'en va. Une heure après il revient. J'écrivois encore. « A qui écrivez-vous là? A un de mes amis. — Combien donc avez-vous d'amis? — C'est toujours le même, seigneur. » C'étoit en effet à Wanderghen que j'écrivois, la première fois qu'il m'avoit honoré de sa visite, et c'étoit en-

core à Wanderghen que j'écrivois cette seconde fois.

Don Pedro me parut prendre de l'humeur. « Seigneur Texado, me dit-il du ton d'un maître absolu, vous êtes ici au service de notre souverain, et non à celui des gens qu'il vous plaît d'appeller vos amis ; je ne veux point de ces longues écritures. » L'air, le reproche de don Pedro, sa manière injurieuse de relever le mot *amis*, me piquèrent; je me sentis du dépit; la rougeur me monta au front; je lui répondis avec fierté : « Il est possible, seigneur, que mes écritures vous déplaisent; mais je ne sache pas avoir donné à votre Excellence le droit de me parler comme elle parleroit à..... — Quoi! Que voulez-vous dire? Achevez. — A un laquais. — Fi! s'écria don Pedro; ô l'horreur! Quelle idée! Quel mot vous est échappé là, seigneur Texado! Je suis fâché qu'il soit sorti de votre bouche. Moi! moi! à une personne qui a l'honneur de servir le roi. Vous m'af-

fligez, seigneur Texado; vous m'avez mal compris. J'ai entendu vous dire que vous étiez ici l'homme de la nation; c'est vous rappeller assez clairement, je crois que vous n'êtes pas plus le mien que celui de qui que ce soit au monde. » Cela dit, don Pedro se retira assez brusquement.

Quand je fus seul, je repassai l'un après l'autre tous les mots de la réponse que je lui avois faite. Je la trouvai sotte, déplacée, insolente. Je ne doutai point qu'il ne fût irrité. Je me rappelai avec quelle humble soumission, avec quel profond respect lui parloient tous ceux qui sont attachés à sa personne. « Quelle apparence, me disois-je, que son Excellence ne soit pas outrée qu'un petit écolier ose lui tenir tête, et lui parle sur ce ton? Allons, continuai-je, te voilà, Texado, en disgrâce. Il te faudra faire le voyage de Madrid, et retourner aux écoles de droit. Le mal ne sera pas bien grand, si je perds le père, le fils me restera, et je me rapprocherai de mon

adorable Joséphine ; il n'y a pas là de quoi se désespérer ; il faut plutôt s'en réjouir. »

Don Pedro dîna ce jour-là à l'hôtel; il ne me parla pas pendant le repas ; ce qui ne me surprit point, parce qu'il n'y avoit rien de particulier dans son silence. C'étoit sa manière d'être de tous les jours. Je ne remarquai même dans ses yeux, dans sa contenance, aucun signe de mauvaise humeur. En prenant le café, il rompit enfin le silence ; il me dit : « Seigneur Texado, serez-vous libre tantôt? — Parfaitement libre. — Dans ce cas là, voulez-vous m'accorder un quart d'heure d'entretien ? — Seigneur, je suis à vos ordres. Eh bien! obligez-moi de passer après *la sieste,* dans mon cabinet ; j'y serai seul. »

Vous pensez bien que dans l'attente de cette conversation, je n'étois pas d'humeur à sommeiller. Ma sieste se passa à m'asseoir, à me lever, à me promener, à prendre un livre, à le remettre à sa place,

à rajuster ma guittare, à penser à vous; à Joséphine, à mon retour en Espagne. Enfin quatre heures sonnèrent à toutes les pendules de l'hôtel. Il n'y avoit plus moyen de reculer. Je descendis, j'entrai en tremblant dans le cabinet de don Pedro. Je le trouvai assis dans un fauteuil, les jambes croisées, le chapeau sur la tête, la *Gazette de la Cour* dans une main, la tête appuyée sur l'autre, et le coude sur la table. En me voyant, il ne bougea point, n'ôta point son chapeau; mais posant sa gazette sur la table, et me montrant un fauteuil qui étoit de l'autre côté de cette table, vis-à-vis le sien, il m'invita à m'asseoir.

Ce cérémonial étoit du nouveau. Chaque fois que j'étois entré chez don Pedro, il s'étoit levé, et nous étions restés debout l'un et l'autre pendant toute la conversation. Cette nouveauté me sembla présager quelque chose de bizarre. J'obéis; je m'assis, tenant modestement mon chapeau

et attendant avec impatience, ce qu'il avoit à me dire; il me parla ainsi :

« Lorsque je quittai Madrid, je chargeai mon fils d'une commission pour vous. Je voudrois savoir s'il s'en est acquitté. » Sans me donner le tems de lui répondre, et remarquant que je mettois mon chapeau sous le bras, il me dit : « Vous vous tenez découvert; vous avez raison, car il fait bien chaud aujourd'hui, et je ne vois à cet égard, nulle différence entre le climat de Naples et celui de Madrid; et véritablement nous sommes ici sous le même dégré de latitude; si ce n'est qu'à cause de la mer, les matinées et les soirées sont plus fraîches ici qu'à Madrid. » En finissant cette interruption, don Pedro ôta son chapeau, s'essuya le front, et me dit : « Revenons, s'il vous plaît, à notre conversation. — Seigneur, lui répondis-je, si vous n'avez la bonté de m'expliquer la nature de cette commission, j'aurai de la peine à satisfaire à votre question. — Je l'avois

chargé de vous remettre quelque.... » Je vis qu'il avoit de la peine à prononcer le mot *argent*. Je ne puis vous dire, mon cher don Carlos, combien cette délicatesse me parut ravissante; j'en fus affecté au delà de toute expression; je fus tenté de lui sauter au col, comme j'aurois sauté au vôtre. Je me retins. Je lui répondis: « Don Carlos me remit de votre part cent-cinquante piastres. — Et que vous dit-il en vous les remettant? — Il me dit que vous m'assuriez quatre cent-cinquante piastres de traitement annuel. — Il ne vous dit rien de plus? — Il ajouta que je recevrois le premier quartier lorsque je serois à Naples. — Rien de plus? — Rien de plus. — Eh bien! ce n'est pas cela, nullement cela. Ou dans les embarras inséparables d'un départ, je me suis mal expliqué, ou don Carlos a mal rendu ce que je lui ai dit. Je ne vous dois pas plus de traitement que je n'en dois à don Carlos. Vous et moi avons l'honneur

dé servir le roi, et sa majesté n'entend pas qu'on la serve pour rien; il y a des honoraires attachés à votre place comme à la mienne. Ce que j'ai donc à vous remettre, vous le tenez, seigneur, de la libéralité du roi seul. Il accorde trois cents piastres à ses secrétaires d'ambassade; aucun de ceux qui sont au service des autres puissances, n'en reçoit autant. Il y a mieux: Sa majesté, sur l'observation que j'ai pris la liberté de lui faire, que vous appartenez à une famille peu riche, a daigné ajouter pour vous nommément..... entendez-vous? pour vous nommément, cinquante piastres. Vous êtes donc intéressé à bien servir le roi, par le devoir de votre place, par le plaisir qu'il y a à bien conduire les affaires d'un tel maître, et par la reconnoissance. Ses intentions et ses ordres sont que nul ici ne reçoive, soit d'un Espagnol, soit d'un étranger, une seule obole; qu'on délivre gratuitement tous les papiers qui s'expédient à des particuliers de quel-

que nation qu'ils soient, qu'on fasse également gratuitement toutes les démarches dont on peut être requis. Vous y aurez l'œil; et si le secrétaire ou quelqu'un de ceux qui sont sous votre dépendance, recevoit un seul maravédis, vous m'en avertiriez; il seroit renvoyé sur-le-champ.

« Quant à moi, seigneur Texado, je ne suis pas riche; mon modeste hôtel de Madrid, ma *casa d'el Prado*, ma terre de *Monte-Major*, voilà tout ce que je possède dans le monde. Ma *casa d'el Prado* et ma terre de *Monte-Major* ne me rapportent pas ensemble annuellement huit mille piastres. L'hôtel de Madrid et la *casa d'el Prado* me viennent de ma femme; sans elle, don Pedro de Massaréna seroit un pauvre hobereau. Il est vrai que don Carlos doit naturellement hériter de son oncle don Juan de Spinoletto, qui a de grands biens dans l'Arragon, dans l'Andalousie, dans les deux Castilles et dans les deux Indes. Mais cet héritage est écrit au

chapitre du futur contingent. Don Juan a des goûts bizarres, extravagans ; il peut livrer ses biens à la dissipation. Il s'est marié deux fois ; ses deux femmes sont mortes sans le rendre père, — il peut se marier une troisième fois ; il peut être plus heureux cette troisième fois ; il n'a que cinquante ans, et il est bien naturel qu'il désire avoir un héritier de son nom.

» Si le roi donc me retiroit ses bienfaits, je serois hors d'état de figurer dans le monde. Ajoutez à cela que l'entrée qu'y fait aujourd'hui don Carlos m'oblige à une forte dépense ; il lui faut une maison, des gens, des équipages et une table, lorsqu'il est à son régiment. Cependant quelque précaire que soit ma situation, je n'endurerai jamais que vous manquiez, je ne dis pas du nécessaire, mais de ces superfluités qui servent à contenter les fantaisies de votre âge. D'ailleurs, il convient de vous élever à la dignité d'homme de Sa Majesté; et que repoussant toujours fièrement toute

largesse, tout présent, vous puissiez aussi en certaines rencontres, montrer aux étrangers que l'âme d'un Espagnol est grande, et qu'il met au nombre des premières vertus, le désintéressement et la générosité. En conséquence, et pour completter les 450 piastres que vous a promises mon fils, j'ajoute personnellement cent piastres. Réglez-vous sur cela, comptez avec vous; si vous ne comptez pas bien, ce sera tant pis pour vous; car dussions-nous être le reste de nos jours, moi ambassadeur, vous secrétaire d'ambassade, je n'ajouterai rien de plus.

« Ceci, seigneur Texado, est une affaire entre vous et moi; elle ne regarde point mon trésorier, elle ne regarde que moi. » En disant cela, il ouvrit un tiroir, en tira un sac, et le posa sur la table. « Voilà, ajouta-t-il, qui part du premier Mai, puisque c'est dans le mois de Mai que nous avons quitté l'Espagne. Ainsi au premier Août prochain, il vous en re-

viendra autant. Faites-moi votre quittance du quart de trois cent-cinquante piastres; vous la ferez de même somme à chaque quartier. » J'étois hors de moi; mille pensées remplissoient mon cœur de sentimens que je n'avois pas encore éprouvés; j'étois ivre de reconnoissance, et je ne trouvois pas un mot pour l'exprimer. Enfin d'une voix tremblante, je me hasardai à dire: « Mais, seigneur, si dans ce sac il y avoit le quart de quatre cent-cinquante piastres..... — Oui, oui, il y est. Eh bien! que s'ensuit-il? — Dans ce cas, la quittance..... — Dans ce cas, comme dans tout autre, la quittance doit être comme je la demande. Je parle intelligiblement: je la veux du quart de trois cent-cinquante piastres, ce qui fait 87 piastres et seize réaux. Faites, faites comme je vous dis. »

Je n'osai répliquer ; je pris une plume, une feuille de papier, pendant que don Pedro se mit à continuer la lecture de sa gazette. Je fus obligé de recommencer trois

fois cette malheureuse quittance. Je me mouchois ; j'essuyois mes yeux ; mes larmes effaçoient ce que j'écrivois. Quand j'eus fini, je lui présentai mon papier ; il le lut et l'enferma dans son tiroir. Je crus de mon honneur de lui exprimer, comme je le pourrois, que je n'étois pas un ingrat ; je fis un effort incroyable pour m'enhardir, et je balbutiai ces mots : « Seigneur, vous me subjuguez..... — Ce n'est pas mon intention. —Je veux dire que vous m'enchaînez...... — Ni de vous enchaîner. —J'entends que mes plus fortes répugnances, mes plus chères inclinations cèdent.... — Parlons d'autre chose, me dit-il, en m'interrompant et en se levant. » Il s'avança alors vers la cheminée, et me montrant deux paquets cachetés, il me dit : « Il faut, seigneur Texado, faire mettre les chevaux à la voiture, et porter ces deux paquets à leur adresse. Vous les remettrez l'un et l'autre de la part du roi, notre maître ; vous exigerez qu'on dresse procès-verbal

procès-verbal de la remise que vous en ferez, et demanderez une expédition de ce procès-verbal, que vous mettrez parmi nos papiers, au rang où elle doit être. Ces paquets contiennent, comme vous pourrez le voir, un signalement qui me fut donné à mon départ de Saint-Ildephonse. Je ne regarde pas comme bien importantes les précautions que nous prenons; car je ne pense pas que ce misérable vienne chercher un asyle chez un souverain qui porte le même nom que le nôtre; mais à l'Escurial ils ont cette affaire fort à cœur, et il convient que nous nous mettions en règle. Adieu, seigneur Texado, continua don Pedro; je ne veux ni vous subjuguer, ni vous enchaîner, ni contraindre vos plus fortes répugnances, ni vos plus chères inclinations. Adieu. Si cet entretien ne vous a pas déplu, j'en aurai encore un avec vous, sous quelques jours, où j'aurai à vous parler de choses qui vous sont plus particulièrement personnelles. »

Voyant que don Pedro n'avoit plus rien à me dire, je lui fis une révérence fort humble, et je crois fort gauche. Je jetai un coup-d'œil sur le sac de piastres; mais je sentis de la honte à y porter la main, et je me retirois feignant de l'oublier. Je n'allai pas loin; il m'appella et me dit: « Puisque j'ai la quittance, vous devez avoir l'argent. Prenez donc ce sac; il n'est nullement nécessaire que ce soit un domestique qui vous le porte. » Je rougis; je pris le sac d'une main tremblante; je fis une nouvelle révérence plus gauche que la première, et me retirai cette fois-ci tout de bon. Je montai dans mon appartement; j'enfermai mon trésor dans mon secrétaire; je descendis, je montai dans un des beaux carosses de son Excellence, et allai remplir ma mission, non avec la timidité d'un bachelier, mais avec la dignité d'un envoyé de Sa Majesté Catholique. Vous eussiez ri, don Carlos, si vous eussiez entendu avec quelle noble gravité je faisois retentir

ces mots : *Le roi, mon maître.* On me délivra l'expédition du procès-verbal que je fis dresser ; je revins chez moi ; je la plaçai dans mes papiers, sans m'arrêter à la lire, et me jetant sur un fauteuil, je tombai dans un abîme de réflexions.

Je ne vous ennuierai pas de toutes les idées qui me passèrent par la tête ; il y en eut de folles, il y en eut de sages. Je finis par me persuader que vous et don Pedro étiez d'intelligence ; que vous étiez des enchanteurs qui croyiez avoir trouvé le secret de me lier au char de la fortune, char sur lequel je ne me soucie nullement de cheminer, si Joséphine n'y monte avec moi. Il me la faut, mon cher ami, il me la faut. Sans elle, tout ce que les hommes estiment le plus, ne m'est rien. Avec elle, dans un désert, dans une chaumière, je trouve tout ce que je désire.

Voulez-vous que je vous le dise, mon cher don Carlos, là franchement, avec la naïveté de Rosalie? Toutes mes préven-

tions contre don Pedro, ont repris leur force. Je ne suis pas ingrat; mais je ne veux pas être esclave; je n'entends pas qu'on se mêle de mes affaires plus que moi-même. On ne cache pas si bien son jeu, que je ne voie à merveille qu'on sait aussi bien que moi mes sentimens, mes projets à l'égard de Joséphine; et je gagerois que ce nouvel entretien qui n'a pas encore eu lieu, ne roulera que sur ce sujet. On veut mon bonheur : eh bien ! il n'y a qu'une route pour m'y conduire; c'est de m'aider à renverser tous les obstacles qui m'empêchent de me rapprocher de Joséphine; c'est de travailler avec moi à lever le voile qui me cache cette céleste inconnue.

Remarquez encore que les monosyllabes, les coups de tête, tous ces signes, tous ces riens par lesquels les grands avertissent les petits, qu'ils veulent bien les protéger un peu, ont recommencé. Ensuite est arrivée l'aventure de Balbuena, et cette aventure

est si loin de mon caractère, qu'elle me révolte presque. Il a beau dire : il veut me subjuguer, m'enchaîner ; et je ne veux être ni subjugué, ni enchaîné, ni même protégé.

Le sort en est jeté, je pars, cher Théramène ;

non pas sur-le-champ. J'attends le nouvel entretien : mais ce nouveau sermon essuyé, je m'affranchis de l'esclavage. Je me rapproche de ma chère Joséphine. Respirer le même air que respire Joséphine, suffit à ma félicité.

Mon bon Carlos, que pensez-vous de moi ? Je vous tourmente, je vous afflige. Quand je pense à vous, mes sens s'appaisent, mon sang se rafraîchit, mon âme devient paisible comme la vôtre ; mais quand je pense à Joséphine, mon cœur palpite, ma tête se dérange, j'ai la fièvre, j'ai le délire. L'amitié toute seule n'a donc pas assez de force pour nous rendre heureux ? Pourquoi cette tumultueuse passion est-elle entrée dans mon cœur ? Mais dépen-

doit-il de votre ami de se défendre des charmes de Joséphine? Dites, dites, connoissez-vous sous le ciel une beauté plus accomplie? Dépend-il de moi d'oublier cet assemblage de perfections?

Adieu, plaignez-moi; mais aimez-moi, comme vous m'avez toujours aimé.

LETTRE V.

Marie-Figuera TEXADA à Fernand TEXADO.

Madrid, 1er Juillet 17....

JE vous l'ai toujours dit, mon fils, vous avez de l'esprit, mais une tête romanesque qui me donne de vives inquiétudes sur votre sort à venir. Puisque vous ne savez pas encore vous conduire, que ne vous laissez-vous conduire par ceux qui ont plus d'expérience que vous, et qui ne veulent que votre bien? Soyez raisonnable. Votre père, homme d'un grand mérite, mais qui avoit trop d'insouciance pour ses affaires et pour l'établissement de ses enfans, est mort, comme vous le savez, sans fortune. Ne devez-vous pas vous estimer heureux des avantages que vous procure l'amitié de don Carlos de Massarena, et sur-tout de la

position où elle vous a placé? Qu'eussiez-vous fait ici que de m'être à charge ?

Comment ne rougissez-vous pas de me parler encore de votre Joséphine que personne ne connoît ? Mais on la connoîtra, le seigneur Wanderghen me l'a promis, et vous verrez que cela n'est rien. Quand ce seroit une fille bien élevée, comme vous le prétendez, que vous proposez-vous de faire ? Vous avez eu 22 ans, le 18 du mois de Mai dernier ; devez-vous à votre âge, n'ayant ni état ni fortune, songer à un établissement ? Prenez exemple sur le seigneur Wanderghen, il a plus de vingt-cinq ans, il est recherché par plusieurs familles, et cependant il ne songe point à se marier ; il veut, dit-il, avant d'y songer, se donner dans le monde un rang distingué. C'est ainsi qu'il faut penser quand on est raisonnable.

Tenez-vous donc où vous êtes, mon fils, et ne me parlez plus de votre Joséphine. Si l'absence ne peut pas vous guérir de

votre folie, ne m'obligez pas à chercher un autre remède pour vous empêcher de vous mettre de ces sortes d'extravagances dans l'esprit. Profitez des bontés de don Pedro de Massarena, et songez que si vous veniez à perdre votre place, il me seroit impossible de rien faire pour vous. Bénédictine a dix-neuf ans accomplis; il est bien tems que je songe à l'établir. Il est vrai que Rosalie a la vocation de se faire religieuse; mais il n'en faudra pas moins qu'elle paie sa dot; et la chose ne peut se différer, puisque Rosalie entre dans sa dix-septième année, et qu'elle est pressée de prendre le voile. Vous voyez que les dépenses où va m'entraîner l'établissement de vos deux sœurs, me mettroient dans l'impuissance de vous aider dans vos autres projets, si vous veniez à renoncer à votre place.

Je vous souhaite, mon fils, une bonne santé, et j'attends que vous me donnerez la satisfaction d'avoir égard à ce que je vous marque aujourd'hui. Bénédictine vous

écrit. Je n'ai pas vu Rosalie depuis qu'elle est retournée au couvent. Quand on renonce au monde, il ne faut pas chercher les visites du dehors.

LETTRE VI.

Bénédictine TEXADO à Fernand TEXADO.

Madrid, 2 Juillet 17....

MA mère m'ayant permis, mon très-cher frère, de vous écrire, je profite de sa permission, pour vous marquer que je n'ai rien à ajouter aux ságes conseils qu'elle vous donne. Elle vous défend de lui jamais parler de Joséphine, et vous savez trop bien ce qu'on doit à une mère, pour ne pas obéir. Elle vous défend également d'écrire à Rosalie, parce que toutes vos lettres ne feroient que la distraire de ses exercices du couvent.

Le seigneur Wanderghen vient nous voir quelquefois; mais don Carlos n'a point encore paru depuis votre départ. Vous êtes trop heureux d'avoir un ami tel

que lui ; c'est un cavalier accompli ; et ceux qui savent qu'il vous aime, ne comprennent pas que vous puissiez penser à autre chose qu'à vous bien maintenir dans ses bonnes grâces.

On dit que les étoffes de soie sont de la plus grande beauté à Naples ; choisissez-en une qui soit bien de votre goût ; une couleur gaie. Vous m'en enverrez sept aunes. Vous y joindrez de quoi faire une large ceinture ; il la faut bien longue : on les porte ici traînantes. Vous me ferez passer cela par la première occasion sûre qui se présentera. Je vous brode une paire de manchettes.

LETTRE VII.

Salomon WANDERGHEN à Fernand TEXADO.

Madrid, 4 Juillet 17...

SALUT, honneur, au secrétaire d'ambassade. Te voilà, mon ami, sur le chemin des honneurs et de la fortune : ne regarde pas derrière toi, et crois que je te donne un bon conseil. En amour, à la guerre, aux échecs, en politique, en toute affaire, il faut avancer, et ne jamais reculer.

L'histoire de ton départ, dont je n'ai pas encore toute la suite, vu la lenteur des couriers, ne m'a point étonné. On vouloit t'éloigner de ta Joséphine ; c'est-là tout le mot de l'intrigue. Ta docilité à te laisser entraîner par don Carlos au-delà des monts et des mers, est ce qu'il y auroit de plus merveilleux dans l'histoire ; mais elle ne

m'a pas plus étonné que le reste. Je connois tes complaisances pour don Carlos; et je suis bien éloigné d'avoir le même empire sur ton esprit. Nous verrons cependant qui te servira le mieux de lui ou de moi. Tu veux Joséphine : eh bien ! elle sera à toi. Si le hasard ne me sert pas, l'intrigue s'en mêlera. Nous emporterons la place. Les batteries sont déjà dressées. Sancha connoît la tante et la nièce comme je te connois; il a fait le mystérieux avec toi, il le fait avec moi; mais je parviendrai à percer le mystère. Il a un garçon de magasin, appellé Ambroise, fait tout exprès pour nous servir. Ce drôle sait, ainsi que Sancha, l'adresse des deux dames; et si celui-ci ne veut pas la dire, l'autre la dira. Cet Ambroise depuis qu'il manie des livres, depuis qu'il en charge son dos quatre ou cinq fois par jour, s'est mis dans la tête qu'il pouvoit faire aussi des livres. Il veut être auteur à quelque prix que ce soit; il passe les nuits à griffonner de la prose et des

vers, et dès que je parois dans la boutique, il vient à moi, me tire à part, et me lit ses sottises nocturnes. Tu comprends que je ne ris pas; cela n'iroit pas à nos vues. Je l'encourage au contraire; je le flatte, je le cajole, je le caresse; si bien que j'ai toute sa confiance. Me voilà son Mentor, son oracle, son Apollon. L'imbécille a maintenant sur le métier une comédie à grands caractères, dit-il, et en trois journées (1). Je lui en ai donné le sujet, tracé le plan, dessiné l'intrigue, indiqué le dénoûment, fixé le nombre des scènes. Il n'a plus que les dialogues à remplir. Tout émerveillé de ce travail, comme s'il fût sorti de sa cervelle, il m'a dit dans l'effusion de sa reconnoissance, que si je mettois sa pièce en état d'être reçue des comédiens, il feroit pour moi tout ce que je lui demanderois.

C'est-là que j'attends mon homme; et

---

(1) Les auteurs espagnols divisent leurs drames par journées et non par actes. (*Note de l'éditeur.*)

quand nous aurons l'adresse de Joséphine; nous aurons bientôt la personne. L'absence de Sancha qui court l'Andalousie pour ses affaires, me donne de grandes facilités pour m'enfoncer dans la confiance de son Ambrosio. Il y a quelque tems que je pressai Sancha sur le compte de Joséphine; je lui dis que puisqu'il l'avoit saluée en ta présence, c'étoit une preuve qu'il la connoissoit, et que le refus qu'il faisoit de nous apprendre qui elle étoit, et où elle demeuroit, nous étoit injurieux, en ce qu'il nous supposoit des intentions auxquelles nos principes d'honnêteté ne lui permettoient pas de croire. Il continua à faire le mystérieux. Je me fâchai, je jurai, je pestai. Il se fâcha à son tour, fit l'insolent, et me dit que j'eusse à me mêler de mes affaires; qu'il n'avoit aucun compte à me rendre de celles d'autrui, et qu'il ne m'en rendroit aucun. Je lui répondis que c'étoit mon affaire personnelle et très-personnelle, de déterrer Joséphine; que son opiniâtreté

à éluder toute question sur le compte de cette jeune personne, cachoit un mystère, que, ne fût-ce que par curiosité, je voulois absolument éclaircir; que je l'éclaircirois; et que puisqu'il me piquoit au jeu, puisqu'il le prenoit sur ce ton, je saurois bien, en dépit de lui et de tout ce qu'il pourroit faire, pénétrer jusqu'à Joséphine; que bon gré, mal gré, elle en viendroit où je voulois l'amener; qu'il savoit bien que je n'étois pas novice dans l'art de conduire des affaires plus difficiles encore. « Eh bien! me dit-il, seigneur bachelier, puisque vous prenez la chose ainsi, reprenez vos manuscrits, vos *Observations Philosophiques sur les Gouvernemens*; votre *Nouvelle Tactique Militaire*; je ne veux plus traiter avec vous; j'en serai moins exposé à me brouiller avec l'inquisition; et vous prie de ne plus mettre le pied chez moi. — Vous vous mocquez, lui répondis-je; votre boutique est un endroit public; on entre ici, comme on entre au spectacle, dans un café, dans un

billard. Je n'y venois qu'un moment dans la soirée ; j'y viendrai maintenant matin et soir ; je n'en bougerai plus. »

J'ai tenu parole ; je me suis même abstenu pendant plus d'une semaine, d'aller à la campagne, pour ne pas manquer d'aller et le matin et le soir dans la boutique de Sancha. Ne pouvant cependant plus rien tenter auprès de lui, je me suis tourné du côté du garçon de magasin. Ambroise est à moi. Il ne se sent pas d'aise quand je l'appelle mon collègue en littérature. Je l'admets à mes parties de plaisir, quand il en a le tems. Je lui ai fait faire connoissance avec les principaux comédiens ; il fait même le galant avec la petite Settenilla, et se croit fort avant dans les bonnes grâces du grave Antexageros.

Hier, je lui donnai, dans mon petit jardin de la porte d'*Alcala*, une collation. Antexageros et la Settenilla furent de la partie. Il est gourmand. Il ne s'en tint pas au fruit et au sorbet ; il fallut des vins et des

liqueurs; il en eut de toutes les sortes. Il but outre mesure. *In vino veritas.* Pressé par mes questions, il m'avoua qu'il savoit tous les secrets de Sancha, et qu'il en savoit autant et peut-être plus que lui, sur le compte de Joséphine et de sa tante; mais que c'étoit-là de ces choses que la probité ne permettoit pas de révéler. Probité est son mot de faveur; il ne lâche pas une phrase, qu'il ne l'y fasse entrer. Je rompis la conversation; nous parlâmes de comédies. Ambrosio parla de la sienne, tira son manuscrit de sa poche, et lut la besogne que je lui avois faite, tout comme si elle eût été son ouvrage. Quoiqu'il lise fort mal, Antexageros fut émerveillé; il lui dit que si je voulois promettre de retoucher sa pièce, il répondoit que ses camarades ne feroient aucune difficulté, sur ma simple recommandation, de la recevoir et de la jouer. Ce fut au sortir de cette collation, qu'Ambrosio tout enflé de la réputation qu'il alloit acquérir, me protesta

que si je voulois mettre la dernière main à son drame, et le recommander aux comédiens, il seroit à moi à la vie et à la mort, et feroit tout ce que j'exigerois de lui.

Tu vois, mon ami, que l'affaire est en bon train, et que je ne néglige pas tes intérêts. Sois tranquille sur les suites; ma prudence te répond des événemens: les choses se feront sans bruit, et tout réussira au gré de tes désirs. Mais si je te sers, il faut me servir : l'amitié est un commerce où chacun doit mettre du sien. Voici le fait : je quitte la toge et prends le casque. Cette idée t'étonnera au premier abord; mais je l'ai bien mûrie. et aucune considération ne m'en fera départir. L'envie a fait une mauvaise réputation à mon père, et les brocards de la canaille l'ont entaché d'un vilain sobriquet. J'ai besoin de me décrasser. Deux carrières se présentoient naturellement à moi : le barreau et les belles-lettres. Le barreau ne me convient pas. Dans nos gouvernemens modernes, la tri-

bune aux harangues n'est point un théâtre assez brillant ; et pour un mortel privilégié qui s'y soutient avec éclat, comme a fait ton père jusqu'à la fin de tes jours, cent y trébuchent au bruit des sifflets, et restent dans la fange ou dans l'obscurité. D'ailleurs, mon extérieur peu agréable, mon organe un peu rauque ne m'y feroient pas paroître avec avantage. Il faudroit donc consulter dans le silence du cabinet. Or, sortir de la poussière de l'école, pour s'ensévelir dans celle du cabinet, au hasard d'y attendre pendant des années, des causes qui me fissent connoître, ce n'est pas la peine ; cette route pour arriver à la considération publique, est trop précaire et trop lente. J'aurois pu, il est vrai, acheter une charge de juge, mais à quoi cela mène-t-il ? Un tribunal est un cul-de-sac où l'on passe sa vie avec des plaideurs, des alcades, des corrégidors, des alguasils, des bourreaux. C'est-là une fort triste société; et comment de ce cul-de-sac, faire en-

tendre sa voix à ceux qui distribuent ces marques, ces distinctions honorables dont on a besoin pour n'être pas confondu avec le vulgaire ?

Restoit la carrière des belles-lettres. Sans vanité je puis y acquérir quelque gloire, et je ne connois aucun de ceux qui la parcourent, qui ait fait une plus ample provision de connoissances que moi, ni qui les ait mieux digérées. Mais qu'est-ce aujourd'hui dans le monde, que de n'être qu'homme de lettres? La jalousie est toujours à vos côtés; un coup de sifflet peut vous faire taire, un journaliste vous mettre à bas, une épigramme faire courir après vous tous les polissons de la rue, sans compter que l'inquisition n'aime pas toujours les élans du génie. Le métier d'auteur, quand on n'a que celui-là, expose trop, rapporte trop peu, et vous encroute toujours d'un vernis de pédantisme qui, dans les sociétés, vous laisse au-dessous d'un sous-lieutenant. Il ne doit être qu'accessoire; il faut réunir la profes-

sion d'homme de lettres à une autre profession. Quand un homme recommandable déja par sa fortune et par le rôle qu'il joue dans le monde, fait imprimer un écrit, alors il est écouté ; les journalistes le louent, lui demandent sa protection ; les gens de lettres ne sont plus ses égaux, ils sont ses inférieurs ; ils le recherchent, ils le caressent ; toutes les portes des académies s'ouvrent à sa voix.

Voilà, mon ami, ce que j'ai pensé, et le résultat de mes pensées, a été que je devois commencer par la voie des armes pour m'élever aussi haut qu'il me sera possible de monter. Dans un gouvernement tel que celui-ci, c'est-là la carrière brillante, et qui avec un peu d'adresse et les connoissances toutes particulières que j'ai en tactique, doit mener à tout. L'exécution de ce projet dépend de toi seul : il faut que don Carlos me procure une lieutenance dans son régiment. Je ne demande pas celle de la compagnie des grenadiers, quoiqu'elle soit

vacante, je me rends justice; je ne trouve pas convenable qu'un homme petit de taille commande à de beaux hommes. Mais Astucia à qui je me suis ouvert de mon projet, vient de m'écrire que, sous deux mois, la lieutenance de la première compagnie de fusiliers vaqueroit, parce que le cavalier qui en est pourvu, traitoit d'une compagnie de dragons. C'est celle-là, mon ami, qu'il me faut. Tu la demanderas pour moi à don Carlos; écris-lui de suite à ce sujet. Il vaut mieux que la demande vienne de toi que de moi. D'ailleurs, je ne le connois point assez: je ne l'ai jamais vu sans toi; et la réserve, le froid, j'allois dire l'apathie de son caractère, ne m'ont pas permis jusqu'à présent de former avec lui une liaison intime. Nous sommes convenus, Astucia et moi, que la demande viendroit de toi, et que nous te laisserions agir tout seul. Règle-toi sur cela. Tu m'obtiendras, mon ami, cette lieutenance, et moi, je t'obtiendrai tout ce qui peut flatter tes désirs amoureux. *Vale.*

LETTRE VII.

Moïse WANDERGHEN à Salomon WANDERGHEN.

Buen-Retiro, 1er Juillet 17....

RIEN de mieux pensé, mon cher Salomon, rien de plus judicieux que ce que tu m'as écrit l'autre jour sur tes nouveaux projets. Je donne la main à tout. Il faut, mon ami, avoir cette lieutenance. Ce chapeau à plumet, cette cocarde, cet habit uniforme, cette épée à dragone te donneront l'air de l'enfant d'un *de los primos*. Hâte-toi ; dès que tu auras ton brevet, je renoncerai au négoce. Je suis dans ce moment en marché pour la terre de Rio-Bello, qui est dans l'Estramadure, et qui a le titre de marquisat. Je me retirerai-là, vivant de mes rentes comme un bon hidalgos qui a quitté la

cour. Nous prendrons le nom de la terre : ainsi il n'y aura plus ni Moïse, ni Salomon Wanderghen. Qui est-ce qui ira s'enquérir si je suis ou si je ne suis pas circoncis, si je sors de Hollande ou du Monomotapa ? On me prendra pour un vieux chrétien, et toi, tu te feras appeller monsieur le marquis. Ecris-donc bien vîte, si tu ne l'as déjà fait, à ce petit Texado, pour qu'il finisse cette affaire promptement. Tu comprends combien il seroit désagréable de renoncer à mon état, si cela ne devoit pas réussir. C'est ce qui fait que j'ai demandé six semaines pour conclure le marché de la terre. Si tu es bien servi, il ne faut pas tant de tems au petit Texado pour te répondre.

En attendant, il faudra que tu ailles voir cette terre, pour m'en rendre compte. Je ne peux pas y aller, moi ; mon absence de ce pays-ci me nuiroit. Il est juste que je continue mon négoce jusqu'au moment où tout sera conclu.

Tu réussiras, mon enfant, et je te mettrai en état de faire une belle figure au régiment. Je veux que tu aies un valet-de-chambre portant l'épée, un laquais, un postillon, une calèche, deux beaux chevaux et deux beaux mulets andalous.

Je te répète ce que je t'ai dit cent et cent fois, que je ne connois en aucune manière ni Joséphine, ni sa tante. Elles ne me donnèrent ni leur nom ni leur adresse, et se contentèrent de prendre la mienne, en me disant qu'elles seroient exactes à retirer les effets, et que si je venois à quitter Madrid ou Buen-Retiro, avant qu'elles les eussent repris, elles me seroient obligées d'instruire de ma nouvelle demeure le seigneur Sancha, libraire, place Major. Mais au reste, ces femmes ne m'ont pas l'air de grandes dames. Elles ne marchandèrent pas, et furent fort empressées de prendre leur argent. Ces effets sont-ils véritablement à elles? Peu m'importe. Ils ne me seront point à charge, s'ils ne sont pas retirés au terme

convenu. Parmi ces effets il y en a qui sont armoriés ; il y en a d'autres qui portent un chiffre. Nous ne sommes pas bien savans en blàson ni toi ni moi, et quand nous le serions, que nous serviroit de savoir à quelle famille appartiennent ces armoiries? La seule singularité qu'il y ait dans cette aventure, c'est que quelque tems avant que ces dames vinssent chez moi, un nommé Ambroise que je ne connois point, m'apporta une timbale et une écuelle, douze couverts d'argent et une montre d'or avec sa chaîne aussi d'or. En confrontant les armoiries des couverts avec celles qui sont sur les effets de ces dames, j'ai vu qu'elles se ressembloient parfaitement. Le chiffre qui est gravé sur le cachet pendant à la chaîne de la montre, est aussi le même que celui qui est gravé sur une partie des bijoux de ces dames. J'ai prêté convenablement sur ces effets à cet Ambroise qui ne les a pas encore retirés. C'est tout ce que je puis te dire sur ces personnes.

Adieu, Salomon ; adieu ; monsieur le marquis de Rio-Bello, lieutenant d'infanterie. La tête m'en tourne.

Fais ta cour à don Carlos. Son père est en grande faveur. Tu as trop d'esprit pour ne pas comprendre qu'il est sage de se frotter contre les idoles d'or ; il s'en détache toujours quelques parcelles dont on fait son profit. Ne néglige pas non plus Astucia ; on le dit favori de don Juan de Spinoletto, grand de la première classe, riche et généreux. Nous voilà dans une veine de bonheur. De lieutenant, tu peux devenir capitaine ; de capitaine, colonel ; de colonel, officier-général ; d'officier-général, peut-être ministre, peut-être vice-roi..... Allons, j'extravague. N'importe, il ne faut rien négliger pour avoir cette lieutenance.

LETTRE VIII.

Figuera TEXADA à Rosalie TEXADA.

2 Juillet 17...

VOTRE sœur vous porte, ma fille, une lettre que don Carlos m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 30 Juin dernier, et qu'il désire que vous lisiez. Dès que vous l'aurez lue, faites-en une copie bien lisible. Vous avez plus de tems que votre sœur, pour vous exercer à bien écrire ; et quand vous voulez vous appliquer, votre caractère est fort beau. Ce soir à cinq heures, votre sœur retournera au couvent prendre votre copie et l'original. Vous entendez, Rosalie, il ne faut pas vous amuser ; il faut que cela soit fait ce soir à cinq heures, parce que j'écrirai par le courier de demain à Naples, et j'ai mes raisons pour envoyer

cette lettre à don Pedro de Massaréna. Je garderai l'original, et j'enverrai votre copie.

Conservez-vous toujours bien, ma fille, dans l'esprit de votre état. C'est un grand bonheur pour vous d'être appellée à la vie religieuse. On n'a dans le monde que des soucis. Jugez-en par les chagrins que m'a donnés votre frère avec cette malheureuse folie qu'il s'étoit mise en tête, et qui l'auroit perdu si don Pedro de Massaréna ne l'eût emmené avec lui. Votre dot étant toute prête, vous pourrez, dès que le tems de votre probation sera fini, prendre l'habit de novice. Une fois que vous l'aurez pris, si vous veniez à vous en repentir et à vouloir rentrer dans le monde, vous passeriez pour une inconstante, et cela vous feroit beaucoup de tort. Recueillez-vous donc plus que jamais, ma fille, dans cet instant qui va décider de votre sort. Ce n'est pas ici un jeu d'enfant. Ne vous occupez plus que de vos exercices, et comptez sur toute l'affection de votre mère.

LETTRE IX.

Rosalie TEXADA à sa mère.

2 Juillet 17....

Je vous remercie, ma très-chère mère, de la bonté que vous avez eue de me laisser lire la lettre de don Carlos. Je l'ai copiée de mon mieux, quoique j'eusse bien peu de têms, et qu'elle soit bien longue ; mais malgré sa longueur, elle m'a vivement intéressée. L'amitié de don Carlos pour mon frère, m'a fait verser des larmes. Qu'ils sont heureux de s'aimer ainsi ! Le ciel les comblera de ses bénédictions. Le mérite de mon frère et sa noble façon de penser, ne me permettent pas de le condamner sur rien. Vous désapprouvez, ma très-chère mère, le goût qu'il a pris pour mademoiselle Joséphine. Je n'ai pas l'honneur

de la connoître ; ainsi je n'en puis rien dire. Nous devons respecter, Fernand et moi, l'opinion que vous avez sur cette inclination. En mon particulier, si elle doit faire le malheur de mon frère, je souhaite qu'il y renonce ; mais il faut que mademoiselle Joséphine ait des qualités bien rares, pour que Fernand l'aime avec cette ardeur.

La probation, ma très-chère mère, suivant l'usage de cette communauté, est de deux mois. J'aurois voulu pour vous complaire ainsi qu'à ma sœur Bénédictine, qu'on en abrégeât le tems ; mais la supérieure m'a dit qu'on ne feroit pas pour moi une nouvelle règle. Ce ne sera donc que le premier septembre prochain, que j'aurai le bonheur de prendre l'habit de novice. En attendant, je ne m'occupe que de mes exercices ; et ma joie, en renonçant pour toujours au monde, seroit bien augmentée si en faisant ce sacrifice, j'apprenois que vous jouissez de toute la félicité que vous souhaite, ma très-chère mère, votre fille très-soumise.

TROISIÈME PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

Don Carlos DE MASSARÉNA à son père.

Anduxar, 1er. Juillet 17.....

JE me suis religieusement conformé, monsieur et très-honoré père, aux ordres que vous m'avez donnés en me quittant à Saint-Ildephonse. Je n'ai rien de particulier à vous apprendre, sinon que la lieutenance de la compagnie de grenadiers vient à vaquer. Mon oncle Spinoletto me propose un sujet pour la remplir; Astucia joint ses instances à celles de mon oncle; mais il me semble qu'il seroit plus convenable de suivre, ainsi qu'il se pratique dans les troupes de toutes

armes de sa majesté, le rang d'ancienneté. C'est d'ailleurs un usage établi au corps, et il ne me convient pas d'innover sur un point aussi essentiel. Je ne pourrois sans une injustice manifeste, faire un passe-droit au sous-lieutenant qui est un bon officier. Il montera donc au grade de lieutenant. Quant à la sous-lieutenance, je n'en disposerai pas sans connoître vos intentions, quel que soit mon désir de complaire à mon oncle et à Astucia.

Je crois que dans deux mois la lieutenance des fusiliers sera aussi vacante. Je reçois d'avance beaucoup de sollicitations; mais je ne déciderai rien sans avoir reçu vos ordres.

Je ne doutois point que la conduite de Fernand ne répondît au témoignage que j'ai pris la liberté de vous en rendre toutes les fois que vous me l'avez permis. Je saisirai avec ardeur toutes les occasions qui se présenteront de le rendre aussi heureux que je désire qu'il le soit.

Grâces aux bontés dont vous me comblez journellement, il ne manque rien, mon très-cher et très-honoré père, à ma satisfaction, que de pouvoir allier ce qu'exigent de moi en mille rencontres, mon oncle et Astucia, avec la soumission que je dois à vos conseils. Mon bonheur sera complet lorsque vous me permettrez de me rapprocher du meilleur des pères et du meilleur des amis.

LETTRE II.

Figuera TEXADA à don Pedro DE MASSARÉNA.

Madrid, 3 Juillet 17...

LES choses obligeantes que vous voulez bien me dire sur feu Texado mon mari, et l'intérêt que vous prenez au petit Fernand, me comblent d'honneur et de consolation. Il a le cœur très-bon. Votre Excellence peut être persuadée qu'un jour il sera assez raisonnable, pour comprendre toutes ses obligations envers une personne de votre rang et de votre mérite.

Je prends la respectueuse liberté de joindre ici copie d'une lettre que votre fils m'a fait l'honneur de m'écrire d'Anduxar. Vous y verrez, seigneur, que cette Joséphine dont Fernand parle tant, n'est pas

bien céleste, et qu'il faut qu'il y aît sur le compte de cette fille, des choses extraordinairement graves.

Je me jette aux pieds de votre Excellence, et je la prie de ne pas permettre que mon fils pense davantage à cette folie. Si l'on lui laissoit, sur cela, la moindre espérance, il voudroit certainement revenir ici, et je ne pourrois jamais lui donner l'équivalent de ce qu'il auroit perdu.

LETTRE III.

Dona SPINOLETTA DE MASSARÉNA
à don Pedro DE MASSARÉNA.

Madrid, 3 Juillet 17...

VOUS me grondez toujours, seigneur, et moi, je vous dirai toujours que vous ne savez pas assez ce que vous valez, et que vous encanaillez ce petit don Carlos qui a toute l'étoffe convenable pour être tout ce qu'on peut être dans ce monde. Vos plaisanteries sur mon frère ne lui ôtent rien ni de sa naissance, ni de ses grands biens; elles n'empêchent pas que son arbre généalogique n'ait pour tige un amiral. Il peut avoir des ridicules; mais il n'a point de défauts essentiels. C'en est un de vous livrer comme vous le faites, à tous ces Texado. Je conviens des services que vous a rendus

le père : mais quand on a payé, on ne doit plus rien. Ces Texado, vous dis-je, sont des espèces. Vous verrez que ces gens-là vous entraîneront dans quelque sotte affaire qui vous compromettra La mère est une bourgeoise à voix rauque ; sa fille aînée regarde avec des yeux égarés, rêve, ouvre une grande bouche et ne sait rien dire. La petite est jolie, mais elle fait bien de se faire religieuse, car elle ne me paroît bonne qu'à réciter des patenôtres. Le jeune homme que vous avez absolument voulu emmener, a de jolies dents, le sourire gracieux : il se présente avec grâce, et ne cause point mal pour un bourgeois. Je n'aurois pas refusé de l'attacher à votre service ; mais c'est un petit fat qui avec ses manières engageantes, a fasciné l'esprit de don Carlos, et je ne le lui pardonnerai de la vie. Vous auriez pu en faire un page ; mais un secrétaire d'ambassade ! fi donc !

J'ai une migraine effroyable de vous avoir écrit aussi longuement. Ne vous at-

tendez pas que je vous donne souvent de ces plaisirs, car dès que je touche une plume, mes vapeurs me reprennent. Adieu, seigneur ; malgré nos petites altercations, je n'en suis pas moins disposée à vous complaire en tout, aujourd'hui et tous les jours de ma vie.

LETTRE IV.

Laurenzo CASCARA à don Pedro DE MASSARÈNA.

Anduxar, 1er. Juillet 17....

VOICI, pour obéir aux ordres que vous m'avez donnés, la conduite que mène votre fils, depuis que j'ai l'honneur d'être à son service. Il passe les journées entières, ou à étudier, ou à commander l'exercice, ou à faire la petite guerre, ou à visiter les chambrées. Avant-hier matin en l'habillant, je pris la liberté de lui dire, que ce genre de vie l'incommoderoit, et qu'il devroit se donner quelqu'amusement. Il me répondit : « Tu as raison, Cascara, tu es de bon conseil ; eh bien ! je n'ai pas grand'chose à faire aujourd'hui, donnons la journée

entière au plaisir. Que ferons-nous? — Voulez-vous venir ce soir au spectacle? Il est arrivé hier une nouvelle troupe de comédiens. — Bel amusement de s'aller enfermer dans une salle, pour entendre crier des énergumènes, et voir les hideuses grimaces des *Toridallus !* et d'ailleurs d'ici à ce soir, que ferions-nous? — Il y a aujourd'hui un combat de taureaux; voulez-vous le venir voir? — Aille le voir qui voudra. Moi je donne au diable de bon cœur, tous les tauroyeurs du monde. Quel infâme divertissement, de voir un bel animal, un des plus utiles à l'homme, de voir cette pauvre bête un bâillon dans la gueule, une muselière aux naseaux, ne pouvant ni voir ni se défendre, répandre tout son sang sous les coups de ces vilains tauroyeurs qui sont plus laids et plus féroces que des démons! — Vous n'avez donc goût pour rien? — Pour te dire la vérité, je ne m'amuse pas tant aujour-

d'hui, comme je faisois autrefois, quand j'étois avec l'ami qui t'appele mon bon papa. J'ai dans le cœur un fond de tristesse que je ne puis en extirper : mais voici une partie qni est de mon goût ; il fait aujourd'hui le plus beau tems du monde. Jouissons-en, enivrons-nous tout-à-la-fois de la beauté du ciel, de la terre et de l'eau. Voilà aussi les parties qu'aime Texado, et il a bien raison : car, qu'y-a-t-il de plus voluptueux pour l'homme sensible et reconnoissant, que la contemplation de la magnificence des œuvres du Créateur ? Ecoute donc, bon Cascara ; embarquons-nous sur le Guadalquivir, et nous pousserons notre promenade aussi loin qu'elle pourra aller. Va tout préparer pour cela ; arrange les choses de manière que nous ne soyons pas brûlés du soleil ; embarque des provisions, quelques flâcons de vin, parce qu'il faut que les mariniers boivent ; enfin des vivres. Il faut avertir Astucia, afin qu'il se lève, et qu'il soit des nôtres. »

J'allai, en conséquence, avertir le seigneur Astucia qui dormoit encore. Quand il fut dans l'appartement de mon maître, il demanda de quoi il s'agissoit? — De faire une promenade, répondit don Carlos, si vous le voulez bien. J'ai la tête fatiguée du travail de tous ces jours-ci; j'ai besoin de la rafraîchir. — Et où promener? — Sur l'eau; nous allons nous mettre sur le fleuve, et vogue la galère. — Voguera-t-elle long-tems? — Nous verrons, cela dépendra...; qu'avons-nous de mieux à faire? Là, Astucia, un peu de complaisance; un pauvre petit jour de vacance; cela n'arrive pas si souvent. — Je n'ai d'autre étude du matin au soir, que de vous prouver combien j'ai à cœur de faire tout ce qui peut vous être agréable; mais vos promenades, quand vous vous mettez à en faire, deviennent des voyages de long cours. Et ce pauvre Cascara, avec son asthme..... — Ce n'est pas ici une promenade à pied. Ne voyez-vous pas, au

contraire, que le roulis du bateau, le mouvement et la fraicheur de l'eau lui feront du bien. — Mon asthme, répondis-je, n'empêchera pas la promenade, et je me sens en état d'aller aux antipodes, s'il le falloit, pour le service de mon maître.

Nous nous embarquâmes, et comme l'avoit deviné le seigneur Astucia, de promenade en promenade, nous arrivâmes jusqu'à Séville... « Oh! ma foi, dit mon maître, puisque nous voilà à Séville, ce n'est pas la peine de nous en retourner sans voir la ville que je n'ai jamais vue, et qu'on dit être la plus belle de toute l'Espagne, après Madrid. On parle sur-tout beaucoup de la bourse; allons-y tout droit. » Nous y fûmes. Mon maître parla de toutes ces belles choses comme un livre; il les expliquoit au seigneur Astucia qui l'écoutoit et siffloit. Lorsque nous eûmes quitté la place, et que nous fûmes dans le grand carré qu'on appele le bâtiment de la bourse, nous vî-

mes venir à nous un cavalier que je reconnus être le seigneur Sancha, libraire. Il s'approcha respectueusement de mon maître qui lui dit : « Bon jour, seigneur Sancha, couvrez-vous, le soleil vous incommoderoit. J'ai bien du plaisir à vous voir. Je suis venu ici d'Anduxar, où mon régiment est en garnison, pour voir cette belle ville de Séville. — C'est bien fait, seigneur: *qui n'a pas vu Séville, n'a pas vu de merveille ;* c'est le proverbe. — En général l'Andalousie est une très-riche province. — C'est l'écurie, la cave et le grenier de l'Espagne. — Ne trouverez-vous pas mauvais que je vous demande quel hasard me procure le bonheur de vous rencontrer ici? — J'y suis venu pour affaires de mon commerce. — Y serez-vous long-tems? — Je pars demain matin pour Cadix, où j'ai aussi quelques affaires : je profiterai de l'occasion pour demander des nouvelles du navire le *David* dont je n'entends pas parler, et sur lequel cependant j'ai fait embarquer deux

caisses de livres. Vous êtes comme cela, toujours par voie et par chemin. Eh ! quelles nouvelles, s'il vous plaît, de Madrid? J'entends, quelles nouvelles de mademoiselle Joséphine? —Seigneur, je n'ai rien à répondre à cette question. —Ecoutez, seigneur Sancha, je vous le répète : quand je vous ai dit que j'avois des vues sur Joséphine, j'ai entendu des vues en tout honneur et toute conscience. — Vous n'êtes pas capable, seigneur, d'en avoir d'autres. —Il y a mieux, je suis bien éloigné de vous blâmer du silence que vous gardez sur le compte de mademoiselle Joséphine et de sa tante. Si la condition de ces personnes malheureuses est un secret qui vous a été confié, vous seriez certes bien condamnable de le révéler à qui que ce soit. Je n'ai pas plus de droit de vous en demander la révélation qu'un autre. Vous ne me rendriez pas justice, si vous me croyiez une autre façon de penser. Hélas! seigneur Sancha, j'en sais sur ces dames plus, infiniment

ment plus que je ne voudrois en savoir : j'en suis désolé pour mon ami, pour mon cher Texado ; je croyois pouvoir faire son bonheur, et il me faut renoncer à cette idée ; cela devient absolument impraticable ; il n'y faut plus penser ; je ne sais que lui écrire. Cette affreuse lumière me pénètre d'amertume ; j'en reçois un chagrin qui.... qui me mine. — Effectivement, seigneur, je vous trouve changé ; un peu moins de couleur, un peu moins d'embonpoint. — Oh ! c'est que j'ai beaucoup fatigué depuis quelque tems ; tout cela reviendra, car enfin il faut bien savoir supporter les infortunes qui sont sans remède. Qu'en pensez-vous ? Et le seigneur Wanderghen ? — Oh ! celui-là, c'est un vaurien ! — Vous êtes faché contre lui ? — On ne sauroit l'être davantage et avec plus de raison. — Serez-vous long-tems à Cadix ? — Le moins que je pourrai. — Nous nous reverrons à Madrid, n'est-ce pas ? Quand il y aura quelqu'ouvrage bien intéressant sur la

guerre, sur la politique, vous me l'apporterez; vous me permettrez d'aller quelquefois parcourir chez vous les gazettes, les journaux, les brochures nouvelles. — Vous me trouverez, seigneur, toujours empressé à mériter vos bonnes grâces; mais je vous en prie, qu'il ne soit jamais question entre nous de ces dames. Quant au seigneur Wanderghen, il ne mérite pas l'estime d'un cavalier tel que vous. »

Après cette conversation, mon maître et le seigneur Sancha se saluèrent, et nous nous retirâmes, le seigneur Astucia disant que le seigneur Sancha étoit laid comme une chenille, et orgueilleux comme un paon, et que malgré tout son savoir, il n'étoit pas en état de juger du mérite de Wanderghen qui en avoit beaucoup, et qui sûrement feroit un jour parlerde lui.

C'est-là, seigneur, tout ce que j'ai pu découvrir sur le compte de mademoiselle Joséphine. Quant à la conduite que les officiers tiennent avec votre fils, il me pa-

roit que c'est ici comme ailleurs. Les uns en disent beaucoup de bien, les autres semblent fâchés de ne pas lui trouver des torts.

Je vous raconterai à ce sujet, que prenant l'autre jour, un sorbet au café royal avec Coxon qui est valet-de-chambre du capitaine de la compagnie des grenadiers, ce Coxon me dit : « Ton maître est un joli cavalier, chacun en convient ; mais il s'agit de savoir s'il est aussi brave qu'il est beau. — Brave, répondis-je, comme la lame de son épée. — C'est ce qu'on veut savoir, me dit-il, et je connois quelqu'un qui se propose de le *tâter*. — Ce quelqu'un est un fat, repliquai-je, et il meriteroit que mon maître lui fit sauter la cervelle. » Je répétai à mon maître l'impertinence de ce Coxon ; il ne fit qu'en rire.

A l'égard des soldats, je crois qu'ils le craignent bien autant qu'ils l'aiment. Il reçoit assez souvent des lettres de son oncle don Juan de Spinoletto, qui lui sont toujours remises par le seigneur Astucia. Quoiqu'il

ne dise rien en les lisant, je crois qu'il y en a qui lui donnent de l'humeur.

Il ne me reste plus, seigneur, qu'à vous demander la continuation de vos généreuses bontés, et à prier votre excellence de dire au seigneur Fernand que son bon papa prend la liberté de l'embrasser, et que ma femme est toujours sa bonne maman.

LETTRE V.

Don Carlos DE MASSARÉNA à Fernand TEXADO.

Anduxar, 6 Juillet 17...

VOUS m'avez sans doute écrit, mon cher ami, une, peut-être deux, peut-être trois lettres. Je n'en ai encore reçu aucune; je ne m'en étonne pas. Nous sommes si loin l'un de l'autre! Que faire à cela, Fernand? Le ciel et mon père l'ont voulu ainsi. Faut-il regimber contre cette double volonté? faut-il nous casser la tête contre la muraille? Non, nous n'en serions pas mieux.

Les lettres que vous pouvez m'avoir écrites, pour ne m'être pas encore parvenues, ne sont pas perdues. Vous les

aurez sûrement adressées à Madrid ; faites toujours de même ; on me les fera tenir exactement, quelque part que je sois.

Il m'est pénible, infiniment pénible de vous le dire, mon cher Fernand, quelque disposé que je sois à tout tenter pour réussir dans ce que vous désirez si ardemment, je me vois obligé de renoncer à vous servir. Je ne pourrois faire un pas sans blesser l'honnêteté et le respect dû à des personnes déjà trop malheureuses. Elles veulent rester inconnues : n'en ont-elles pas le droit ? Avons-nous celui de les troubler dans la jouissance de cette obscurité qui est peut-être le seul bien que la rigueur du sort leur ait laissé ? Toute importunité pour les en dépouiller, seroit une tyrannie, une cruauté ; je m'abhorrerois, si j'en étois capable. Je ne veux point chercher les raisons qui les portent à se cacher avec tant de soin ; mais je crains bien, mon ami, qu'il ne vous reste plus d'espoir ; je crains bien que mademoiselle

Joséphine ne soit *incasable* (1). Il est inconcevable, Fernand, qu'il ne vous reste aucun souvenir de ce qui s'est passé dans la galerie de Saint-Ildephonse. Quoi! cette *vision*, cette *rencontre*, comme vous vous êtes exprimé vous-même, se sont absolument effacées de votre mémoire! Le dites-vous sérieusement, ou ne voulez-vous que vous dissimuler votre malheur?

Quoi qu'il en soit, Fernand, qu'il arrive tel événement qui mette mes conjectures au rang des chimères, et vous saurez alors si je sais servir mon ami. En attendant j'entrevois qu'on se prévaut de cette affaire, pour former je ne sais quels projets, pour ourdir dans les ténèbres je ne sais quelle trame; mais malheur aux méchans qui l'auront ourdie! je veille, et je saurai les arrêter avant qu'ils aient saisi leur proie.

Adieu, mon ami, il est inutile de vous

(1) Immariable.

dire de compter sur moi, comme sur vous-même. Qui ne vous aime pas, est mon ennemi; qui vous blesse, me blesse. Fernand et Carlos seront amis jusqu'au tombeau.

LETTRE VI.

Inigo ASTUCIA à don Juan SPINOLETTO.

Anduxar, 7 Juillet 17..

SEIGNEUR, vous avez toujours le petit mot pour rire. Assurément la place de secrétaire d'ambassade m'auroit fort convenu. Je n'aurois jamais imaginé que don Pedro de Massaréna, pût me mettre en parallèle avec ce petit polisson de Texado, qui n'est qu'un écolier. Comment ensuite pouvois-je penser que don Pedro refuseroit cette place à la vive et très-vive recommandation de son beau-frère qu'il a tant d'intérêt de ménager? Il étoit donc tout naturel que je restasse dans la sécurité. J'y suis resté jusqu'au dernier moment; mais à ce dernier moment, voyant que le poste alloit m'échapper, je n'ai rien omis

pour qu'il échappât aussi à ce petit écervelé. Je courus la ville et les faubourgs pour le rencontrer. et lui susciter quelqu'affaire qui laissàt partir don Pedro sans lui. Je le consignai dans tous les endroits que je savois qu'il fréquentoit. Un de ses amis que je rencontrai, me promit que dût-il le garotter, il l'empêcheroit de partir.

Toutes ces sages précautions ne réussirent pas ; je fus fort étonné de voir arriver le soir le petit Texado. Don Carlos l'avoit joint, et quoique j'eusse pu lui dire, allant dans un sens contraire au mien, il amena, d'un air triomphant, Texado à l'hôtel. Les momens pressoient ; il n'y avoit pas moyen de reculer. Je ne perdis pas courage ; je me pourvus d'une drogue purgative, dont j'ai provision pour ma santé. J'en augmentai un peu la dose, pour qu'elle produisît mieux son effet. Il y avoit mille à parier contre un, que l'incommodité qu'en recevroit l'écolier, le retiendroit au lit vingt-quatre heures, et

ce tems me suffisoit pour que don Pedro de Massaréna fût contraint de partir sans son bel enfant. Le lendemain matin don Pedro ayant voulu que je versasse et que je servisse le chocolat, je glissai adroitement ma poudre dans une tasse que, très-adroitement encore, je plaçai devant Texado. Il fit un peu la grimace en y goûtant; mais tout préoccupé de la beauté de sa future destination, il avala tout jusqu'à la lie.

Il faut que ce petit Texado ait un tempérament de fer. Nous sortîmes, nous allâmes au château, nous entendîmes la messe, nous revînmes dans la galerie du château, sans que la médecine fît son effet. Enfin elle le fit, mais d'une manière toute contraire à celle que j'attendois. Il seroit possible qu'en voulant doubler la dose purgative, je me fusse trompé, et que le supplément que j'ajoutai, fût soporifique, au lieu d'être purgatif. Ce qui est véritable, c'est que Texado tomba dans

un sommeil assez tranquille, et qui dura environ une heure ou deux. Lorsque nous fûmes parvenus à l'éveiller, il rendit toute sa médecine par le haut, et le petit espiègle, comme s'il se fût douté de ma malice, jura que cette purgation lui faisoit un bien infini ; que jamais il ne s'étoit aussi bien porté, et qu'il se sentoit un appétit dévorant. Ce qui est véritable encore, c'est que lorsque don Pedro arriva, il le trouva tranquille et si gai, qu'en lui voyant cette gaîté, il ne put s'empêcher de se dérider. Texado jura encore une fois, qu'il se portoit à merveille, que rien ne l'empêcheroit de partir, et il partit sans donner le moindre signe, qu'il lui restât aucun ressentiment de sa médecine.

Vous voyez, seigneur, que ce n'est nullement ma faute, si cet innocent stratagème et mes autres précautions n'ont pas répondu au désir que j'avois et que j'aurai toujours de vous obéir servilement. Il ne m'appartient pas de vous interro-

ger sur les raisons que vous aviez de m'envoyer à Naples ; mais à mon défaut, il seroit possible que Balbuena vous y servît aussi bien que moi : dans ce cas, je serois le seul à souffrir de tout ceci ; mais tant qu'il me restera un protecteur aussi généreux, aussi délicat que vous, seigneur, je ne désespérerai pas de ma fortune.

Mes soins auprès de don Carlos répondent à vos vues, et je vous donne ma parole, que je parviendrai à le faire battre.

Il manque, Seigneur, à votre oratoire d'Aranjuez, une image. Elle surpasse tout ce que vous avez vu et verrez jamais. Lorsque nous serons de retour à Madrid, je l'y placerai. Vous me rendrez compte des extases ; et vous conviendrez que personne au monde ne vous est plus aveuglément dévoué que moi. Je ne demande pour cela, qu'une soixantaine de piastres d'avance, dont je vous ferai mon mé-

moire, et lorsque vous aurez satisfait à votre dévotion devant l'image, une place qui me dédommage de celle de secrétaire d'ambassade. Vous comprenez qu'il n'est pas dans mon humeur, non plus que dans mes projets, de régenter long-tems don Carlos.

LETTRE VII.

Don Juan Spinoletto à Inigo Astucia.

Aranjuez, 10 Juillet 17...

Vous appellez cela, Astucia, un innocent statagême ! vous êtes un monstre à étouffer ; ce n'est point de cette manière que j'entends qu'on me serve. Vous vous avisez de donner des breuvages ! Quiconque est capable, je ne dis pas d'exécuter un semblable projet, mais de concevoir, de laisser naître dans son esprit une pareille idée, est capable des plus horribles noirceurs. Je ne connois, ni ne me soucie de connoître cet aventurier qu'on nomme Texado ; je hais, j'abhorre, j'execre ce nom. Pourquoi ? Ce ne sont pas vos affaires. Je n'en sais rien. Je n'entends prononcer

que ce nom odieux ; il est dans la bouche de mon beau-frère, de ma sœur, il est dans leurs lettres. C'est une affectation, une rage qui me met moi-même en fureur. Ces petites gens-là se sont introduits dans la famille de ma sœur, s'y sont mis sur un pied qui me déplaît au suprême degré. Je veux qu'elles en sortent ou par la porte ou par la fenêtre. Et vous, j'entends que vous empêchiez don Carlos de les hanter. Voilà la principale tâche du ministère que je vous ai confié... Mais sachez que je ne voudrois pas faire une piqûre à aucun Texado de la terre. Je veux que cela reste dans sa fange, et c'est tout. Ils sont roturiers. Eh bien ! ils peuvent être de fort honnêtes gens. Je ne leur veux pas plus de mal que s'ils étoient hidalgos : mais comme ils n'ont pas l'honneur d'être hidalgos, je prétends qu'il y ait toujours cent lieues de distance entre eux et moi.

Ah ! seigneur, vous savez jouer de ces tours-là ! Et si la santé de cet innocent

jeune homme; si.... mon sang se glace en y pensant. Vous me faites horreur, méchant homme. Je vous le dis, et ne l'oubliez pas : au plus léger sujet de mécontentement que vous me donnerez, je découvre votre turpitude aux yeux de l'univers; je fais courir votre lettre dans tous les coins du royaume, et je vous livre pieds et poings liés à l'inquisition.

Que vous importe de chercher à pénétrer les raisons qui me faisoient vous désirer à Naples? Ce n'est point Massaréna qui est là ambassadeur; c'est moi, oui, moi; j'entends que toutes les affaires de l'ambassade roulent sur ma tête; qu'on déplace ceux qui me déplaisent; qu'on place, qu'on prenne ceux que j'honore de ma recommandation. Puisque ma fortune doit passer un jour dans la maison de Massaréna, je veux y être le maître, et qu'on n'y fasse rien, qu'on n'y dispose de rien sans mon ordre ou mon avis. Votre Balbuena est un ivrogne. Il ne peut faire pour mon service

chez l'ambassadeur, ce que vous y auriez fait. Respectez mes goûts, obéissez à mes ordres, et ne cherchez pas à pénétrer les motifs qui me dirigent.

Voyons-la donc cette belle image. C'est sur ce chapitre, je le confesse, que vous êtes maître en l'art de me contenter. Puisqu'elle doit surpasser tout ce que j'ai vu et verrai jamais, je brûle d'impatience de m'agenouiller devant elle. Vous êtes connoisseur; je ne fais nul doute que l'image ne soit aussi belle que vous l'annoncez. Vous avez allumé le feu dans mes sens. Ah! revenez, revenez bien vîte à Madrid, mon cher Astucia. Vous êtes un homme impayable, adorable. Vous prendrez chez mon banquier les soixante piastres dont vous avez besoin d'avance. Point de mémoire; je ne compte pas avec vous. Vous serez satisfait, très-satisfait de moi. Je paierai ce nouveau service au-delà de vos espérances; j'abrégerai votre tems de pédanterie; je vous donnerai le consulat de

Maroc, ou celui de Smyrne ; vous choisirez ; l'un et l'autre me sont promis.

Adieu, mon cher Astucia ; faites donc boire et danser votre élève. Quand se bat-il?

LETTRE VIII.

François Sancha à Charlotte de Suza.

16 Juillet 17... neuf heures du soir.

J'ai l'honneur, mademoiselle, de vous informer que j'arrive dans ce moment de Cadix. Je me hâte de vous l'apprendre ; je vous demande la journée de demain, pour prendre un peu de repos ; et après-demain je vous écrirai plus au long pour vous parler de choses qui doivent vous intéresser beaucoup.

LETTRE IX.

Joséphine de Suza à François Sancha.

16 Juillet 17...

Nos malheurs, seigneur et très-cher parrain, sont bien grands, et d'une nature si désespérante, que ma tante, ma chère tante, a perdu le courage de les supporter. Elle est malade et au lit; elle me charge de vous informer de la suite des détails dont elle n'a pas pu encore vous instruire. Ne nous abandonnez pas, seigneur; nous avons besoin plus que jamais de vos bons conseils. Vous seul, vous seul nous restez dans le monde. Nous ne faisons pitié à personne. Toutes les âmes sont de fer, tous les cœurs sont de bronze. Nous sommes couvertes d'opprobre, d'ignominie. Dans quel lieu de la terre, dans

quelle prison, dans quel cachot trouveroit-on des êtres plus infortunés que nous? Eh! qu'avons-nous fait pour mériter cet excès d'avilissement? Qu'a fait mon père pour être confondu avec les plus vils scélérats? Vous lui rendez justice, seigneur; vous savez que s'il est traité comme un criminel, sa conscience du moins est sans remords; mais vous êtes le seul au monde dont l'estime lui soit conservée. Tous les hommes l'abhorrent, le maudissent. Quelle idée! Qu'elle est déchirante pour votre pauvre filleule! Innocent et pur comme Abel, il fuit, il est errant comme Caïn; il cherche à se dérober à tous les yeux; et peut-être dans ce moment, celui à qui je dois la vie n'a pas où reposer sa tête.

Il a été rendu, seigneur, ce terrible, cet épouvantable jugement qui veut que l'univers entier regarde mon père comme un malfaiteur. Il a été rendu par contumace, et exécuté pendant votre absence. Le dernier, le plus infamant sup-

plice, voilà ce qui a été prononcé contre lui. L'exécution a été une fête pour ces malheureux qui ne savent se réjouir que du mal d'autrui. Nous entendions du fond de notre chambre, les cris de joie, les battemens de main. Nous entendions les crieurs publics promulguer avec une allégresse féroce, cet arrêt injuste qui nous livre pour toujours à la honte et à la misère.

Nous avons bu, mon cher parrain, nous avons bu le calice jusqu'à la lie. Peignez-vous, s'il est possible, tout ce qu'a souffert ma tante, dans cette horrible journée ; elle sembloit cependant s'oublier pour ne penser qu'à moi. Ma pauvre Joséphine, me disoit-elle en me pressant contre son sein, et m'arrosant de ses larmes, il ne te reste plus que Dieu ; mets toute ta confiance en lui ; il ne t'abandonnera pas ; tu es bien jeune encore, il viendra un meilleur tems pour toi ; souviens-toi de l'histoire de Joseph ; de la

fosse où la malice de ses frères vouloit le faire périr, il monta au faite du bonheur.

Les efforts que faisoit ma tante pour contraindre devant moi sa douleur, pour me consoler, et m'inspirer du courage, épuisèrent ses forces. Sur la fin de cette cruelle journée, elle se plaignit d'un peu de fièvre, et se mit au lit. Elle ne l'a pas encore quitté, si ce n'est que de tems à autre, cédant à mes instances, elle consent à essayer si elle pourra se tenir debout. Je l'aide à marcher ; elle fait quelques pas, se laisse tomber dans un fauteuil, et redemande le lit en disant : « La pauvre enfant ! la voilà garde-ma- » lade ! » Sa maladie est, je crois, une fièvre de langueur et une grande foiblesse d'estomac, car elle prend peu d'alimens, et souvent elle rejette le peu qu'elle a pris.

Jugez, seigneur, de ma désolation : je n'ose faire venir ni un chirurgien ni un médecin, parce qu'elle me le défend, et que dans la position où nous sommes,

nous ne voulons introduire personne chez nous. Par la même raison, je n'ose lui donner une garde-malade. Elle n'a pour la servir que moi qui suis bien foible, et qui ne puis lui rendre la moitié des services qui lui seroient nécessaires. Je suis obligée d'aller au dehors lui chercher tout ce dont elle a besoin, et elle n'aime pas à me voir aller ainsi toute seule dans la rue, à cause, dit-elle, de ma jeunesse. Chaque fois qu'elle me voit fermer la porte pour sortir, elle tombe dans des frayeurs mortelles qui ne se calment que quand je rentre.

Voilà, mon cher parrain, quelle est dans ce moment, notre position. En est-il au monde une plus affreuse? Il ne me reste qu'une consolation, c'est de penser que vous aimez toujours votre filleule. Quelles nouvelles avez-vous de mon papa? J'attends votre lettre avec impatience. Dites-moi où il est. Dès que ma tante sera guérie, j'irai avec elle, le joindre quelque part

qu'il soit. C'est mon devoir ; il croit peut-être que nous l'abandonnons ; il n'a que nous pour le consoler.

Ma tante vouloit que je continuasse à vous raconter les détails qu'il importe que vous connoissiez, afin que vous pussiez nous guider dans toutes nos démarches. Eh bien ! je ne vous en ai pas dit un mot, et cette lettre est déja bien longue ; ce sera pour demain. Aimez toujours votre filleule, mon cher parrain. Après son père et sa tante, vous êtes la personne qu'elle aime et qu'elle aimera toujours le plus au monde.

LETTRE X.

François SANCHA à Joséphine DE SUZA.

17 Juillet 17..

ALLONS au plus pressé, ma chère et aimable filleule. Il s'agit d'abord et avant tout, de la santé de mademoiselle Charlotte. Que deviendriez-vous, si vous veniez à perdre cette chère tante ? Ne négligez rien pour son rétablissement. Son mal peut venir de découragement. Prenez sur vous, aimable Joséphine, de l'exhorter à ne pas désespérer. Je vous envoie un panier du meilleur vin d'Andalousie ; faites-lui en prendre pour donner du ton à son estomac, et le mettre en état de supporter des alimens un peu substantiels.

Il faut prendre un médecin ; il n'y a pas de doute. Je vous enverrai le docteur San-Domingo qui est en grande renom-

mée, et que je connois depuis long-tems. Ne craignez aucune indiscrétion de sa part.

Que ne prenez-vous aussi une garde-malade? Elle sera bien utile à votre tante, et lui rendra bien plus de services que vous. La foiblesse de votre âge ne vous permet pas de faire certaines choses qui demandent de la vigueur. Adressez-vous tout uniment pour avoir cette garde-malade, à votre hôte. Que craignez-vous d'une garde-malade? Elle ne saura que ce que voudrez lui laisser savoir, et vous ménagerez votre propre santé. Vous devez vous conserver, ma chère filleule, si ce n'est pour vous, du moins pour votre malheureux père qui n'a plus au monde d'autre bien que l'amitié que nous lui portons, vous, sa sœur et moi.

Votre chère tante a-t-elle de l'argent? Dites-moi cela franchement, ma chère filleule. Un parrain n'est pas un étranger; et je sais à quoi je me suis engagé en vous

tenant sur les fonds-baptismaux. En l'absence de celui qui vous a donné la vie, je suis votre véritable père.

J'avois été averti, ma chère filleule, que le fatal jugement seroit rendu et exécuté en effigie, sans aucune sorte d'adoucissement ; et la principale raison qui m'a déterminé à faire un voyage à Séville et à Cadix, a été de ne pas me trouver ici pendant qu'on y feroit cet affront à votre père. Que puis-je vous dire sur cela, si ce n'est de vous roidir contre ce revers, et de ne pas y mettre le comble par votre désespoir ?

Venons aux nouvelles qui vous intéressent. Je fis rencontre à Séville de don Carlos qui me parla de vous, mademoiselle, mais en termes si honnêtes, que je ne puis m'empêcher de lui en savoir gré. Je le priai de ne plus penser à vous, et il me témoigna avec toute la franchise d'un bon hidalgos, qu'il étoit bien éloigné de contribuer de quelque manière que ce fût,

à troubler votre tranquillité ; mais en quoi je ne le compris pas, c'est lorsqu'il ajouta d'un air profondément affligé, qu'il en savoit autant et peut-être plus que moi-même sur votre compte. Il étoit avec Astucia qui me regardoit en sifflant, et ne dit pas un mot.

A Cadix, je fus invité à dîner chez l'armateur du *David*. Le corregidor fut de la partie ; c'est un homme fort jovial. On porta plusieurs santés que j'acceptai. Au dessert ce fut mon tour. — Allons, me dit le corregidor, quelle santé, seigneur Sancha, portez-vous ? — A la santé, répondis-je, du *David*. — De quel David nous parlez-vous-là ? — Du navire le *David* sur lequel j'ai deux ballots de livres ; c'est-là la raison qui me fait désirer qu'il arrive à bon port. — A propos du *David*, dit alors le corregidor, savez-vous, seigneur Sancha, que nous avons manqué de quelques heures César de Suza ? » Vous voyez, mademoiselle, que c'étoit de votre père

qu'il vouloit parler. « Bon, dis-je en tremblant, contez-moi cela, seigneur corregidor. — Voici, reprit-il, l'histoire sans épisode. Arrive chez moi, un homme assez bien bâti, âgé environ de quarante-deux ans, taille cinq pieds quatre à cinq pouces, front large, cheveux châtains et crépus, œil gris, sourcils châtains, nez aquilin, visage long, menton rond, bouche petite, lèvres vermeilles, dents bien rangées, une de moins au devant de la mâchoire inférieure, teint olivâtre, jambe fine par le bas, forte au molet. Il me demande un passe-port pour se rendre à Marseille sur *le David*. Je le prie de dire son nom? Il me dit qu'il s'appele Antonio Roïdera. Je lui demande ce qu'il va faire à Marseille? Il me répond qu'il y va pour affaires de son commerce. Je lui demande quel est ce commerce? Il me répond : *Commerce de soude.* Rien de plus naturel à mon avis, que de faire un tel commerce, et d'aller à Marseille par suite de ce commerce. Je délivrai au

signor Antonio Roïdera son passe-port; de quoi il parut fort content. Or voici le plaisant de l'histoire: il y avoit environ six heures que le navire *le David* étoit sorti du port avec un bon vent, lorsqu'un courier parti de l'Escurial, arrive ici à bride abattue. Il entre chez moi tout botté, et me dit: « Seigneur corregidor, j'ai crevé deux chevaux pour arriver plus vîte. César de Suza est à Cadix; il faut lui refuser un passe-port, et l'arrêter. Il faut, répondis-je, savoir auparavant s'il est *arrêtable*, s'il n'auroit pas déjà obtenu un passe-port sous un nom emprunté, et si à la faveur de ce passe-port, il ne seroit pas déjà en pleine mer. Que me dites-vous-là, seigneur corregidor? s'écria le courier tout étonné. Ce seroit une chose épouvantable. Je ne dis pas, répliquai-je, que cela soit, mais cela peut être. Vous devez, seigneur courier, être porteur du signalement de César de Suza. Il chercha alors dans ses poches, et en tira un paquet qu'il n'avoit pas songé

d'abord à me remettre. Le paquet contenoit le signalement en question, et une lettre du ministre de la marine, qui enjoignoit de refuser un passe-port à César de Suza, et de courir sus. La lettre du ministre étoit accompagnée d'un billet de don Juan de Spinoletto qui promettoit trente quadruples à celui qui arrêteroit ledit César de Suza. En lisant le signalement, je ne pus m'empêcher de partir d'un grand éclat de rire. C'étoit mot-à-mot celui du quidam qui s'étoit donné pour nom Antonio Roïdera, et s'étoit dit marchand de soude. Vous riez, me dit le courier; je ris, répondis-je, parce que vous avez crevé deux chevaux pour ne rien faire qui vaille. Allez vous reposer, seigneur courier, et écrivez à don Juan de Spinoletto qu'il garde ses quadruples. César de Suza à la faveur d'un faux nom, s'est fait délivrer un passe-port; il s'est embarqué sur *le David*, et il est maintenant loin des côtes d'Espagne et de la sainte Hermandad. N'im-

porte, n'importe, dit le courier; il faut l'avoir à quelque prix que ce soit; il faut envoyer de la cavalerie après lui. Oh! pour le coup, ma bonne humeur ne fit que redoubler. Seigneur courier, lui dis-je, où avez-vous vu, s'il vous plait, qu'on envoie de la cavalerie en mer? Eh parbleu! répondit-il, envoyez des cavaliers, des miquelets, tous les diables d'enfer, si vous voulez; mais il faut l'avoir. Je ris de plus belle. Cependant pour lui complaire, nous fîmes tirer deux coups de canon, et nous fîmes sortir du port quelques chaloupes; mais le tems étant tout-à-coup devenu extrêmement gros, elles rentrèrent en hâte dans le port, sans avoir pu signaler le navire fugitif. »

Vous voyez, ma chère filleule, par ces détails, que le ciel veille sur votre père, puisque s'il eût tardé de quelques heures, il étoit perdu sans ressource. Ce tems extrêmement gros dont avoit parlé le corregidor avant la fin de son histoire, ne laissa

pas de m'inquiéter. Je demandai si on ne craignoit pas que *le David* eût eu à souffrir de ce mauvais tems, feignant toujours de ne craindre que pour mes livres? « Il est vrai, me dit l'armateur, que nous avons vu du port toutes les apparences d'une violente tempête ; mais nous n'avons point encore entendu dire qu'aucun bâtiment ait péri. D'ailleurs *le David* est un excellent navire. Au surplus, seigneur Sancha, je vous ferai part en toute diligence, des premières nouvelles que j'aurai ; mais je ne pense pas que ce soit les poissons qui lisent vos livres.

C'est-là, mademoiselle, tout ce que je puis dans l'instant, vous marquer sur votre père. En attendant des lettres de Cadix, je lis toutes les gazettes pour savoir s'il n'y sera point parlé de ce *David* qui porte le trésor de ma chère filleule.

Venons à autre chose : tenez-vous bien sur vos gardes : ornée de tant de charmes, il n'est pas possible que ceux qui vous ver-

ront, ne cherchent à vous connoître plus particulièrement. Vous n'avez rien à craindre du ci-devant bachelier Fernand, puisqu'il est à Naples secrétaire d'ambassade; vous n'avez rien non plus à craindre de don Carlos: son bon naturel et son excellente éducation me rassurent. Mais cet Astucia, c'est un méchant hypocrite. Je ne sais pas qui de lui ou de Salomon Wanderghen, vaut le moins: je crois celui-ci un véritable vaurien, capable de tout pour arriver à ses fins.

Ce qui me désole, ma chère filleule, c'est que je crois que nous nous sommes trompés sur le compte d'Ambroise. Il mène une vie qui me donne de violens soupçons. Lorsqu'il n'est pas dans la boutique ou dans le magasin, il se renferme dans sa chambre. Le bruit qu'il y fait, m'a donné quelquefois la curiosité de l'examiner à travers la serrure. Il écrit en se frottant le front, en se mordant les doigts; ensuite il jette sa plume avec rage, se pro-

mène, gesticule, et déclame comme un forcené. Ses contorsions vous effraieroient. La promenade finie, il compte son argent, et il en a beaucoup trop pour un homme de son état. Il n'est pas possible qu'en cinq ans il ait gagné tout cela au service de votre père. L'argent compté, il recommence à se promener en psalmodiant d'une voix sépulcrale, des chansons comme en chantent les bandits de nos montagnes.

Une autre découverte que j'ai faite sur le seigneur Ambroise, c'est que lorsqu'il est resté seul pendant la journée dans la boutique, je trouve le soir que la vente a été fort bonne, mais que mon comptoir n'est pas fourni de maravédis et de réaux.

Cet Ambroise a contracté une liaison intime avec Salomon Wanderghen ; ils sont sans cesse à courir l'un après l'autre. Leurs fréquentes conférences ne me font pas plaisir. Je crains bien qu'il ne se trame quelque complot contre le repos de ma filleule. Cela est au point que si votre tante n'avoit

pas été malade, je vous aurois conseillé à l'une et à l'autre de prendre un autre logement, afin que les renseignemens que pourra donner Ambroise, soient perdus. Celui-ci voudroit savoir où vous allez, et entreroit en soupçon si on ne le lui disoit pas; mais je le dépaïserois par quelque conte en l'air, comme d'un voyage en pays étranger, pour aller joindre votre père. En attendant il nous convient de ménager cet Ambroise; il faut nous donner le tems de pouvoir nous en défaire sans inconvénient. Je continuerai jusques-là à lui faire bonne mine; vous de votre côté, ne lui témoignez point que vous avez perdu de la bonne opinion que vous aviez de lui; mais ne lui dites que ce que vous voudrez bien qu'il sache. Quant à moi, pour mieux sonder son âme, je le fais jaser le plus que je puis, et j'entre avec chaleur dans son sens, sur tout ce qu'il dit et projette. Cela n'est peut-être pas loyal, mais votre position nécessite cette ruse.

Adieu, ma chère filleule, ayez bien soin de votre bonne tante ; comptez que je m'estime fort heureux d'être votre parrain, et de vous servir de père aussi long-tems que vous ne pourrez pas vous réunir à celui que le ciel vous a donné, et qui, je l'espère, ne sera malheureux que pour un tems, car le ciel vient tôt ou tard au secours de l'innocence.

LETTRE XI.

Joséphine DE SUZA à François SANCHA.

18 Juillet 17...

COMBIEN nous vous sommes redevables, mon cher et bon parrain, pour tous vos soins, toutes vos attentions et vos offres généreuses ! Il y a des personnes de qui j'aimerois mieux recevoir la mort ou un affront, qu'un maravédis. Mais de vous, mon parrain, je reçois avec le même plaisir que je recevrois de mon père. Chaque marque que vous me donnez de la bonté de votre cœur, me semble un lien de plus qui m'attache à vous. Je sais que je vous fâcherois, si nous repoussions les témoignages de votre générosité ; et la reconnoissance que je vous dois à tant de titres, fait que je n'ose rien refuser de vous, dans la crainte de vous affliger.

Ma tante vous a écrit dans le tems; je crois, que nous avions reçu du Juif-Borgne sur nos bijoux, quatre mille piastres, partie comptant, partie en bonnes lettres-de-change. Mon père en partant, ne voulut jamais quelques instances que nous lui fissions, prendre que la moitié de cet argent, disant que ses deux mille piastres le meneroient loin; et que quand elles seroient dépensées, Dieu qui donne la nourriture aux oiseaux du ciel, ne la lui refuseroit pas. Il nous laissa les mille piastres comptant, et la lettre-de-change sur Madrid, qui étoit aussi de mille piastres. Il emporta celles qui étoient tirées sur Cadix, Marseille et Livourne, et qui à elles trois, faisoient les deux mille piastres dont il se contenta.

Vous voyez par-là, mon parrain, que ma tante et moi nous sommes encore riches, et qu'au moyen de ce que nous gagnons de notre métier, quoique cela soit très - modiques, vu notre peu d'habileté,

nous n'avons aucun sujet de vous importuner pour nos besoins.

Je viens présentement à la suite des détails que ma tante a commencés. Comme nous savions que cette inique sentence porteroit, ainsi que c'est l'usage en pareille occasion, confiscation des biens, ma tante dit qu'il ne falloit rien avoir à se reprocher; que le roi étoit trop bon et trop juste pour vouloir réduire à la mendicité une pauvre orphéline ; qu'il convenoit donc de recourir ä sa clémence, et de le supplier de faire en ma faveur remise de la confiscation des biens. Elle rédigea, en conséquence, un placet que je copiai de mon mieux: nous nous habillâmes en noir, cet habit de deuil convenant très-bien à notre affliction: nous prîmes une voiture de louage, et nous nous rendîmes à St.-Ildephonse. Comme le roi sortoit de la messe, nous nous jetâmes à ses genoux, et je lui présentai en tremblant mon placet ..... Ah! mon cher parrain, comme les mal-

heureux font horreur! Nous fûmes repoussées avec une dureté, nous fûmes regardées avec un mépris, avec une indignation qui sont ce qu'il y a, sans contredit, de plus douloureux à supporter. A voir cette chaleur de zèle avec laquelle les hommes se courroucent contre ce qui a l'apparence du crime, on diroit qu'ils sont tous impeccables, tous bons, tous vertueux. A voir la présomptueuse opiniâtreté avec laquelle ils se persuadent que celui qui n'est réellement pas coupable, l'est cependant, on diroit qu'ils sont tous infaillibles. Je ne pus tenir contre ce concert d'inhumanité : la honte, le dépit, le mal-aise bouleversèrent tout mon être; je fis effort pour exhaler ma haîne contre les jugemens, la barbarie des hommes; ma voix expira sur mes lèvres, mes genoux foiblirent, je me trouvai mal. Je ne sais combien cette situation dura. En ouvrant un peu les yeux, j'apperçus devant moi ces deux jeunes gens que nous avions vus

à Buen-Retiro, don Carlos et Fernand. Je ne sais ni pourquoi ni comment ils se trouvoient-là ; ce qui est bien sûr, c'est que nous n'avions parlé de ce malheureux voyage à personne. Ils me parurent être les seuls qui prissent quelqu'intérêt à moi, et je crois qu'on leur en fit un crime, car j'entendis une voix qui crioit que le roi ordonnoit qu'on se retirât. Ils se retirèrent sur-le-champ, et peut-être se repentirent-ils dans leur cœur d'avoir eu le courage de montrer quelque compassion pour une infortunée. Ce sentiment, mon cher parrain, qu'on ne devroit pas refuser au malfaiteur même qui expie ses crimes sous le glaive de la justice, on nous le refuse à nous ; nous l'avons éprouvé dans cette affreuse circonstance. Peut-on descendre plus bas dans l'abîme de l'humiliation et de l'infortune ?

Depuis cette scène qui, je vous l'avoue, mon cher parrain, m'a donné une idée peu avantageuse du général des hommes, nous

n'avons plus ni vu ces deux jeunes gens ; ni entendu parler d'eux que par vous.

Quelque tems avant l'aventure de Buen-Retiro, nous en avions eu une d'un autre genre. Comme nous quittions un soir sur les cinq heures, la place Major, ma tante par hasard tourna la tête, et vit à quelques pas derrière nous, Fernand. Elle s'apperçut ensuite qu'il prenoit le chemin de la rue où nous étions entrées, se tenant toujours à quelques pas derrière nous. Nous prîmes alors brusquement la première rue à droite, qui se présenta à nous. Fernand doubla le pas, et ma tante le vit bientôt entrer dans la même rue. Nous nous jetâmes dans la première à gauche ; il y entra comme nous. « Il n'y a pas de doute, dit ma tante, que ce jeune homme nous suit dans l'espoir de connoître notre demeure. Il faut faire finir cette persécution. » Nous entrâmes alors chez un marchand mercier que nous ne connoissions pas, et qui ne nous avoit jamais vues. Ma tante demanda

à voir des indiennes, et n'étoit jamais contente de celles qu'on lui montroit. Pendant que le marchand qui étoit fort complaisant, déployoit et ployoit ses paquets, ma tante s'avançoit de tems en tems sur la porte de la boutique, et voyoit toujours au haut de la rue Fernand immobile à la même place. A la fin ma tante se décida à acheter une pièce d'indienne, la paya, et nous sortîmes. Elle voulut qu'au lieu de tourner le dos à Fernand, nous allassions au contraire à sa rencontre. Quand il vit que nous approchions, il eut l'air de vouloir s'éloigner; mais ma tante l'appella deux fois par son nom, et si haut qu'il ne pouvoit pas feindre de ne l'avoir pas entendue. Il s'approcha de nous d'un air fort respectueux, et nous demanda s'il seroit assez heureux pour que nous eussions quelque chose à désirer de lui? « Vous faites, seigneur, lui dit ma tante, une démarche qui ne convient point à un homme bien né. Si vous étiez familier de l'inquisition, vous

n'agiriez pas autrement. — Si vous connoissiez, madame, répondit Fernand, la pureté de mes intentions..... — Nous ne voulons en rien connoître, répliqua ma tante, et vous me permettrez de vous dire que vous ne pouviez pas choisir une plus sotte voie pour nous les faire connoître, que la ruse indécente que vous employez dans ce moment. — Mais, madame, daignez donc m'indiquer un moyen. — Nous n'en avons aucun à vous indiquer. — De grâce, au moins quatre minutes d'entretien. — Cessez, seigneur, cessez ces importunités; nous ne voulons rien entendre. — Est-il possible! Par quelle fatalité se fait-il que vous me refusiez une faveur que vous ne refuseriez pas au dernier des hommes? Et vous, mademoiselle, ajouta Fernand en me regardant, confirmez-vous ce terrible arrêt? — J'ose attendre, lui répondis-je, de la déférence que vous devez avoir pour ma tante, que vous vous conformerez à ce qu'elle exige de vous? — Que faut-il donc

faire? Qu'exigez-vous de moi? — Nous demandons, lui dit ma tante, que vous veuilliez bien nous laisser continuer tranquillement notre chemin, sans nous suivre comme vous le faisiez tout-à-l'heure; et que dans aucune circonstance vous ne cherchiez à vous introduire chez nous, sans en avoir obtenu notre agrément. Si nous jugeons un jour qu'il soit nécessaire de vous accorder l'entretien que vous désirez, croyez que nous saurons bien trouver quelque moyen de vous en instruire. — Puis-je espérer, mademoiselle, dit Fernand en se tournant de mon côté, qu'en tenant ces conditions, vous voudrez bien m'accorder mon pardon, et me conserver quelqu'estime? — Nous serions bien fâchées, ma tante et moi, lui répondis-je, que vous nous fissiez perdre la bonne opinion que vous nous avez donnée de vous à Buen-Retiro. — Ah! conservez-la, mademoiselle! s'écria-t-il; que ne ferois-je pas pour vous prouver que je la mérite! Je vous obéis; je

me

retire avec l'espoir qu'un jour il se présentera quelqu'occasion de vous faire mieux connoître le fond de mon âme. »

Il se retira en effet, et comme il vit que nous prenions la rue à droite, il prit celle à gauche. Ma tante pensoit qu'il auroit peut-être la curiosité d'entrer dans la boutique d'où il nous avoit vu sortir, mais il ne parut pas même en avoir la pensée ; il ne revint point sur ses pas, ne regarda nullement derrière lui, et nous le perdîmes de vue.

Environ huit jours après, comme nous venions d'entendre la messe dans l'église de Saint-Jacques, et que nous nous retirions, nous le rencontrâmes près du bénitier avec le jeune homme que vous dites être le fils du Juif-Borgne, et s'appeler Wanderghen. Ils s'arretèrent en nous voyant; celui-ci présenta de l'eau-bénite à ma tante, et Fernand m'en présenta à moi; mais nous refusâmes l'un et l'autre ; nous en prîmes nous-mêmes, et nous avançâmes

hors de l'église. Les deux jeunes gens coururent à nous et nous présentèrent la main pour nous aider à descendre les marches ; nous les refusâmes encore. Fernand s'approchant alors de moi, me dit en baissant le ton, mais assez haut, pour que ma tante l'entendît : « Quel terme, mademoiselle, mettez-vous à l'arrêt que vous avez porté contre moi? quelle marque exigez-vous de mon profond respect, de mon aveugle soumission à vos volontés? Pourriez-vous en douter encore? — Oui, répondit brusquement ma tante. Mais mon Dieu! dit Fernand, que faut-il donc faire pour vous en convaincre? — Il falloit, répondit ma tante, tenir votre parole ; il faloit ne pas vous trouver ici. — Je vous entends, madame, répliqua Fernand, vous me faites injure. Je vous proteste sur mon honneur, sur ce qu'il y a de plus sacré, que le pur hasard.... — Mon Dieu! ne jurez pas, Seigneur ; il n'y a qu'un moyen de nous prouver que vous dites vrai ; c'est de vous retirer sur-le-

champ, et de prendre une rue opposée à celle où nous allons entrer. En vérité, Seigneur, ajouta ma tante, vous excédez les gens; vous nous feriez déserter Madrid et l'Espagne ; vous nous y rendez la vie pénible. — Cependant, dit alors Wanderghen, en s'approchant fort près de moi, mon ami Fernand a toutes les qualités requises pour la rendre agréable à mademoiselle, si elle vouloit un peu s'humaniser. — En voilà bien assez, en voilà beaucoup trop, dit ma tante, en me prenant la main : adieu, seigneur; chacun notre chemin; nous prenons celui-ci ; prenez celui-là. » Ils obéirent et se retirèrent du côté opposé au nôtre.

Arrivées chez nous, quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'en tirant mon mouchoir, j'en fis tomber un billet ! Nous nous regardâmes long-tems ma tante et moi, sans oser y toucher. Enfin elle se décida à le prendre ; il étoit décacheté ; voici ce qu'il contenoit :

« A mademoiselle Joséphine.

» Mademoiselle, mon ami Fernand brûle
» pour vous, et si vous êtes aussi sage que
» belle, vous ne refuserez pas quelqu'a-
» doucissement à ses feux ; vous ne persé-
» vérerez pas dans une rigueur qui ne vous
» meneroit à rien. Il faut un terme à tout,
» et vous ne voulez pas être comme ces de-
» moiselles qui laissent leurs amans sou-
» pirer pendant une année entière, avant
» de donner seulement leur main à baiser.

» Acceptez, mademoiselle, avec ma-
» dame votre tante une collation à mon
» jardin de la porte d'Alcala. Fernand, si
» vous l'exigez, ne sera point de cette par-
» tie ; il ignorera même si vous le voulez,
» que nous ayons eu cette entrevue ; mais
» il faut, mademoiselle, que nous l'ayons,
» parce que c'est le seul moyen de finir
» les choses à la satisfaction de toutes les
» parties. Vous ne pouvez pas vous trom-
» per d'adresse : c'est la dernière maison
» de la rue à droite, avant la porte. Si

» vous avez une réponse à me faire, en-
» voyez-la à la même adresse ; mais je
» dois vous prévenir qu'il ne vous servi-
» roit de rien de la faire négative. Voici
» de ma part une intrigue commencée,
» et je n'en commence aucune que je ne
» la mène à sa fin. C'est la maxime sacrée,
» c'est l'usage invariable de votre serviteur

» SALOMON WANDERGHEN. »

Jugez, mon cher parrain, combien je fus outrée de l'insolence de ce Wanderghen qui avoit eu l'effronterie de m'écrire ces impertinences et de me glisser furtivement dans la poche les sottises sorties de sa plume. J'en étois rouge comme le feu. Ce Fernand, dis-je à ma tante, est donc aussi un mauvais sujet, car il n'y a qu'un mauvais sujet qui puisse être lié avec un Salomon Wanderghen, fils d'un infame usurier. Ma tante ne fit que rire de ma colère. Vous voyez, me dit-elle, que d'un autre côté, Fernand est ami de don Carlos qui paroît fort bien élevé. Les jeunes gens

dans leurs collèges, dans leurs écoles, sont entraînés à tant de liaisons; ils sont si faciles à se laisser séduire, qu'il ne seroit pas étonnant que Fernand fût lié avec Wanderghen, sans le trop connoître. Il faut rendre justice à ce Fernand; il prévient en sa faveur, et je ne lui crois point l'âme mal faite. S'il trouve ma nièce belle, je ne peux pas lui en vouloir; autrement il faudroit que j'en voulusse à tous ceux qui la voient. Il pourroit donc se faire qu'un jour il importât de faire connoître à Fernand ce prétendu ami. Sur quoi je suis d'avis de ne point brûler ce beau billet que nous laisserons, comme vous entendez bien, sans réponse. Je le conserve comme pièce de conviction. En disant cela, elle l'enferma dans son tiroir.

Ce sont-là, mon cher parrain, les seules occasions que nous avons données, très-innocemment comme vous voyez, de parler de nous. La vie obscure et retirée que nous menons, ne nous permet pas de crain-

dre qu'on puisse nous deviner : mais ce que vous nous dites d'Ambroise et de sa société avec ce méchant Wanderghen, nous inquiète beaucoup. Nous n'avons rien changé à nos manières avec lui, et ce qui vous étonnera sûrement, c'est qu'il semble redoubler de zèle et d'affection pour nous; il lui échappe même des larmes en nous parlant de nos malheurs. Est-ce hypocrisie? Est-ce remords? Je n'en sais rien. Quand il reste trop long-tems avec nous, et que nous lui représentons que vous pouvez avoir besoin de ses services, il nous répond : « Vous avez raison; mais c'est que quand je suis ici, j'en vaux beaucoup mieux; j'en ai plus de probité. »

Le seigneur San-Domingo est venu voir ce matin ma tante; il m'a beaucoup rassurée; il m'a promis qu'il parviendroit à chasser la fièvre, mais que la convalescence pourroit être longue, parce qu'il trouvoit la malade dans un état de foiblesse peu ordinaire. Il lui a dit à elle-même : « Si

vous voulez, madame, un prompt rétablissement, il faut m'accorder une obéissance aveugle; il faut, outre les remèdes qu'on donne aux personnes qui sont dans votre état, prendre fréquemment une forte dose de gaîté; chaque fois que je viendrai vous voir, je vous en administrerai une moi-même. »

Il a tenu parole dès cette première visite, car il a dit tant de drôleries, que ma tante n'a pu s'empêcher de rire plus d'une fois, et elle s'est réellement trouvée mieux lorsqu'il l'a quittée. Il n'a point voulu de rétribution. Comme j'ouvrois la bouche pour lui en parler, il s'est mis à sourire et m'a dit: « Est-ce que mon habit noir vous fait peur, ma belle enfant? Voulez-vous me chasser? Je viendrai voir chaque jour votre tante, aussi long-tems que durera la fièvre. Quand il n'y aura plus de fièvre, je vous demanderai mon paiement, et peut-être alors ne voudrez-vous pas me le donner? En attendant, laissez, laissez arranger

cela à mon ami Sancha. Je suis en compte avec lui depuis dix ans révolus. Il a encombré ma maison d'*in-folio* que je ne lis pas ; je le laisse faire ; cela me donne un air savant ; mais c'est une science qui me coûtera cher ; il faudra bien un jour payer tout cela. Je porterai ces visites-ci en déduction de ma dette, sans préjudice du salaire que vous me donnerez, bel enfant ; entendez-vous ? »

Fasse le ciel, mon cher parrain, que ce navire *le David* arrive à bon port, que nous ayons bientôt des nouvelles de mon père, et que je sache où l'aller joindre !

J'oubliois de vous dire que ma tante refuse absolument de prendre une garde-malade. Je n'ai pas voulu la contredire, parce que je vois qu'elle prend sans répugnance tout ce que je lui donne ; il n'en seroit pas de même avec une étrangère. D'ailleurs comme elle dort assez la nuit, les soins que je lui donne, ne sont pas bien fatigans.

LETTRE XII.

François SANCHA à Joséphine DE SUZA.

19 Juillet 17.....

Je n'ai rien à vous dire, ma chère filleule; sur vos rencontres de St.-Ildephonse et de l'église St.-Jacques; mais voici ce qui a pu donner lieu à celle que vous fîtes en sortant de la place Major. Vous devez vous rappeler qu'un soir vous passâtes devant ma boutique avec mademoiselle votre tante. J'étois sur ma porte; je vous saluai comme cela convenoit; vous me rendîtes le salut. Il y avoit alors dans ma boutique Fernand, don Carlos et Astucia. Le premier vint à moi, et me dit avec feu : « Sancha, vous connoissez donc ces dames? » Je ne pus pas le nier. « Un peu, répondis-je..... indirectement. » Il sortit aussi-tôt de la boutique

sans dire adieu, et je vis bien qu'il vous suivoit ; j'en eus de l'inquiétude, mais votre tante s'en est retirée fort adroitement. Ce fut ce soir-là que le seigneur Astucia me dit qu'il vous connoissoit aussi, et que vous étiez belle comme un ange. Don Carlos de son côté, me dit que je l'obligerois, si je voulois lui indiquer votre demeure. Je lui répondis en plaisantant, que je me garderois bien de le satisfaire ; que je ne voulois pas lui faire perdre sa tranquillité ; que les jeunes gens de son âge et de sa mine étoient comme ces matières combustibles qui prennent feu en voyant l'étincelle. Il sourit et m'avoua qu'il avoit sur vous des vues dont je ne pouvois être offensé. Astucia ajouta que ma plaisanterie étoit déplacée, et que j'avois tort de faire le mystérieux avec don Carlos qui avoit peut-être le droit d'exiger ce qu'il s'étoit contenté de demander honnêtement. La conversation n'alla pas plus loin.

Le lendemain Fernand étant venu à

son ordinaire me voir, me parut fort échauffé. Sa tête étoit un brasier. Il parla de vous, ma chère filleule, avec passion et comme un homme vivement épris de votre beauté; il me conjura, me supplia de lui apprendre qui vous étiez, où vous demeuriez, jura qu'il mourroit de douleur si je lui refusois ces éclaircissemens, et qu'il ne vouloit que se borner à pincer de la guitarre sous vos fenêtres. Je lui répondis en riant, que je ne croyois pas que vous aimassiez les sérénades, et toutes ses instances ne purent m'arracher mon secret.

Tous ces détails vous prouvent cependant, ma chère filleule, que vous ne pouvez trop prendre de précautions, trop vous tenir sur vos gardes. Ne sortez jamais sans votre voile; dissimulez toujours avec Ambroise.

Je suis bien aise que votre tante éprouve du mieux. Elle se trouvera bien des avis et des ordonnances du docteur San-Domingo. Il est fort instruit, et n'a que des remèdes

innocens. Il est très-vrai qu'il me doit quelqu'argent : il est attaqué de la bibliomanie, et avec cette maladie on va loin ; mais nous sommes trop amis pour que nos comptes ne soient pas aisés à faire.

J'espère, ma chère filleule, avoir bientôt des nouvelles consolantes à vous donner de votre père, et que vous pourrez l'aller joindre dans l'asyle qu'il se sera choisi.

LETTRE XIII.

Don Pedro DE MASSARÉNA à don Juan SPINOLETTO.

Naples, 30 Juillet 17....

ENCORE un de vos protégés, seigneur et très-honoré frère, que je congédie. C'est le seigneur Balbuena dont la belle écriture m'avoit séduit, plus encore que le témoignage que vous m'aviez rendu en sa faveur. S'il retourne à Madrid, et que vous vouliez lui continuer votre protection, vous en êtes assurément bien le maître; mais ce sera vous rendre service à l'un et à l'autre, de vous prévenir qu'il tient beaucoup mieux sa place dans une taverne que dans un cabinet d'ambassadeur.

Voilà de bon compte, seigneur, cinquante-trois lettres que je reçois de vous depuis que je suis ici, et qui toutes ont pour objet de m'enjoindre de placer des sujets que

vous déterrez je ne sais où. Si vous continuez sur ce ton, il ne me restera pas assez de tems pour les affaires du roi. Mes journées se passeront à lire vos lettres de recommandation, à écouter et à congédier les gens qui viennent de votre part.

Permettez-moi de vous dire, puisque nous en sommes sur ce chapitre, que cette légèreté à protéger, que cette profusion de lettres de recommandation, font tort à votre jugement, vous donnent des ridicules dans le monde; elles nuisent même aux bons sujets qui par hasard se rencontrent dans la foule de ceux pour qui vous vous intéressez. J'ai été témoin dans les bureaux de l'Escurial et de Madrid, que quand on voyoit votre nom au bas d'une lettre, on n'alloit pas plus loin; on mettoit la lettre à l'écart, et on faisoit au porteur en faveur de qui elle étoit écrite, cette réponse laconique: *Cela ne se peut pas.* Il faudra bien si vous continuez à m'obséder de vos épîtres, à me demander par chaque courier plus de places que n'en peut don-

ner le *musquitz* (1), que je suive les mêmes erremens.

Permettez-moi encore de vous dire, seigneur, que cette fureur de vouloir être tout, faire tout chez moi, me pourroit à la fin devenir intolérable. C'est bien assez que vous soyiez le maître chez moi, à Madrid; pour Dieu! laissez-moi donc faire quelque chose à Naples, sinon vous m'obligerez de demander une ambassade à Pékin, pour m'éloigner de cette tourbe d'aventuriers qu'amassent sans cesse autour de moi, les espérances qu'il vous plaît de leur donner, pour ne plus entendre retentir à mes oreilles, nuit et jour : *Don Juan de Spinoletto veut, don Juan de Spinoletto entend, don Juan de Spinoletto a commandé.* Eh! parbleu, seigneur, je ne vous trouble pas dans vos plaisirs; faites taire par le bruit de vos castagnettes et de votre tambour de basque, tous les rossignols

---

(1) Premier ministre.

d'Aranjuez, je n'y trouve pas à redire ; mais laissez-moi donc en revanche un peu de repos dans mes affaires. Je ne blâme point l'amitié que vous avez pour votre sœur, l'ascendant que vous avez sur son esprit ; bien loin de-là : l'union entre parens est un devoir, et une chose honorable sous tous les rapports, à ceux qui en donnent l'exemple. Je mettrois donc volontiers du mien s'il étoit nécessaire, pour fortifier l'attachement que vous portez à la senora Massaréna ; mais ne pouvez-vous être en paix avec elle, sans être en guerre avec moi ? J'ai beaucoup de reconnoissance pour ce que vous vous réservez, dites-vous, de faire en faveur de mon fils don Carlos ; mais seroit-il juste que je sacrifiasse le repos de ma vie à des promesses dont l'effet est dans l'avenir ?

Vous croyez, seigneur, que j'ai de l'humeur ; point du tout. Vous grondez toujours ; il doit bien m'être permis de gronder une fois. En censurant les ridicules

que vous vous donnez sans raison, et qui nuisent au crédit dont vous devriez jouir dans le monde choisi où l'on ne vous voit pas assez, je rends justice à votre magnificence, à votre libéralité, à la noblesse que vous mettez souvent dans vos procédés.

Pour vous prouver au contraire, que je n'aurai jamais dans mes observations et ma conduite avec vous, d'autre but que de vous prouver que j'ai toujours raison quand vous avez toujours tort, je veux bien descendre à vous faire mon apologie sur un article qu'il est inconcevable que vous ayez tant à cœur. Vous comprenez que cet article, c'est mon amitié pour la famille Texado.

Vous saurez donc, seigneur, qu'à la mort de mon père qui vivoit un peu du jour à la journée, et qui au lieu de s'enrichir pendant son commandement au Pérou, y avoit contracté des dettes effroyables par leur total, je trouvai une succession fort embarrassée et vingt pro-

cès à dévorer avant d'y voir clair. Si bien que le premier avis des gens d'affaires que je consultai, fut que je devois renoncer à la succession, et me contenter d'un petit domaine qui m'avoit été substitué. Vous comprenez que si j'en eusse été réduit là, je ne serois pas probablement aujourd'hui l'époux de votre chère sœur que j'épousai deux ans après la mort de mon père.

Ma bonne étoile voulut qu'avant de prendre un dernier parti, je m'adressasse à Gonzalez Texado qui jouissoit parmi les jurisconsultes d'une réputation justement méritée. Texado s'enfonça dans ce labyrinthe avec un courage héroïque; il débrouilla ce cahos avec une intelligence qui tenoit du miracle. En six mois les vingt procès furent jugés, et nous n'en perdîmes qu'un seul de très-peu de conséquence. Texado qui ne mettoit nul ordre dans ses affaires personnelles, en mit dans les miennes un si admirable, que je dois à ses généreux soins, à son infatigable

travail, de jouir de la succession entière de mon père, libre et quitte de toute dette.

Vous en conviendrez, seigneur ; ou l'ingratitude est une vertu, ou j'ai dû chercher toutes les occasions de témoigner ma reconnoissance à Texado. Ce n'est pas le seul lien qui m'unit à lui. A force de le voir, de le fréquenter pour mes affaires, je pris un tel goût pour la société de cet homme vertueux et éclairé, qu'elle devint pour moi un besoin. Je n'ai jamais fait une démarche en quelqu'affaire que ce fût, sans prendre son avis, et ce qu'il m'a dit de faire, a toujours été ce qu'il falloit faire ; de sorte qu'il a été à la lettre, l'artisan, l'unique artisan de ma fortune, et la senora Massaréna ne peut pas avoir oublié que c'est à cet honnête homme, que nous devons le bonheur de nous être connus et unis.

Je ne cherchai donc pas, seigneur, si Texado avoit des aïeux nobles ; je ne

regardai que son mérite, que les obligations que je lui avois, nous devînmes amis intimes. Il eut un fils en même-tems que moi. La femme d'un de mes gens nourrit l'enfant de Texado ; le mien fut nourri par une femme du même village. Les deux enfans se connurent ainsi dès la mamelle. En grandissant ils devinrent inséparables. On obtenoit tout de l'un et de l'autre, quand on le menaçoit de le priver pendant une heure de la compagnie de son petit ami. J'ai toujours été pour l'éducation publique ; j'ai toujours eu antipathie pour cette éducation qui isole l'élève, qui se fait sous les yeux d'une mère qui gâte, d'un père qui n'a le tems de rien voir, de laquais qui défont ce que l'instituteur a fait. Sortis de la première enfance les deux enfans furent mis dans la même école ; sortis de l'école ils entrèrent dans le même collège ; ils eurent les mêmes maîtres à mesure qu'ils avançoient en âge ; on décéloit en eux

une sympathie , un rapport d'humeur qui étonnoit leur régent. Quand le petit Texado avoit la première place, don Carlos avoit la seconde ; quand celui-ci avoit la première, l'autre passoit à la seconde. Il en étoit de même pour les grands prix à la fin de l'année. Celui des deux qui n'avoit pas le premier, obtenoit le second. C'étoient deux noms qui s'entrelaçoient, pour ainsi dire ; deux branches qui se confondoient ; deux enfans enfin qu'on voyoit, qu'on rencontroit toujours ensemble. Sortis du collège, don Carlos revint chez moi, Texado fut destiné comme il paroissoit convenable, à la profession de son père ; mais cette différence de destination ne les empêchoit pas de se voir, de se réunir, de rester ensemble aussi long-tems que leur nouveau genre d'études le leur permettoit. Or il ne m'appartient pas, seigneur, de désunir ce que Dieu a si bien uni.

Votre chère sœur dit que quand on a

payé, on ne doit plus rien. Cette sottise lui sera échappée dans un de ses accès de vapeurs, et vous l'en réprimanderez sans doute, en lui faisant remarquer qu'il est des services que l'argent ne paie pas. En voici un exemple : supposez que vous eussiez été jeté par un accident quelconque au milieu des flots, et que vous eussiez été prêt à vous noyer sans espoir de salut. Supposez encore qu'au moment où vous auriez été sur le point de périr, il se fût trouvé un homme assez hardi, assez courageux pour braver le danger, et qui vous arrachant à la fureur des flots, vous eût déposé sain et sauf sur le rivage. Croyez-vous qu'une partie, que la moitié de votre fortune pût payer un tel service? Eh bien ! voilà précisément le cas où se trouve don Carlos à l'égard du jeune Texado. Si vous ne le savez pas, faites-vous conter l'aventure de Buen-Retiro. Je dois au père mon existence, ma fortune; je dois au fils la conservation du mien. Si ce

ne sont pas-là des liens, il n'y a plus ni reconnoissance, ni morale, ni aucun motif pour qu'un homme se rapproche d'un autre homme.

Le désintéressement de Gonzalez Texado, ou si vous voulez, son insouciance pour tout ce qui n'avoit trait qu'à son intérêt particulier, ne m'a pas permis de faire pour lui de son vivant, ce que j'aurois désiré faire. Pendant sa dernière maladie, je le visitai tous les jours. Voici ce qu'il me dit quelques heures avant sa mort :

« Votre amitié pour moi, mon cher don Pedro, verse de grandes douceurs sur mes derniers momens. Dans l'état où j'ai mis mon âme, il ne me reste qu'une seule inquiétude ; je vous la confie, parce que vous seul pouvez ôter de dessus mon cœur le poids qui l'oppresse. Je laisse des affaires je crois fort dérangées, et je me repens dans ce moment, d'avoir toujours été moins occupé de l'intérêt de mes enfans, que de celui de mes cliens. Ce qui

augmentera

augmentera vraisemblablement le désordre de mes affaires, c'est que mon fils est trop jeune pour hériter sur-le-champ de la confiance que j'inspirois au public. Cet enfant a des qualités estimables, que je voyois germer avec complaisance ; je me flattois qu'il arriveroit à la même considération que celle dont j'ai joui, et à une meilleure fortune ; je comptois sur lui, sur ses talens, sur son travail, pour mettre sa mère et ses sœurs à l'abri du besoin. Je m'afflige de sa jeunesse, de son inexpérience, de la facilité de son caractère, et du penchant qu'il a à se livrer aveuglément à celui qui sait mieux le caresser. Je lui connois d'ailleurs une tournure d'esprit propre à l'entraîner à de fausses démarches, s'il n'est pas guidé jusqu'à ce que sa raison soit mûrie. Je crains encore que sa mère, en voulant hâter le moment où il pourra être utile à sa famille, ne recule au contraire ce moment, en lui donnant des dégoûts, en le poussant peut-

être à une profession pour laquelle ses connoissances, déjà acquises, seroient perdues, et dont il rempliroit mal les devoirs, s'il croyoit avoir été contraint de l'embrasser. »

» Si j'avois, en mourant, l'assurance, mon cher Pedro, que vous transporterez au fils l'amitié que vous avez eue pour le père, ma séparation de tout ce que j'ai de plus cher, me seroit infiniment moins douloureuse. Je vous demande donc au nom de la liaison qui existe depuis long-tems entre nous, que vous m'accordiez un dernier témoignage du tendre intérêt que je vous ai toujours vu prendre à tout ce qui me concernoit. Jusqu'à ce que mon fils soit parvenu à un âge où il puisse être utile à sa famille, ne le perdez pas de vue; couvrez-le de toute votre protection dans ses égaremens, et quelque rapport qu'on vous fasse sur son compte, ne désespérez pas de le faire entrer et de le maintenir dans le chemin où il trouvera

l'aisance qu'il doit partager avec sa mère et ses sœurs. Voilà la dernière ſaveur que vous demande, en mourant, votre ami Texado : la lui accordez-vous? »

Texado, après avoir parlé ainsi, attendoit avec inquiétude ma réponse. Je ne le laissai pas long-tems dans l'incertitude. Je lui cachai la douleur que je ressentois de l'état où je le voyois; je ramassai mes forces; je pris un visage calme, et d'un ton ferme je lui parlai à mon tour ainsi:

« Dans ce moment terrible, où nous allons nous séparer, après avoir si long-tems vécu dans la plus étroite intimité; dans ce moment lugubre où la mort vous enveloppe de ses aîles, tout devient imposant, tout prend un caractère de la plus haute importance; les engagemens reçoivent le plus haut dégré de force. Voici ceux que je prends avec vous. J'entends que vous confiez votre fils à mon amitié; que vous voulez qu'il me soit cher, et que je lui ſasse tout le bien que je pourrai lui

faire. Les volontés des mourans sont sacrées ; que les hommes me couvrent d'opprobre, que le ciel me maudisse, si je n'obéis pas aux vôtres ! J'accepte le dépôt que vous me remettez, j'aurai toujours l'œil et la main sur lui. Je promets devant ce Dieu qui va vous juger, qui va vous payer de tout le bien que vous avez fait dans ce monde, qu'aussi long-tems que je croirai mes soins inutiles à votre fils, je ne le contraindrai ni dans ses goûts ni dans ses penchans ; mais qu'aussi-tôt où je croirai qu'il a besoin d'un guide, je m'emparerai de lui, je ne mettrai nulle différence entre mon fils et lui, et je ne l'abandonnerai que quand il aura assuré son sort et celui de sa famille. Voilà, ô le meilleur de mes amis, l'engagement que je prends avec vous ! chassez donc de votre cœur toute inquiétude ; que nul chagrin ne trouble la paix de votre âme ; accomplissez votre sacrifice avec résignation, et pour des soucis chimériques, ne perdez pas dans ce der-

nier instant la sérénité que vous donna toujours la pureté de votre conscience. Hélas! le plus à plaindre de nous deux, ce n'est pas vous; mais au milieu des regrets que me cause votre perte, j'ai cette satisfaction que je saurai si bien conformer ma conduite aux intentions que vous venez de me manifester sur votre fils, qu'en vous rejoignant dans le monde où vous allez entrer, je vous trouverai content de moi. — Dieu soit loué! dit alors d'une voix mourante, le vertueux Texado, Dieu soit loué! Je meurs content. Adieu donc, mon cher don Pedro, qui voulez aimer mon fils comme vous m'avez aimé! adieu pour toujours! Ne nous attendrissons point trop; quittez-moi avant que je vous quitte. Le spectacle de votre ami, rendant les derniers soupirs, vous seroit pénible et inutile; et il est bien juste que je me livre maintenant tout entier et sans distraction, au compte que je vais rendre d'une vie qu'il ne me coûteroit rien de

perdre, si en la perdant je ne cessois pas de vous voir. »

Tels furent, seigneur, mes derniers adieux pour Texado ; tels sont mes engagemens avec lui. Jugez maintenant si je puis faire pour son fils moins que ce que je fais. Ne répondez pas que j'en fais trop : vous me donneriez de vous une idée que je ne veux pas avoir. On passe les ridicules, on s'en amuse même ; mais on n'aime pas à appercevoir les taches de l'âme.

Le jeune Texado, en un mot, s'étant mis, par je ne sais quelle folie qu'on m'a dit lui être montée à la tête, dans cette position où il falloit, pour tenir mes engagemens avec son père, que je l'eusse auprès de moi, je me suis emparé de lui, et je ne l'abandonnerai plus qu'il ne soit devenu ce qu'il faut qu'il soit. Ma surveillance lui vaudra bien ce que pourra valoir à mon fils celle de votre Astucia. Puisque vous continuez à vous intéresser

à cet Astucia, puisque vous entretenez avec lui une correspondance, puisqu'il est maintenant le seul protégé que vous ayiez dans ma maison; il est de votre honneur, et j'ai droit de vous demander qu'il fasse honneur à votre protection. Je ne suis pas difficile; je n'exige pas de lui une tâche trop pénible; je désire seulement qu'il se borne à rendre son élève savant en géographie, en histoire, en mathématiques, mais sur-tout dans la partie de la tactique, de la mécanique et des fortifications; je désire qu'il ne l'introduise que dans des maisons honnêtes; qu'il lui fasse éviter toutes les occasions de querelles; qu'il l'engage à garder toute sa bravoure contre les ennemis de son pays; qu'il lui peigne le métier de spadassin comme un métier de lâche et d'assassin. A ces conditions qui ne me semblent pas difficiles à tenir, je consens à donner à Astucia toute ma bienveillance; mais s'il ne les tient pas, il aura, au lieu de ma bienveillance, un

traitement dont toute votre protection, seigneur et très-honoré beau-frère, ne le garantira pas.

Adieu, seigneur, aimons-nous toujours; mais, pour nous aimer, estimons-nous: l'amitié et l'estime sont compagnes inséparables. Si vous portez un mauvais jugement de ma longue apologie, il n'en résultera qu'une chose, c'est que vous aurez mal jugé; car du reste je serai inébranlable dans mes résolutions comme dans ma conduite.

LETTRE XIV.

Don Pedro DE MASSARÉNA à Inigo ASTUCIA.

Naples, 31 Juillet 17..

LORSQUE j'entrai, mon cher seigneur, au service, j'avois à-peu-près l'âge qu'a aujourd'hui mon fils, et je n'avois pas eu une meilleure éducation que celle qu'il a reçue. Dans ce vieux tems-là, on *tâtoit* dans les corps les nouveaux venus. J'avois mes principes, je n'en rabattis rien : je ne fus pas *tâté*, et on eut cependant la preuve que j'avois l'âme espagnole. La guerre survint : il s'agit une fois d'aller avec deux cents hommes reconnoître dans un bois, un corps d'ennemis qu'on disoit fort nombreux. Je voulus mener avec moi ceux qui avoient voulu me *tâter*. Ils me suivirent, mais ils me laissèrent à l'entrée du bois

et revinrent au corps de l'armée, sans avoir perdu un cheveu. Je me tirai de mon expédition de manière à m'attirer les éloges de mes supérieurs; et je me rappelle qu'ils me dirent que le courage avec lequel j'étois sorti de cette affaire, avoit à-peu-près sauvé l'armée entière. Ce fut dans cette occasion que je reçus le coup de sabre dont je porte la cicatrice à la joue droite. Vous voyez, mon cher seigneur, qu'on peut très-bien se dispenser d'être *tâté*, et cependant voir l'ennemi de très-près.

Je ne sais pas si cette gothique mode de *tâter* est encore en usage dans les corps; mais je sais très-bien qu'elle ne peut avoir pris naissance que chez les cannibales; je sais que celui qui *tâte* est un assassin : car il ne *tâteroit* pas s'il ne se croyoit supérieur aux armes à celui qu'il *tâte*, s'il n'avoit pas par-devers lui la certitude qu'il fera couler le sang de son adversaire. Je sais encore qu'un espagnol n'a pas trop de

tout son sang pour le service de son pays, et qu'il doit être jaloux de le conserver pour avoir à le répandre sur un champ de bataille; je sais enfin que si don Carlos est *tâté*, que s'il arrive, à ce propos ou à tout autre quelque scène, soit duel, soit rencontre qui ne se passe pas à mon gré, et selon les principes que je lui ai prêchés, je m'en prendrai à vous, mon cher seigneur, qui êtes commis à sa garde. Mon fils doit compte de tout son sang à son pays; et vous, vous me devez compte du sang de mon fils.

Je pense qu'étant averti, comme vous l'êtes, vous serez assez sage et assez adroit pour qu'il n'arrive rien sur ce chapitre, que la religion, l'honneur et le service de notre pays, ne puissent avouer. S'il en arrivoit autrement, vous en auriez des regrets cuisans pour le reste de vos jours.

Adieu, mon cher seigneur, méritez par vos attentions auprès de don Carlos, d'avoir le père et le fils pour amis.

LETTRE XV.

Fernand TEXADO à Laurenzo CASCARA.

Naples, 1er. Août 17...

SON excellence m'a communiqué, mon bon papa, la lettre que vous lui avez écrite. Je vous remercie de l'amitié que vous et ma bonne maman me conservez ; il n'est rien que je ne fisse au monde pour vous prouver que je ne vous aime pas moins l'un et l'autre, que vous m'aimez.

Rendez-moi le service de charger ce Coxon de dire, de ma part, à son maître, qu'il est, comme vous dites, un fat; que s'il s'avise de parler encore de *tâter*, il aura à faire à moi : que fût-il au bout du monde, j'irai, s'il récidive, lui donner une leçon qui le mettra hors d'état de ne plus à l'avenir *tâter* personne.

Il est inutile de parler à don Carlos de la commission que je vous donne; mais vous m'obligerez de vous en acquitter.

Adieu, mon bon papa, les grandes occupations que j'ai, et les lettres qu'il me faut encore écrire aujourd'hui, me privent du plaisir de vous entretenir plus long-tems.

LETTRE XVI.

Le même à Salomon WANDERGHEN.

Naples, 1er. Août 17...

LE zèle avec lequel tu prends mes intérêts, mon cher ami, me pénètre de reconnoissance; mais je t'avoue que je crains quelquefois qu'il ne t'emporte trop loin, et que tu ne fasses pour moi plus que tu ne devrois. Je ne change rien à la détermination que j'ai prise dès la première fois que j'ai vu Joséphine, de la posséder à quelque prix que ce soit, et dans quelqu'état que le ciel l'ait fait naître; mais tu me précipiterois dans le désespoir si la chaleur de ton amitié pour moi, alloit te pousser à quelque démarche qui pût faire soupçonner à cette adorable personne que mon respect n'égale pas mon amour pour elle. Il faut découvrir son

adresse, mais par des voies dont elle n'ait point à se plaindre. Dès que tu sauras sa demeure, tu en resteras-là ; tu me feras part de ta découverte, et je délibérerai avec moi-même sur le parti qu'il me faudra prendre.

Don Pedro gagne à être connu ; si j'avois ici ma Joséphine, ma famille, mes amis, rien n'égaleroit mon bonheur ; Naples seroit pour moi un séjour délicieux, et me feroit oublier Madrid.

Je n'ai rien à opposer, mon cher ami, aux raisons qui te jettent dans la carrière des armes ; mais je crains que tu ne trouves à l'exécution de ce projet, des obstacles qui te donneront des désagrémens. Je ne consens pas moins très-volontiers à écrire à ce sujet à don Carlos, et je le fais par ce courier. Cependant je te confesse avec la franchise qu'on se doit entr'amis, que je me bornerai à exposer ta demande sans l'appuyer. Il ne me convient point de le gêner dans une affaire de cette nature. L'admission dans le ser-

vice au grade d'officier, tient à des règles qui ne me sont pas connues; et il seroit indécent et ridicule à moi de proposer à don Carlos d'obéir plutôt à mon goût, qu'à ces règles. En général, mon cher ami, dans toute affaire où la chose publique est intéressée, ce qui sort de la sphère étroite où je me trouve placé, sort aussi de ma compétence. Si don Carlos fait droit à la demande que je lui présente, je m'en réjouirai par le plaisir que tu en ressentiras: mais s'il n'y avoit aucun égard, je ne pourrois lui en savoir mauvais gré, parce qu'il connoit mieux que moi les devoirs de sa place.

Adieu, mon cher Wanderghen, en toute autre circonstance où il me sera possible de me livrer à mes sentimens pour toi, tu éprouveras que nul de tes amis ne t'aime avec plus d'ardeur et de sincérité que moi.

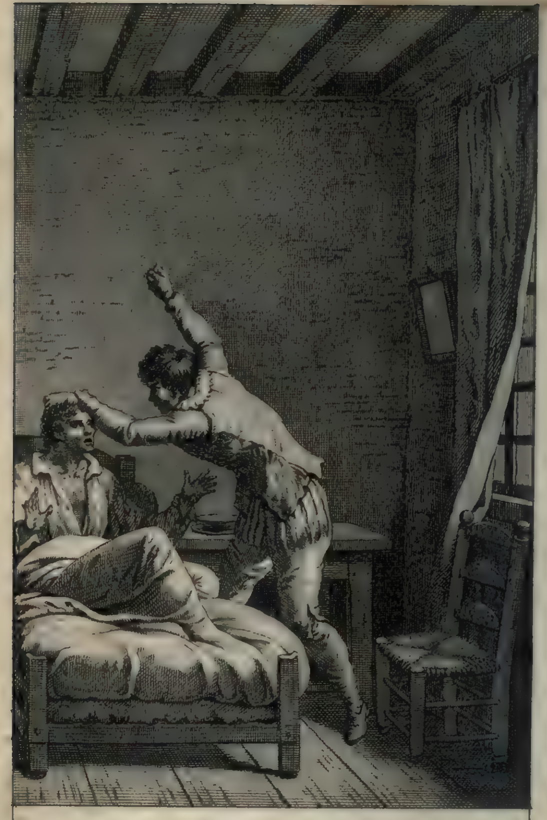
Fin du premier volume et de la troisième partie.

HISTOIRE

DE

QUATRE ESPAGNOLS.

2. P.



Enfant de Satan, veux-tu parler ?

Monsiau inv. F.me Cardieu Sc. Rue de l'Université, N.° 296.

HISTOIRE

DE

QUATRE ESPAGNOLS;

Par F. L. C. Montjoye.

J'abhore les méchans ;
Leur esprit me déplaît comme leur caractère,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.

Gresset.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez le Normant, libraire, rue des Prêtres-S. Germain-l'Auxerrois, vis-à-vis l'église.

An IX. — 1800.

HISTOIRE
DE
QUATRE ESPAGNOLS.

QUATRIÈME PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

Fernand TEXADO à don Carlos DE MASSARÉNA.

Naples, 12 Juin 17....

ECOUTEZ, mon cher ami, s'il arrivoit par une de ces aventures, qui ne sont malheureusement que trop communes dans le monde, et sur-tout dans votre état, que vous vinssiez à vous battre, je quitte Naples, ambassade, espérances, tout; je cours

chercher aux extrémités du monde celui qui se sera battu avec vous, et je le contrains de recommencer le combat avec moi. Voilà ce que je vous notifie. Agréez, n'agréez pas ma résolution, je ne la tiendrai pas moins.

Wanderghen veut entrer au service, et y débuter par le grade de lieutenant. Il préféreroit votre corps à tout autre, et me charge de vous demander de l'y admettre. Si cette admission est en effet une chose possible, vous m'obligerez d'y donner les mains, parce qu'en rendant service à un de mes amis, vous me rendez ce service à moi-même; mais je n'ai pris avec lui aucune sorte d'engagement; je le préviens par ce courier que je me borne à mettre sa demande sous vos yeux.

Je vous avois écrit que don Pedro m'avoit annoncé un second entretien. Comme cet entretien, suivant sa promesse, devoit rouler sur des affaires qui me concernoient très-particulièrement, je l'ai attendu avec

impatience, et long-tems. Je n'appercevois en attendant, aucun changement dans la conduite de don Pedro à mon égard. Toujours la même réserve, le même froid, jamais d'épanchement, de familiarité. Enfin, le jour désiré arrive : après le travail du matin, don Pedro monte dans ma chambre, prend l'ouvrage, dont par son ordre je venois de m'occuper, et me dit : « Le seigneur Texado dîne-t-il ici aujourd'hui ? — Oui, seigneur. — J'y dîne aussi ; si le seigneur Texado n'a rien de mieux à faire que de jaser avec moi, il m'obligera de passer dans mon cabinet après la sieste, je serai seul. »

Comme j'avois la confiance que ce second entretien ne se passeroit pas plus mal que le premier, j'en attendis l'heure sans agitation. Je fis un fort bon somme pendant la sieste ; ce qui ne vous étonnera pas, c'est que je ne rêvai, en dormant, qu'à Joséphine, à vous, à don Pedro ; mais ce qui vous surprendra, c'est que je fis le rêve

suivant : Il me sembla que j'étois dans la galerie de St.-Ildephonse avec vous ; que tout-à-coup nous entendîmes des cris d'effroi, et vîmes que chacun fuyoit avec précipitation. Comme nous cherchions à démêler la cause de ce mouvement, un hermite se présenta à nous, et nous montra un serpent d'une grosseur effrayante qui sortoit de l'appartement du roi, se dressoit sur la pointe de la queue, et menaçoit de s'élancer sur la foule qui fuyoit. « Ne craignez rien, nous dit l'hermite, cet animal ne vous fera aucun mal ; il n'en veut qu'à cette jeune personne que vous voyez habillée en noir, à côté de cette dame aussi en habit de deuil; il veut la dévorer. » Quel fut notre étonnement, à vous et à moi, de voir que cette jeune personne et cette dame étoient Joséphine et sa tante ! Dès que Joséphine nous apperçut, elle courut à moi les bras ouverts, comme pour se précipiter dans les miens, et se faire un rempart de mon corps. Au moment où elle

alloit me joindre, le serpent, en poussant un sifflement horrible, s'élança sur elle, et fit plusieurs plis autour de son corps. Je saisis le col de l'animal, et le serrai avec roideur, tandis que vous, armé d'un damas, coupâtes les replis de son corps, qui tomba par pièces sur le parquet, sans que Joséphine eût pu être blessée de ses dards. Les images qui se présentent à nous pendant ces sortes de rêves, sont quelquefois bien bizarres ; je ris encore quand je songe qu'il me sembloit que ce serpent avoit la physionomie d'Astucia. Comme vous veniez de tuer la bête, j'entendis sonner quatre heures; je ne trouvai plus ni le serpent ni Joséphine, ni vous ni l'hermite : je vis clairement que je n'étois pas à St.-Ildephonse, mais à Naples, et que c'étoit l'heure de me rendre dans le cabinet de don Pedro. Je m'y rendis, la tête pleine de l'extravagance que je venois de rêver.

Je le trouvai, comme la première fois, étendu dans son fauteuil, une jambe sur

l'autre, ayant à côté de lui, sur la table ; quelques lettres ouvertes. Il en tenoit une à la main que je reconnus être de votre écriture. Il étoit nu-tête, me fit une petite inclination quand j'entrai, et me montra de la main le fauteuil qui étoit de l'autre côté de la table. Je m'y assis; il quitta la lettre qu'il tenoit à la main, et voici le discours qu'il m'adressa :

» Il seroit tems, seigneur Texado, que vous pussiez vous rendre compte à vous-même, si vous me connoissez, et si je vous conviens. Mais soit que vous me connoissiez, ou que vous ne me connoissiez pas, soit que je vous convienne, ou que je ne vous convienne pas, il n'en sera ni plus, ni moins. Je vous en préviens, afin que vous régliez sur cet avis votre conduite, vos projets, vos espérances. Vous voyez qu'il ne me seroit pas possible de vous parler plus loyalement. Je vous ai arraché de Madrid; j'ai dû le faire. Vous êtes auprès de moi, vous y resterez,

bon gré, mal gré, jusqu'à ce que j'en décide autrement. Qui m'a donné cette autorité sur vous? Si je ne l'avois pas, je ne la prendrois pas. J'ai été l'ami de feu votre père, tout autant qu'un homme peut être l'ami d'un autre homme. Si vous ne connoissez pas ses dernières volontés, moi, je les connois; je ne vous en dois aucun compte; c'est à vous à vous bien enchâsser dans la tête, que ce que je fais est très-bien fait, et que nul n'a le droit d'y trouver à redire.

» Passons à un autre article : vous êtes l'ami de don Carlos; si vous cessiez de l'être, la faute viendroit de vous seul ; tous les torts seroient de votre côté; et ce seroit bien tant pis pour vous, car il ne vous en aimeroit pas moins. J'ai une connoissance parfaite du fond de son caractère; il ne tient qu'à vous que cette union qui a commencé entre vous deux avec la vie, ne finisse aussi qu'avec la vie. Deux hommes sont amis, seigneur Texado, lorsque tout

est commun entr'eux ; l'amitié est une union où il peut bien y avoir, lorsque l'avantage de l'un ou des deux conjoints le demande, séparation de corps, mais il n'y a jamais séparation de bien. Si vous avez une autre idée de l'amitié, elle est fausse. Je ne regarde comme véritablement amis que ceux chez qui tout est commun, la bourse comme le reste, qui puisent dans la caisse commune, sans s'enquérir lequel des deux a mis plus ou moins dans la communauté. La fortune de don Carlos doit être à vous, comme celle que vous pourrez avoir un jour doit être à lui. Vous êtes frères ; et aussi long-tems que vous vous regarderez comme tels, ainsi que c'est mon désir et ma volonté, je ne mettrai pas plus de différence entre vous deux qu'il n'y en a entre vos âges. »

Ici, mon cher ami, je ne pus me contenir : je me jetai aux pieds de votre père ; je les arrosai de mes larmes ; je lui dis : « Oh ! seigneur, quel homme peut vous

être comparé! quelle injustice je vous faisois ! Je ne mérite pas la centième partie des bontés dont vous m'honorez. Qui, moi, avoir don Carlos pour frère ? moi, vous avoir, seigneur, pour père? Je suis indigne de cette immensité de bonheur.... Je n'en peux supporter le poids. — Oui, répondit don Pedro, un peu ému, en me relevant, et me faisant signe de retourner à mon fauteuil; oui, Fernand, oui, je suis votre père, comme je le suis de don Carlos; j'en ai la tendresse.... j'en ai l'autorité, et je saurai en user. Mais, venons à des questions auxquelles vous répondrez, s'il vous plaît, sans ambiguité, franchement, et sans intention de me rien déguiser. Si la véracité n'étoit pas dans votre cœur et sur vos lèvres, si vous aviez la bassesse de dissimuler avec moi, vous auriez sujet de vous en repentir. Ecoutez-moi donc. »

Il s'établit alors entre don Pedro et moi, le dialogue suivant :

« Vous connoissez un Salomon Wanderghen ? — Oui, seigneur. — Particulièrement ? — Très-particulièrement. — De quelle nature est votre liaison avec lui ? — Intime. — Aussi intime qu'avec don Carlos ? — Ce n'est pas le même genre d'amitié. Si j'avois à être abandonné par l'un des deux, j'aimerois beaucoup mieux l'être par Wanderghen. Je me consolerois de sa perte, mais je ne me consolerois jamais de celle de don Carlos. — L'estime entre-t-elle dans cette liaison? — Mais, seigneur, je n'ai aucune raison de mésestimer Wanderghen; je ne lui ai vu faire aucune action que j'eusse le droit de blâmer. — Quelles sont les raisons qui vous attachent à lui? — Il a beaucoup d'esprit, un esprit naturel et enrichi de connoissances; il est même auteur; il a du moins composé des ouvrages qui sont encore manuscrits, mais qu'il se propose de faire imprimer. — De quel genre sont ses connoissances ? — Sur-tout les mathéma-

tiques et la législation des empires. — Oh! oh! ceci est du sublime. Eh! par Saint-Janvier! où a-t-il appris la législation des empires? — Dans l'observation, dans l'histoire. — J'entends, j'entends; ce sont des spéculations, des romans de politique. — Et le cœur, qu'en dites-vous? — Je le crois bon. — Vous en a-t-il donné des preuves? — Oui, seigneur. — Personnelles? — Personnelles. — De quel genre? — J'ai toujours trouvé sa bourse ouverte, lorsque j'y ai eu recours. — C'est-à-dire, que vous lui avez emprunté, et qu'il vous a prêté. Cela se monte-t-il haut? — Mais cela va bien à une cinquantaine de piastres. — Avez-vous rendu? — Pas encore. — Vous a-t-il demandé le remboursement? — Jamais. — Où votre liaison a-t-elle pris naissance? — Aux écoles de droit où je l'ai trouvé lorsque j'y suis arrivé. — Il se destine donc au barreau, à la magistrature? — Il vient de changer d'avis; il veut entrer au ser-

vice, et sollicite une lieutenance dans le régiment de don Carlos. — Dans le régiment de don Carlos! je ne savois pas celle-là. A-t-il de la naissance? — Je ne connois pas ses ancêtres. — De qui est-il fils? — D'un homme qui paroît avoir amassé de grandes richesses, soit dans la banque, soit dans le négoce, mais qui ne jouit pas d'une grande considération, du moins parmi le petit peuple, chez lequel il est moins connu par son véritable nom, que par un ridicule sobriquet. — Quel est ce sobriquet? — Le Juif Borgne. — Je ne connois pas cela. Est-il borgne en effet? — Oh! très-borgne. — Son véritable nom quel est-il? — Moïse Wanderghen. — Je ne connois pas cela. Moïse, Salomon; ces noms-là sont fort beaux sans doute; mais ils sentent le judaïsme. Wanderghen n'est pas un nom espagnol. Ces gens-là sont-ils catholiques? — Je pense que tout au moins le fils l'est, puisqu'il a pris ses grades. — Ce n'est pas une rai-

son. Le barreau, les tribunaux, des maisons même religieuses, comptent plus d'un être amphibie qui en public est catholique, et qui dans le particulier judaïse. Ce phénomène est plus commun qu'on ne pense dans notre Espagne et en Portugal. On prétexte un voyage à Bordeaux, à Metz, à Avignon; on s'y fait circoncire, et on revient parmi nous prendre des fonctions qui exigent serment et profession ouverte de catholicisme. Salomon Wanderghen n'auroit-il pas été dans quelqu'une de ces trois villes? — Il est vrai qu'il m'a dit avoir fait un voyage à Avignon au sortir du collège. — Eh bien! je gagerois qu'au sortir du collège, ce Salomon Wanderghen a été se faire circoncire dans la synagogue d'Avignon. Méfiez-vous, Fernand, des hommes qui ont deux religions. Je vous certifie que Salomon Wanderghen n'aura point de lieutenance dans le régiment de mon fils. En voilà bien assez sur son compte. Connoissez-vous

Astucia? — Foiblement. — Quelle idée en avez vous? — L'ayant vu rarement, toujours en la compagnie de don Carlos, ne l'ayant jamais entretenu en particulier, je n'ai pu m'en former aucune idée. — Le croyez-vous de vos amis?—Il ne m'est jamais venu en pensée d'avoir un tel souci. — Qu'en pense don Carlos? — Il ne m'en a jamais parlé ni en bien, ni en mal. — Connoissez-vous mon beau-frère don Juan Spinoletto? — Non, seigneur. — Vous l'avez pourtant vu. — Trois ou quatre fois à votre hôtel; mais comme il ne m'a jamais adressé la parole, et que je ne la lui ai jamais adressée, je ne le connois que de vue. — Et la senora Massaréna?—J'en ai reçu un accueil gracieux, lorsque j'ai eu l'honneur de lui être présenté, et dans le petit nombre de visites qu'il m'a été permis de lui faire. — Il faut vous mettre bien dans ses bonnes graces, lorsque vous serez à Madrid; cela n'est pas difficile : le tout consiste à lui

faire des complimens de condoléance sur sa mauvaise santé. Je vous dis-là le secret de la famille. Révélez-moi celui de la vôtre. On dit que vous avez une sœur fort jolie qui veut se faire religieuse. — Il en étoit fort question à mon départ. — N'entre-t-il point dans sa vocation des idées qui lui auroient été suggérées, des vues d'un établissement plus avantageux pour sa sœur aînée ? En un mot, est-elle sincèrement appelée à l'état religieux ? Est-ce bien de son seul et propre mouvement qu'elle se dévoue à une retraite perpétuelle ? Il ne faut au ciel que des sacrifices volontaires. Si celui de votre sœur vous paroissoit avoir la plus légère apparence de contrainte vous seriez tenu de la faire expliquer. Vous concevez quel malheur ce seroit.... Mais, vous ne répondez pas. — Il me seroit difficile, seigneur, de faire à cette question-ci une réponse pertinente, parce que je pourrois avoir en moi-même une opinion qui seroit démentie par le fait. Ma mère

assure que Rosalie est appelée à l'état religieux ; Rosalie, de son côté, assure qu'elle n'a du goût que pour le couvent. Comment pourroit-il m'appartenir de démentir l'une et l'autre ? Je crois bien qu'à examiner les choses à la rigueur, ma mère a quelque préférence pour ma sœur aînée; mais d'un autre côté, la vérité veut que je dise que Rosalie semble ne se déplaire qu'à la maison, et ne se plaire qu'au couvent. J'ai toujours vu qu'à la maison elle étoit ennuyée et triste, et qu'au couvent elle étoit d'une gaîté folle. — Allons, Fernand, vous faites sur cet article le mystérieux; et je gagerois que vous n'avez pas la même réserve avec don Carlos et avec Wanderghen. Dites-moi, connoissez-vous cette écriture-ci ? »

Don Pedro me présenta alors la copie d'une lettre que vous avez écrite d'Anduxar à ma mère. J'eus à peine jeté les yeux dessus, que je reconnus que cette copie étoit de la main de ma chère Rosa-

lie. Je ne pus m'empêcher de la porter à mes lèvres : je la baisai, en m'écriant : « Ah ! c'est l'écriture de ma bonne petite sœur Rosalie. — D'elle-même? demanda don Pedro. —D'elle-même. — Fernand, votre bonne petite sœur Rosalie écrit mieux que vous. Il n'y a pas de femme dans toutes les Espagnes qui écrive aussi bien. Ce pauvre Texado, continua, à voix basse, don Pedro, quelle jolie famille Dieu lui avoit donné ! Les aimables enfans ! Qui pourroit ne pas les aimer ! » Don Pedro, qui me croyoit occupé à lire la lettre, eut l'air de penser que je n'entendois pas cette expression de sa sensibilité. Ah ! elle ne m'échappa point ! Mon cœur la dévora. Je m'apperçus même qu'en disant ces derniers mots, des larmes rouloient dans ses yeux. Il s'efforça de me les cacher, en tirant son mouchoir, et feignant de s'essuyer le front. Quel père vous avez-là don Carlos ! Quel père ! Il est au-dessus de l'humanité. Que je suis petit, misérable, devant lui !

« Elle écrit du moins mieux, continua don Pedro que don Carlos; car ce qu'il fait, fourmille toujours de fautes d'orthographe; et je vois qu'ici, quoique ce soit visiblement une écriture faite à la hâte, elles sont corrigées. Lisez, lisez Fernand, cette longue lettre; c'est vous qu'elle concerne. »

Comment pourrois-je jamais vous peindre, mon cher don Carlos, les sensations que j'éprouvois à chaque phrase que je lisois! Mais lorsque je tombai sur cette histoire de la galerie de St.-Ildephonse, dont je n'avois pas le plus léger souvenir, et qui m'arrivoit à la suite d'un rêve que je venois de faire, je restai sans sentiment, les yeux colés sur le papier. Il est donc vrai, bien vrai, que je l'ai vu ce tableau de Joséphine et de sa tante, en habits de deuil aux pieds du roi. Quelle puissance enchaîna les forces de mon âme, me frappa d'insensibilité! Ah! sans doute, j'en dois remercier le ciel; car si j'eusse été à moi-

même, je me fusse laissé aller à quelque funeste extravagance.

Don Pedro, voyant que je ne finissois pas mes rêveries, m'en retira en m'avertissant de continuer ma lecture. Lorsque je l'eus achevée, il me présenta trois autres lettres, en me disant : « Comme tout ceci, Fernand, vous regarde très-particulièrement, il faut que vous lisiez encore. » De ces trois lettres, l'une étoit de ma mère, l'autre de vous, la troisième du bon papa Cascara.

Je ne puis me rendre compte de la situation où m'avoient mis ces diverses lectures ; mais lorsqu'elles furent finies, don Pedro me dit : « Vous êtes agité, Fernand ; voulez-vous remettre, à un autre jour, la suite de cet entretien? — Seigneur, lui répondis-je, les témoignages que je viens de recevoir de votre excessive bonté pour moi, la grâce que vous daignez me faire de ne plus m'appeler seigneur Texado, mais simplement Fernand, me mettent

dans la disposition d'esprit la plus favorable où je puisse jamais être pour écouter respectueusement ce que vous voudrez bien me dire, et en faire mon profit. — Votre réponse m'est agréable; je n'ai d'ailleurs rien de fâcheux à vous dire, et vous auriez bien mauvaise grâce de le prendre en mauvaise part. Voici de quoi il s'agit. Je n'ai point à me plaindre de mon sort actuel, puisque je me vois élevé assez haut, et en situation de m'élever encore plus haut; mais nous ne lisons pas dans l'avenir. Dieu est le maître des évènemens; il en fait quelquefois naître d'une telle nature que toute notre prévoyance n'auroit jamais pu les imaginer. Aujourd'hui nous sommes en faveur; demain en disgrâce. Aujourd'hui la fortune nous élève au sommet de sa roue; demain, elle nous précipite au bas. Il peut arriver que, dans quelques heures, je perde les faveurs du roi; qu'un autre me remplace ici; que le feu dévore mes maisons; que des dé-

bordemens engloutissent mes champs ; que mes gens-d'affaires, que ceux qui me doivent, me fassent banqueroutte. Il est clair, Fernand, que si de pareils revers arrivoient, nous n'aurions qu'à nous exhorter mutuellement au courage et à la patience. Il y auroit cependant de la folie à promener son imagination sur des calamités possibles, il est vrai, mais qu'on n'a pas naturellement sujet de craindre ; et puisque l'esprit humain veut des illusions pour pâture, il vaut mieux qu'il en admette d'agréables que de pénibles.

» Faisons donc une supposition du genre de celles qui sont agréables. Supposons que vous et moi, ne puissions pas décheoir de la position où nous sommes, que nous ne puissions que monter. Dans cette supposition, examinez-vous, Fernand ; considérez que votre séparation d'avec votre famille et votre ami n'est que momentanée ; que votre économie vous procurera l'avantage d'être utile à vos parens, et votre

bonne conduite celui de vous unir toujours plus étroitement à votre ami et à son père. Si vous êtes sage, vous devez voir qu'il ne manque à votre position, qu'une seule chose pour compléter votre bonheur. Tàchons donc d'atteindre à cette seule chose. Ecoutez-moi attentivement.

« Si don Carlos songeoit à un établissement, je ne le trouverois pas mauvais; bien loin de-là, j'en aurois une véritable joie. Son âge ne me feroit pas une raison de l'en détourner. Plus d'un cavalier s'est lié plus jeune encore que lui, par les liens que je désire lui voir former; mais il est dans le mariage des convenances qui doivent être respectées, parce que d'elles dépend la paix des familles; et par-là le bonheur de la société entière qui n'est que la réunion des familles. Si donc il arrivoit que don Carlos, par un de ces goûts bizarres et honteux dont je ne le crois pas capable, fixàt son choix sur un sujet qui seroit évidemment indigne d'entrer dans ma fa-

mille, je n'omettrois rien pour le guérir de cette fâcheuse passion; mais s'il résistoit à mes soins, s'il s'opiniâtroit à vouloir satisfaire son penchant, don Carlos seroit le plus malheureux des êtres; je l'abandonnerois à lui-même, je le maudirois, je mettrois plusieurs milliers de lieues entre lui et moi.

« Soit que vous ayez, Fernand, l'imagination plus ardente que don Carlos, soit que vous ayez l'âme plus aisée à enflammer, vous n'avez pas attendu si tard pour laisser prendre votre cœur, et vous l'avez laissé prendre dans un moment où vous n'aviez ni état, ni fortune, ni espérance de pouvoir de long-tems vous passer des secours de votre mère qui n'est pas riche. Voilà un tort, et un très-grand tort. Aujourd'hui votre situation est changée; il est même raisonnable de croire qu'elle s'améliorera; je n'omettrai rien pour qu'il en soit ainsi; c'est un devoir que je remplirai avec plaisir. Je ne mets donc aucune opposition

à ce que vous formiez un établissement ; et puisqu'il importe à votre bonheur d'en former un, vous voyez que les choses sont bien avancées de ma part, et que je ne saurois aller plus vîte. Avec qui prétendez-vous former cet établissement? La personne que vous avez en vue est-elle digne de votre choix? Prenez garde, Fernand, prenez-y bien garde, si l'action la plus importante que vous puissiez faire est contraire aux principes de sagesse que vous devez avoir dans le cœur, si elle n'a pas mon approbation, elle empoisonnera toute votre vie ; il n'y a plus de bonheur pour vous, et vous pouvez dès ce moment vous appliquer ce que j'ai dit de don Carlos. Il n'y a pour moi aucune différence entre vous deux: je ne ferai pas mieux pour vous que pour lui. Répondez, Fernand : Joséphine, puisqu'enfin il faut la nommer, est-elle digne de vous? — Ah ! mille fois trop digne. — Vous le dites, et vous n'en savez rien. Vous ne pouvez pas même dire

son nom. Vous ne connoissez ni ses parens, ni son état, ni les qualités de son esprit et de son cœur. Une forme extérieure vous a séduit; vous vous en tenez-là, et rien de plus trompeur que ces avantages qui peuvent bien se rencontrer avec une belle âme, mais qui n'en sont pas toujours la marque certaine. Il y a plus; cette céleste beauté veut rester inconnue; elle s'irrite contre toute tentative qui va à découvrir le mystère de son amour pour l'obscurité. Avez-vous le droit, avez-vous le pouvoir de savoir ce qu'elle ne veut pas que vous sachiez? Quand vous le sauriez, qui vous dit que la lumière ne seroit pas pire pour vous que les ténèbres? Il ne faut sans doute pas juger témérairement de ce qu'on ne connoît pas; mais il ne faut pas non plus trop mépriser les conjectures qui ont un grand caractère de vraisemblance. D'après cette aventure de St.-Ildephonse, dont je ne savois pas un mot, quel jugement voulez-vous qu'on porte de votre in-

connue? Quelle preuve avez-vous que celui qui d'après cet événement concevroit d'elle une idée peu avantageuse, concevroit une idée fausse? Vous n'avez rien de satisfaisant à opposer à ces raisons. Il ne sert de rien de dire que la passion qui maîtrise toutes les facultés de votre âme, est un délire, une ivresse, et que dans l'accès de fièvre où vous êtes, vous êtes incapable de raisonner. L'accès pourra finir, mais les malheurs qu'enfanteront les actions que vous aurez faites dans cet accès, resteront.

« Allons au fait, Fernand ; il faut finir cette situation ; elle doit vous être pénible, et moi-même je m'en lasse. Votre fortune prend un aspect qu'elle n'avoit pas, lorsque vous avez abandonné votre cœur à un penchant que rien ne justifie encore ; ce changement dans votre fortune est déjà un pas vers l'accomplissement de vos désirs ; vous trouvez un motif de plus de l'espérer dans la promesse que je vous fais de n'apporter nulle opposition à tout engagement

raisonnable que vous prétendrez former. Ce n'est pas assez pour vous ; vous avez un troisième pas à faire pour être heureux ; vous ne pouvez l'être qu'en possédant Joséphine. Eh bien, je vous la promets ; elle est à vous, vous la posséderez ; j'en prends aujourd'hui l'engagement ; je n'y mets qu'une seule condition, c'est que vous me prouverez que Joséphine n'a ni dans sa naissance, ni dans sa profession, ni dans ses mœurs, ni dans son caractère, rien qui s'oppose à ce que vous vous unissiez à elle. — Mais, seigneur, dis-je alors, comment aurai-je cette preuve, puisque vous-même semblez convenir que je n'ai ni le droit, ni le pouvoir de l'obtenir? — Non, vous n'en avez ni le droit ni le pouvoir ; ils ne peuvent vous venir que de moi seul ; je vous les donne : agissez en mon nom ; je vous y autorise. — Encore, seigneur, ne saurois-je comment m'y prendre pour faire usage de l'autorisation que vous voulez bien m'accorder. — Eh bien, je ferai moi-même ce que

vous ne savez pas faire. Si d'ici à un mois la preuve n'est pas telle qu'il me la faut, vous renoncerez, s'il vous plaît, à toute idée d'un mariage qui, je vous le jure, ne se fera pas tant qu'il plaira à Dieu me conserver la vie, et je prendrai de telles mesures, qu'encore après ma mort, il ne se feroit pas. Si au contraire la preuve est telle que je l'exige, vous épouserez quand il vous plaira, à moins que des considérations que je ne puis prévoir, ne fissent qu'on ne voulût pas de vous; car il est au-dessus de mes forces et loin de ma pensée, de contraindre la volonté d'autrui.

« Voilà, Fernand, mon dernier mot. Le terme d'un mois est le terme fatal. Je ne puis ni ne veux en faire plus pour votre bonheur. Je ne heurte pas les désirs raisonnables; mais je n'accorde rien au caprice, rien à l'opiniâtreté qui fait vouloir ce qu'on ne doit pas vouloir. Vous connoissez mes vues, ma volonté; j'entends que vous vous y conformerez, sinon votre résistance

auroit des suites amères ; des regrets sans espoir de remède vous suivroient jusqu'au tombeau. Tout est dit sur cet article, je n'en parlerai plus que quand il le faudra.

Je voulus hasarder quelques observations sans trop savoir à la vérité ce que je voulois dire. Don Pedro me ferma la bouche. « Point, point d'observations, me dit-il, il n'y en a point à faire, et je n'en ai point à entendre. J'ai une autre question à vous faire ; n'avez-vous point vu Balbuena depuis que je l'ai congédié ? — Je l'ai vu, seigneur. — Souvent ? — A peu-près, tous les jours. — Vous avez mal agi, Fernand, très-mal agi. Il ne vous appartient nullement de vous intéresser aux gens qui ne me conviennent point. Ne lui auriez-vous point prêté de l'argent ? — Sa position..... sa détresse m'ont touché de pitié. — Ce n'est pas ce que je veux savoir. Lui avez-vous prêté de l'argent ? — Je lui en ai prêté. — Combien? — Cinquante-six piastres. —

Cinquante-six piastres ! Juste ciel ! Voilà de l'argent bien placé. Vos parens, Fernand ; ceux qui vous servent ici, ceux qui ont des rapports journaliers avec vous par les services qu'ils veulent bien vous rendre, et qu'ils rendroient à un autre, si vous ne les méritiez pas, voilà vos véritables créanciers. Défendez-vous de la foule des nécessiteux ; si elle vous entame, il n'y aura jamais que dérangement dans vos affaires. Sans doute il faut être généreux, mais pour l'être, il ne faut pas voler ceux à qui l'on doit. Adieu, Fernand ; j'ai dit tout ce que j'avois à vous dire. Je souhaite n'avoir plus de reproches à vous faire. »

En disant ces derniers mots, don Pedro s'étoit levé, et alloit de sa cheminée à sa table, de sa table à sa cheminée, remuant les flambeaux, les porcelaines, les livres, les papiers, comme s'il cherchoit quelque chose. Voyant son air d'inquiétude, je pris la liberté de lui demander s'il vouloit

me permettre de l'aider dans sa recherche. « Oh ! me répondit-il, ce que je cherche n'est pas grand'chose ; c'est ma tabatière ; elle se retrouvera. En attendant, donnez-moi je vous prie, une prise de votre tabac. » Je tirai avec empressement ma modeste tabatière de carton, et je présentai en rougissant une prise de tabac à son excellence. « Ah ! ah ! me dit don Pedro, vous prenez donc aussi du tabac de France. Vous avez raison ; il vaut mieux que celui de notre Espagne, qui par sa tenuité et les particules ferrugineuses dont il est mêlangé, dessèche le cerveau et trouble la mémoire. Celui de France est pur, sans mêlange de corps étrangers, et décharge le cerveau sans le dessécher ; mais celui que vous avez-là, n'est pas d'une bonne qualité. Don Carlos préfère aussi le tabac de France ; je lui en ai fait emplette de cent livres de Saint-Vincent ; vous partagerez avec lui ; j'en ferai porter cinquante livres dans votre appartement. »

Je voulus alors articuler quelques mots de remercîment, sans en pouvoir venir à bout ; je tirai ma révérence et me mis en devoir de quitter don Pedro ; il me rappela. « Ecoutez donc, Fernand, me dit-il : Quand on prend du tabac, il faut avoir une tabatière ; si Fierbrac secrétaire d'ambassade de France, voyoit celle que vous venez de montrer-là, il feroit quelqu'épigramme sur notre lésinerie. Voici, continua-t-il en ouvrant son tiroir, deux tabatières, une pour don Carlos, l'autre pour vous. » En même tems il les posa sur la table ; elles étoient toutes deux dans un petit sac de peau : il en tira une, et me la présentant il me dit : « Tenez, c'est celle-ci qui est pour don Carlos, comment la trouvez-vous ? »

« La tabatière, mon cher ami, est tout simplement d'écaille doublée d'or ; mais ce qui la rend d'un prix inestimable, c'est que dessus est enchâssé dans un cercle d'or le portrait de votre père, si

ressemblant que je m'écriai : Dieux ! quelle vérité ! cette bouche, ces yeux, ce visage, jusqu'à cette cicatrice, tout est frappant : c'est vous, seigneur; c'est la nature même. — On ne peut en effet, dit don Pedro, rien de mieux dans ce genre. Nous sommes d'habiles gens en Espagne ; mais quelle nation peut être comparée à la nation italienne ! Les arts s'y soutiennent toujours à une perfection merveilleuse. Voici , Fernand, continua-t-il, la vôtre : le portrait en sera peut-être moins bien , parce qu'il a été fait à Madrid ; voyez si cette tabatière vous conviendra. » Il me la présenta en même tems, la laissant dans son sac ; je l'en retirai ; ma main, je ne sais pour quoi , alloit lentement , et mon cœur palpitoit. Je faillis perdre connoissance lorsqu'elle fut à découvert. C'est une tabatière de même forme que la vôtre ; comme elle d'écaille doublée d'or. Dessus est le portrait..... de qui ?..... de qui ?..... de vous don Carlos ; de vous, mon cher

ami, en uniforme de votre régiment, ayant le hausse-col et les deux épaulettes de colonel. A cette vue je m'écriai : » O moment délicieux, le plus délicieux de ma vie! C'est lui, c'est lui-même, c'est don Carlos, c'est mon ami; voilà ses yeux, voilà sa bouche; il me regarde, il me parle, il me sourit. Oui, oui, je t'entends, don Carlos; tu me demandes d'être toujours ton ami; ah! qui t'aimes et qui t'aimera jamais mieux que moi? » Je baisai mille et mille fois ce portrait, comme un amant baise celui de sa maîtresse. Don Pedro sourit en me voyant me livrer à ces transports de joie et de sensibilité. » Ah! seigneur, lui dis-je, vous en faites trop, mille fois trop pour moi, car je n'ai pas mille vies, et je voudrois les avoir pour vous les sacrifier. Il m'est, il me sera toujours impossible de vous exprimer les sentimens que la sublimité de votre vertu fait naître en moi. Avec quelle joie je répandrois tout mon sang pour vous en donner

au moins une idée. Et quand je le répandrois, je croirois encore ma reconnoissance au-dessous de ce que je vous dois. Heureux don Carlos d'avoir un tel père ! — Il n'est pas plus heureux que vous, répondit don Pedro. » Je sentis vivement tout le charme de ce peu de paroles qui me rappeloient ce que cet homme divin venoit de me dire, que j'étois à ses yeux, non-seulement votre ami, mais votre frère; j'en fus si fortement ému, qu'il se manifesta sans doute à mon extérieur quelque chose de l'effet que produisoit la trop grande dilatation de mon cœur. » Vous pâlissez, Fernand, me dit don Pedro; ouvrez la croisée, et respirez ces sels. » En même tems il me présenta un flácon ; je fis ce qu'il désiroit, et la foiblesse où alloit me faire tomber le gonflement de mon cœur, se dissipa.

« J'ai donc bien choisi, continua don Pedro, j'en suis ravi par le plaisir qu'il me paroît que vous en ressentez. Il ne

manque plus qu'une bagatelle à votre équipement. L'autre jour, lorsque Fierbrac vous demanda chez Biancavilla, quelle heure il étoit à votre montre, vous vous tirâtes de cette question par un mensonge, en prétextant que vous l'aviez laissée chez vous. Il ne faut plus mentir. J'ai acheté chez l'horloger de la cour, qui est un fort habile homme, deux montres, une pour don Carlos, l'autre pour vous. Les voici : il est indifférent laquelle des deux vous choisissiez, parce qu'elles sont parfaitement semblables. Les chaînes sont d'or ; le cachet qui est attaché à chacune d'elles, est également d'or ; j'ai fait graver pour chiffres sur chacun de ces deux cachets, les lettres M et T qui sont les initiales du nom de mon fils et du vôtre. Je pense que ce chiffre vous conviendra à l'un et à l'autre. Ces montres sont à répétition ; elles sont d'ailleurs fort simples, et n'ont rien de particulier. Je me réjouis que vous en ayez une, parce qu'elle vous

servira à mettre dans vos occupations cet ordre qui est nécessaire pour que rien ne soit omis, et que chaque chose soit faite en son tems. Renvoyez aux jours où les devoirs de votre place vous laissent du repos, vos longues écritures et vos lettres à vos parens et à vos amis. Vous pincez de la guitare comme un écolier; je désire que vous joigniez à cet instrument le violon. J'ai parlé de vous à Tartini. Le talent de cet homme est un phénomène; il est vieux; sa main tremble; mais n'importe; il peut encore vous instruire: il vous donnera quelques leçons; il me l'a promis. Vous pouvez l'aller voir. Profitez de votre séjour à Naples pour prendre une connoissance des beaux-arts. Vous ne trouverez nulle part des maîtres aussi instruits, aussi habiles, plus de chef-d'œuvres qu'ici. L'après-midi après la sieste, vous m'obligerez, quand vous serez sans occupation, de faire ma partie d'échecs; le soir je vous verrai très-volontiers me

suivre dans les cercles où je vais, sans préjudice toutefois de vos longues promenades ; point de gène sur cet article ; je vous exhorte seulement à les varier, car tous les environs de Naples méritent d'être vus et étudiés. Je serois curieux par exemple, de savoir qui, depuis quelques jours, peut vous attirer si assidûment, et vous retenir si long-tems auprès de *Solfaterra*. — Qui, seigneur ? J'ai honte de vous le dire. — Il y a donc là quelque chose de honteux ? — Nullement ; mais vous rirez, vous vous moquerez. — Est-ce un mystère, un secret qu'il faut que j'ignore, Est-ce encore une Joséphine ? — Oh ! loin de-là. C'est... c'est un hermite. — Un hermite ! dit don Pedro en riant aux éclats ; vous aviez bien raison de prophétiser que je rirois. Un hermite ! Vous voulez donc vous faire capucin, parce que Rosalie se fait religieuse ? Est-ce une épisode que vous voulez coudre à votre roman avec l'inconnue, ou si c'est une nouvelle intrigue

romanesque que vous voulez filer ? L'histoire doit être vraiment curieuse ; mais il est trop tard aujourd'hui ; il faut que je sorte ; remettons la à un autre jour. Adieu, Fernand : j'ai dans ce moment deux choses fort à cœur ; la première, c'est de connoître la véritable cause de cette tristesse dont on m'a dit dans les lettres qui m'arrivent, que don Carlos est affecté ; si vous parvenez à la pénétrer, vous connoissez vos devoirs ; quelle que soit cette cause, il faut que je la sache dès que vous la saurez. La seconde chose que j'ai fort à cœur, c'est que vous ayiez gravée dans l'esprit et dans le cœur, la conversation que j'ai eu aujourd'hui avec vous. Ne contristez ni votre ami ni son père, si vous voulez leurs bénédictions et celle du ciel. Adieu. »

Tel a été, mon cher ami, l'intéressant entretien que j'ai eu avec votre père ; je livre l'entretien à vos réflexions, et l'homme à votre adoration.

Vous voudriez bien savoir aussi quel est l'hermite ; mais je n'ai pas le tems de vous le conter aujourd'hui ; ma lettre est déja infiniment trop longue ; ce sera donc pour un autre ordinaire.

Ce Balbuena qui m'a valu une si bonne mercuriale, quitte enfin Naples. Si le vent est bon, le navire mettra après demain à la voile. Je le charge de quelques bagatelles pour ma petite Rosalie. Comme je veux qu'elle les reçoive et qu'elle les reçoive toutes, je ne veux point qu'elles aillent à la maison. Ma grande sœur Bénédictine voudroit voir, palper. A la tentation de curiosité, succéderoit celle d'une prise de possession, sinon entière du moins partielle, et je ne veux pas l'exposer à une pareille tentation, parce qu'en ne l'y exposant pas, je serai certain qu'elle n'y succombera pas. Je recommande à Balbuena de déposer ce qui est pour Rosalie à l'hôtel Massaréna, à Madrid. Le tout est à votre adresse. Si le paquet vous trouve à Madrid, vous

m'obligerez de le porter vous-même le plutôt que vous pourrez à ma petite Rosalie. Je n'imagine pas d'arrangement plus convenable pour être certain que le tout lui parviendra fidèlement. Si le paquet ne vous trouvoit pas à Madrid, il vous y attendra, et vous feriez ma commission aussi-tôt que vos affaires vous le permettroient.

Adieu, mon cher don Carlos; avant tout ceci je vous aimois certes bien de toute mon âme, mais c'étoit, je vous jure, sans retour sur moi-même; aujourd'hui, je suis tout fier, tout glorieux d'avoir pour ami le fils de don Pedro. Voyez, examinez, pesez bien ce qui vous concerne dans cette longue lettre. Est-il vrai que vous vous laissiez aller à la tristesse? Trouvez-vous quelqu'inconvénient à m'en confier la cause? Pourquoi ne me la confieriez-vous pas? Votre secret sera un dépôt dont je ne ferai d'autre usage que celui que vous me prescrirez. Je ne

le livrerai pas même à don Pedro, car je n'ai pas promis de le lui livrer, et mon devoir, quoiqu'il en dise, ne va pas jusqu'à lui confier ce que vous ne voudrez pas que je lui confie. Adieu, encore une fois, je vous embrasse de tout mon cœur. Craignez moins que jamais que je vous oublie ; j'ai sans cesse votre image sous les yeux.

LETTRE II.

Le même à FIGUÉRA-TEXADA.

Naples, 10 Juillet 17...

VOUS trouverez ci-joint, madame et très-honorée mère, une lettre-de-change de cinquante-six piastres, payable à vue par le banquier Ricos qui demeure vis-à-vis votre porte. Il reçoit par le courier d'aujourd'hui la lettre d'avis. Je vous prie de recevoir cette petite somme comme un léger témoignage de ma tendresse, et comme le fruit de mes premières épargnes, car j'en fais déjà. C'est vous dire que ma situation n'a pas les désagrémens que j'en attendois, et que je dois beaucoup de reconnoissance à notre ambassadeur. Mais, ma très-chère mère, ne pensez pas pour cela que j'aie rien perdu de ce que vous appe-

lez ma folie. Mon inclination pour Joséphine est plus forte que jamais : j'ai même plus d'espérance que je n'en avois lorsque je suis venu ici, d'être un jour uni à elle. Ne vous opposez pas, je vous supplie, à une union sans laquelle il n'y a pour moi que malheur, que désespoir. Veuillez au contraire, si l'occasion s'en présente, contribuer autant qu'il dépendra de vous, à la hâter. Il me semble que vous pourriez, en vous concertant avec Wanderghen, beaucoup avancer mes affaires.

Un seigneur Balbuena qui étoit ici secrétaire, arrivera incessamment à Madrid. Il est chargé d'une lettre et d'un paquet pour ma sœur Bénédictine.

Je vous prie, ma très-chère mère, de me continuer toute votre tendresse, et de me pardonner s'il ne m'est pas possible d'obéir à vos remontrances sur une inclination que vous approuveriez très-certainement si vous en connoissiez l'objet.

LETTRE

LETTRE III.

Le même à Bénédictine TEXADA sa sœur.

Naples, 3 Août 17..

J'ENTENDS très-bien, ma chère sœur, qu'en me renvoyant aux remontrances de ma mère, vous avez aussi vos argumens contre mon union avec Joséphine; ils peuvent être fort bons, mais il y en a un meilleur encore, c'est l'exemple. Prêchez-moi donc d'exemple, et je me convertirai. Ne vous mariez pas, et je ne me marierai pas. Voulez-vous accepter cet arrangement? Vous n'en ferez rien. Vous rougissez? Pourquoi rougir? Il ne faut rougir que de ce qui n'est pas bon en soi. Votre petite honte vient de ce que je vous prends sur le fait; oui, sur le fait. Descendez au fond de votre cœur, Bénédictine, et convenez

que s'il ne dépendoit que de vous, vous vous marieriez dès demain. Pourquoi ne vous mariez-vous pas dès demain? Je ne veux pas vous donner le petit plaisir de répondre à cette question; mais ce que je veux vous dire, c'est que vous vous marierez le plutôt que vous pourrez. Pourquoi ce qui est une bonne chose pour vous, ne le seroit-il pas pour moi? Pourquoi ce que vous ne blâmez pas en vous, le blâmez-vous en moi? Pourquoi enfin ces deux poids et ces deux mesures?

En attendant votre réponse, je vous envoie la robe de nôce. C'est un seigneur Balbuena, qui a été secrétaire ici, qui vous la porte. C'est bien ce qu'il y a de plus moëlleux, de plus frais, de plus galant en fait d'étoffes de soie. Une jeune françoise qui donne ici le ton pour les modes, parut l'autre jour à la cour avec une robe de cette étoffe. Chacun en la voyant poussoit des cris d'admiration, la suivoit et lui demandoit le nom de son marchand. Elle a

reçu plus de deux mille visites à ce sujet. On ne parle à la cour et à la ville que de la robe. Or, vous saurez, ma chère sœur Bénédictine, que l'envie de vous plaire m'a fait devancer tous les amateurs, et que le marchand qui avoit reçu cette étoffe des Indes orientales, n'en avoit que ce que cette jeune françoise et moi lui avons acheté. Vous avez amplement de quoi vous faire deux robes. Je vous envoie aussi la ceinture que vous m'avez demandée, et en outre deux paires de gants blancs et deux, couleur de roses. Il n'y a pas de ville au monde où l'on fasse mieux ces gants qu'à Naples. Ceux que je vous envoie, embaument l'air à deux lieues à la ronde. Vous trouverez encore dans le paquet un petit pot de rouge; cela ne vous sera pas inutile quand vous serez mariée; j'en reviens toujours-là, parce que c'est par-là qu'il nous faut finir vous et moi.

Courez maintenant à votre paquet, et vous achèverez ensuite ma lettre.

Actuellement, ma chère sœur Bénédictine, que vous avez bien tout vu, que vous êtes bien contente de tout, et que vous convenez que votre Fernand a du goût, je vous dirai que j'ai cru juste d'envoyer aussi quelques bagatelles à ma petite Rosalie. Je n'ai pas voulu les adresser chez ma mère, pour ne pas vous donner la tentation d'augmenter votre partage aux dépens de la future religieuse; cela soit dit sans vous déplaire. Vous avez votre lot, vous en êtes contente; il faut que Rosalie ait aussi le sien en son entier. Il y a d'ailleurs dans sa part, des objets qu'il faut que don Carlos lui remette lui-même. Mon intention est qu'il lui remette le tout. Vous m'obligerez donc d'obtenir de ma mère, qu'elle permette à don Carlos de rendre une visite à Rosalie pour lui donner ce qui lui revient. Si vous n'aviez pas cette complaisance vous me fâcheriez; vous feriez d'ailleurs-là une tracasserie inutile, car de manière ou d'autre, Rosalie aura ce que je lui ai destiné.

Adieu, ma chère sœur Bénédictine; prêchez tant qu'il vous plaira, mais point d'humeur; aimons-nous toujours. Rien n'est si doux, rien n'est d'un si bel exemple que l'union entre frères et sœurs. Que le frère que vous me donnerez, vaille la sœur que je vous donnerai; voilà tout ce que je désire de vous.

LETTRE IV.

Le même à Rosalie Texada sa sœur.

Naples, 3 Août 17..

Te souvient-il, ma chère et bonne Rosalie, du tems où nous courions le matin à l'envi l'un de l'autre dans le cabinet de notre bon papa, pour qu'il nous donnât notre leçon de françois? Te souvient-il qu'un jour, ne trouvant rien à nous donner après notre leçon, comme il avoit coutume de faire chaque fois, toi tu lui sautas au cou, tu le baisas sur les deux joues, en lui disant : « Eh bien! papa, puisque vous ne voulez rien nous donner, moi je prends ce que je préfère à tout ce que vous pourriez me donner de meilleur? » Te souvient-il que moi je boudai un peu; que je dis que je ne me contentois pas de

cela ; que je voulois quelque chose qui restât : que puisque j'avois mieux dit ma leçon qu'à mon ordinaire, je ne devois pas être plus maltraité, que lorsque je la disois moins bien ? Te souvient-il enfin que mon père prenant un air grave, me répondit : « Tu as raison, Fernand, c'est juste ; tiens, j'ai sur ma cheminée une allumette ; je te la donne ; tu peux l'emporter ? » Eh bien ! cette misérable allumette, je l'ai encore : je la porte toujours sur moi ; enveloppée dans du papier comme un bijou rare ; et quand je pense à toi ou à mon père, je tire mon allumette, je la contemple, je la touche, je la baise.

Ce fut dans cette leçon que nous lûmes les deux premiers chants du perroquet Ver-vert, et que mon père m'ayant dit : « Allons, Fernand, commence ; toi, récite par cœur ce que tu as appris. » je me levai de ma petite chaise, je m'avançai vers toi qui te tenois sur les genoux de mon père, comme sur un trône, un

de tes bras entrelacé autour de son cou, je te saluai gravement, et t'adressai ces jolis vers :

> Vous, près de qui les Grâces solitaires
> Brillent sans fard, et règnent sans fierté ;
> Vous, dont l'esprit né pour la vérité,
> Sait allier à des vertus austères
> Le goût, les ris, l'aimable liberté.....

« Bien, fort bien, dit mon père; tu récites cela comme un écolier de Louis-le-Grand, et non pas comme un écolier de Salamanque; tu as de plus la mine et le ton d'un petit prophète; oui, en vérité, on diroit que tu prophétises. »

Une pareille leçon valoit bien une allumette. Pour toi, le perroquet Ver-vert ne te sortoit pas de la tête. Tu joignois tes petites mains, et tu suppliois le bon papa de te donner un perroquet aussi joli que Ver-vert. Il te répondoit : « Quand tu seras, je ne dis pas sage, parce que tu seras toujours sage, mais quand tu seras grande, je t'en donnerai un ; je te le pro-

mets. Maintenant tu ne lui apprendrois que des niaiseries, parce que tu ne sais pas grand'chose; mais quand tu seras grande comme ta sœur Bénédictine, tu lui apprendras à faire danser le fandango et à l'accompagner sur le clavecin. » Dès que tu étois levée, tu courois te coller contre le mur pour mesurer ta taille; tu venois ensuite à moi, et tu me criois avec de grands transports de joie : « Fernand, Fernand, j'aurai bientôt le perroquet; j'ai grandi cette nuit d'une ligne. » Et la nuit tu étendois tes petites jambes le plus que tu pouvois, pour être plus grande le lendemain, d'une nouvelle ligne.

Eh bien ! ma chère et bonne Rosalie que je porte dans mon cœur, comme t'y portoit notre père, ce perroquet n'est pas plus sorti de ma tête que de la tienne. Notre bon papa est mort, sans t'avoir donné le perroquet qu'il t'avoit promis. Je fais aujourd'hui ce qu'il n'a pas eu le tems de faire. Je t'en envoie un qui

pour le plumage, la douceur et les talens, l'emporte sur tous ceux que tu as vus et que tu pourras jamais voir. Je l'ai acheté fort jeune tout en arrivant ici; je l'ai éduqué de mon mieux, et il a passé mes espérances. Il faut le voir et l'entendre pour juger de son mérite. Il retient avec facilité tout ce qu'on lui apprend ; il pleure, il rit à-propos; il chante, il siffle; il contrefait, femmes, hommes, animaux, et se mêle souvent à la conversation, faisant tour-à-tour les questions et les réponses qu'il faut faire. Il est quelquefois si gai, si fol, que quelque triste que l'on soit, on sent sa mélancolie se dissiper comme la neige fond aux rayons du soleil. J'ai été témoin plus d'une fois que l'ambassadeur au milieu des occupations les plus sérieuses, rioit du meilleur cœur du monde, en entendant les folies que débitoit mon oiseau. Il l'avoit pris en amitié, et me témoigna même un jour qu'il ne seroit pas fâché que je lui en fisse cadeau... Sur mon

honneur, me dit-il, je le présenterai à la cour; il m'y fera des amis; toutes les femmes seront folles de lui. » Mais quand il sut que je te le destinois: « Qu'il aille, dit-il, à sa destination; je serois désespéré de priver votre sœur d'une aussi aimable société. » Enfin, ma chère Rosalie, nous avons à Madrid des perroquets qui, par leur beauté et la sagacité de l'instinct, étonnent les étrangers qui assurent n'avoir rien vu de semblable ailleurs; moi, je t'assure que je n'ai pas vu à Madrid un oiseau qui vaille celui-ci.

Le paquet qui accompagne le perroquet, contient: 1°. un petit meuble qu'on appelle une cave où tu trouveras des outils qui n'ont rien de recherché, qui sont utiles aux personnes de ton sexe, et qu'on peut très-bien avoir en religion comme dans le monde. Tu ne trouverois pas dans toute l'Espagne des eaux de senteur semblables à celles qui sont dans les flacons; car ici les parfums sont exquis.

2°. Une grande boîte contenant des confitures et des dragées de toutes les sortes ; on fait aussi ici ces friandises en perfection.

3°. Une autre boîte contenant six livres de chocolat de Florence. Tu ne m'as pas obligation de ce cadeau-ci ; l'ambassadeur m'en fournit dix fois plus que je ne peux en consommer.

4°. Une bonbonnière sur laquelle je me suis avisé de faire mettre le portrait de ton frère et ami Fernand. Il ne m'a rien coûté, parce que l'ambassadeur qui a fait faire le sien, m'a dit que le mien passeroit par-dessus le marché.

5°. Un étui d'ivoire à cercles d'or, rempli d'aiguilles de Londres, où elles sont meilleures que dans aucun autre endroit du monde.

6°. Une grimace dans laquelle tu trouveras quelques aunes de ruban, car je pense que les rubans sont aussi utiles dans le couvent que dans le monde. Tu y trou-

veras aussi une paire de jarretières assez jolies sur lesquelles j'ai fait broder notre chiffre, savoir une *F* et une *R*, qui sont les lettres initiales de nos deux noms, entrelacées avec un *C*, lettre initiale du nom de don Carlos mon ami. Il ne faut pas que ce *C* te scandalise; tu sais que Fernand ne marche jamais sans don Carlos; leurs cœur ne font qu'un; il en est de même de leurs noms; par-tout l'amitié les entrelace.

C'est un ci-devant secrétaire de l'ambassadeur qui te porte tout cela; je l'ai chargé de ne point le porter à la maison, mais de le déposer à l'hôtel Massaréna, et j'écris à don Carlos d'avoir la complaisance de te remettre le tout lui-même. Reste à savoir comme il s'y prendra pour faire cette commission, et si ma mère et les religieuses lui permettront de te voir tête-à-tête. Je ne me soucie point que Bénédictine aille fouiller dans tout cela. J'abandonne la chose à la prudence de don Carlos et à ta bonne étoile, car je ne puis mieux faire,

J'ai confié aussi au porteur, un petit chien épagneul aussi joli qu'aucun de ceux d'Espagne, mais il a beaucoup plus d'instinct que les nôtres; il est très-caressant et très-drôle. Quand il entend prononcer le nom de Joséphine, ou de Rosalie, ou de don Carlos, ou de Fernand, il remue sa queue, se dresse sur ses deux pattes, danse, saute, fait des cabrioles, et montre les dents comme pour rire. Je l'ai appelé *Monkei*. Il porte au cou un collier sur lequel est gravé le même chiffre qui est brodé sur les jarretières. Je crains qu'on ne te laisse pas ce chien au couvent. Dans ce cas, don Carlos le garderoit, et si tu venois à renoncer à ton pieux projet, il te le remettroit.

Est-il bien vrai, bien vrai, ma bonne petite sœur, que tu persistes à vouloir te faire religieuse? Ceci, comme disoit notre bon papa, n'est pas un badinage d'enfant. C'est un engagement pour la vie. Interroge bien ton cœur, et marque-moi

avec ta candeur ordinaire, ce que tu y découvriras. Ne prends-tu pas pour vocation l'ennui, le dégoût que tu éprouves à la maison ? La vocation pour un état n'est, Rosalie, qu'un goût décidé, fortement prononcé pour cet état. Le ciel ne s'explique pas autrement. Etudie bien ce qui se passe en toi; si tu y découvres ce goût, alors, ma chère Rosalie, je pleurerois amèrement de te perdre pour toujours, mais je me reprocherois de t'avoir conseillé de ne pas obéir à la voix qui t'appelle. Mais si tu n'a pas pour la vie religieuse ce penchant qui fait taire toute considération, si tu découvres que tu as été dans l'illusion, garde-toi bien alors de faire un sacrifice que le ciel n'agréeroit pas; écris-moi sur-le-champ, et ne t'inquiète pas des suites. On fera du bruit, mais ne crains rien; je saurai parler et faire connoître que depuis la mort de mon père, je suis devenu le chef de la famille. En attendant, ma chère Rosalie, promets à ton bon frère, de ne pas te

presser de prendre l'habit de novice ; cet habit, il est vrai, ne lie pas, mais c'est toujours une sorte d'engagement qui donne quelque honte de revenir sur ses pas ; et dans une affaire de cette importance-ci, il ne faut rien donner ni à la mauvaise honte, ni au respect humain. Je ne sais pas combien dure dans votre communauté ce que vous appelez la probation ; mais que risque-tu, Rosalie, d'en prolonger le tems ? Seroit-ce blesser ta conscience de dire à tes supérieures, que tu ne t'es pas encore assez éprouvée ? Il me semble au contraire que ce parti seroit fort sage, et que tes supérieures l'approuveroient beaucoup, car ce n'est pas trop de quelques mois de réflexion pour se préparer à entrer en noviciat.

Je serois d'autant plus aise que don Carlos pût t'entretenir en particulier, qu'il t'indiqueroit sûrement une voie pour m'écrire. Tu en profiterois, ma bonne Rosalie, et tu m'écrirois souvent, bien souvent.

Ne pouvant plus faire de ces bons éclats de rire que nous faisions dans le cabinet de papa et dans nos jeux, nous folâtrerions au moins par lettres.

Communique celle-ci à don Carlos; dis-lui que je n'ai osé lui faire aucune recommandation en faveur de l'homme que j'ai chargé de ce qui te revient, vu ce qui m'a été dit par l'ambassadeur qu'il ne seroit pas bon de contredire.

Adieu, Rosalie; sois toujours ma bonne, ma chère sœur, comme je serai toujours ton frère, ton bon frère Fernand. Le tems reviendra où nous rirons encore. Bénédictine m'a écrit un sermon dans le genre de ceux qu'elle nous faisoit lorsque nous ne voulions pas jouer à ses jeux; mais son sermon ne m'a pas converti; il n'empêchera pas que je ne te donne un jour Joséphine pour sœur. Fais comme moi: laisse gronder, et n'écoute que ton cœur qui te conseillera toujours bien.

LETTRE V.

Don Pedro DE MASSARÉNA à don CARLOS, son fils.

Naples, 6 Août 17...

VOUS vous transporterez, dès qu'il vous sera possible de le faire, chez le libraire Sancha ; vous lui remettrez la lettre ci-jointe qui n'est que pour lui ; ainsi vous ne la décacheterez point. Vous lui promettrez le secret ; vous recevrez sa déclaration dont vous ne ferez part qu'à moi ; mais vous m'en ferez part sur-le-champ. Je ne veux point que le seigneur Astucia, ni qui que ce soit, assiste à cet entretien.

Ce que vous dites sur ce qui est dû à l'ancienneté du service, est très-bien pensé ; ne vous en écartez jamais.

Je vous laisse toute liberté à l'égard des

sous-lieutenances. Vous devez être capable de faire par vous-même un bon choix.

Comportez-vous envers vos officiers avec dignité, mais sans hauteur, comme sans familiarité. Avec vos soldats, justice et sévérité ; voilà toute la règle de votre conduite. Evitez les querelles comme la peste ; ne provoquez point ; ne soyez jamais aggresseur ; mais si on vous mettoit à l'épreuve, si on vous contraignoit de défendre votre vie, souvenez-vous que vous êtes espagnol et mon fils. Que l'insolent qui aura feint d'élever un soupçon sur votre bravoure, ait long-tems à se repentir de sa folle témérité !

Vous avez de la tristesse, don Carlos ; point d'enfantillage ; je veux en savoir la cause ; je vous ordonne de me la dire. Doutez-vous que je n'aie pas assez de tendresse ou de pouvoir pour faire votre bonheur? Vous me feriez une injure qui vous déchireroit de remords.

Votre oncle Spinoletto vous remettra

cinquante-six piastres. Vous tâcherez ensuite de joindre Salomon Wanderghen; vous lui demanderez combien Fernand lui doit d'argent; vous donnerez audit Wanderghen sur ces cinquante-six piastres, ce qu'il vous dira lui être dû par Fernand; vous en tirerez un reçu, et vous garderez le surplus pour votre ami.

Je ne sais si Fernand est content de moi; je prévois seulement qu'il me sera à moi très-difficile de le contenter; les embarras naissent à chaque pas; il faudra pourtant bien qu'il finisse par être raisonnable. Il est un genre d'extravagance que je ne suis nullement d'humeur à tolérer.

Adieu, don Carlos; si vous ne me dites pas, mon fils, la cause de votre chagrin, vous aurez d'autant plus de tort, qu'il ne vous est pas possible d'ignorer que pour vous satisfaire, les sacrifices les plus pénibles ne coûteront rien au meilleur des pères; dès que je suis le meilleur des pères, soyez donc le meilleur des fils.

LETTRE VI.

Le même à François SANCHA.

Naples, 6 Août 17...

Il m'est revenu que vous connoissiez, seigneur, une demoiselle Joséphine et sa tante. Il m'importe de savoir les noms, demeure et état de ces personnes. Vous voudrez donc bien sans qu'il soit nécessaire pour cela de m'écrire, confier ce renseignement à mon fils don Carlos qui vous remettra ma lettre, et dont la discrétion ne doit vous laisser aucun ombrage.

Ma demande, seigneur, ne souffre ni objection, ni retard. Si vous refusiez les éclaircissemens dont il s'agit, vous auriez à vous en repentir, car je les aurois par une autre voie qui pourroit être fâcheuse

pour vous et pour ces personnes. Evitez-vous ces désagrémens; agissez loyalement ainsi que je fais. Je suis parfaitement à vous.

LETTRE IV.

Le même à don Juan Spinoletto.

Naples, 7 Août 17.....

Vous saurez, seigneur et très-honoré beau-frère, que votre protégé Balbuena a eu l'art de se faire prêter par le secrétaire d'ambassade, cinquante-six piastres que vous savez bien en votre âme et conscience, que ledit Balbuena ne rendra jamais. Cinquante-six piastres sont une somme exorbitante pour le secrétaire d'ambassade, qui n'est pas encore bien équipé, qui n'est pas riche, et qui a des parens pauvres. Je n'entends point qu'il perde cet argent. Je vous confie de plus qu'il a contracté à Madrid une dette qu'il faut qu'il paie sur-le-champ, parce que je ne souffrirai jamais que chez moi il soit em-

prunté un maravédis. J'ai monté ma maison sur ce ton, et Dieu aidant, elle y demeurera. Je veux que tout ce qui m'environne porte l'empreinte de la grandeur et de la magnificence du pays que j'ai l'honneur de servir; et il me seroit honteux qu'il y eût au monde quelqu'un qui pût dire qu'il a chez moi un débiteur.

D'après ces principes, seigneur et très-honoré beau-frère, vous comprenez qu'il faut que vous ou moi, nous payions ces cinquante-six piastres. Ce ne sera certes pas moi, car aucun motif ne peut me porter à réparer les sottises du seigneur Balbuena. Ce sera donc vous, s'il vous plaît, qui paierez cette somme que mon fils a commission de ma part, de vous aller demander.

Vous avez, seigneur, l'âme trop élevée pour souffrir qu'un de vos protégés fasse chez moi une bassesse semblable à celle qu'y a faite Balbuena, et vous êtes trop généreux pour ne pas la réparer quand

elle vous est connue. Balbuena étoit chez moi votre homme ; vous m'en avez répondu ; vous vous êtes fait sa caution ; vos lettres en font foi. Un homme de votre sorte sait ce qu'on doit à sa parole. Qui répond, paie ; c'est une des loix de l'honneur, que vous connoissez aussi-bien que moi. Je pourrois ajouter que Balbuena, en dévalissant un jeune homme, qui par sa place et par d'autres rapports, m'est étroitement uni, m'a fait une injure personnelle. J'aurois droit d'en demander la réparation. Je me borne à celle que je viens de vous exposer amicalement, et avec la confiance que m'inspirent, seigneur, votre élévation et votre générosité.

LETTRE VIII.

Inigo ASTUCIA à don Juan SPINOLETTO.

Madrid, 10 Août 17.....

NOUS voilà, seigneur, à Madrid, depuis hier matin. Nous quittâmes Anduxar à la fin du mois dernier, et ce qui vous étonnera, nous l'avons quitté sans nous battre. Ce petit don Carlos est étonnant pour son âge ; il a des manières d'agir qui déroutent et qui désarment quand on voudroit se fâcher. Mais patience, ce qui est différé n'est pas perdu. La scène se passera, non à Anduxar, mais à Madrid, et vous en serez d'autant plus content, que cela fera plus de bruit.

Vous me grondez toujours, et c'est toujours à tort, car j'immole toute ma personne à votre service.

Il me paroît, seigneur, que l'image peut seule vous adoucir ; vous vous adoucirez donc, car vous l'aurez ; la partie est trop bien liée, pour que vous n'ayez pas encore cette preuve du zèle de votre serviteur. Modérez seulement votre impatience ; je manquerois l'exécution en voulant la hâter. Croyez qu'il me tarde tout autant qu'à vous, de vous voir vous élever d'extase en extase jusqu'au troisième ciel. J'ai touché ce matin les soixante pistoles qui m'aideront à vous faire faire ce voyage. Quand vous serez au terme, laissez enfin tomber quelques faveurs sur celui qui se dévoue ainsi à vous complaire. Je préfère le consulat de Smyrne à celui de Maroc. Infidèles pour infidèles, j'aime mieux ceux d'Asie que ceux d'Afrique.

LETTRE IX.

Salomon WANDERGHEN à Ambroise HOMBRÉNÉGRO.

Rio-Bello, 11 Août 17...

EH bien ! mon brave Ambroise, mon cher collègue, comment vont les affaires à Madrid? Les vôtres vont à merveille. Le manuscrit est corrigé et dans sa perfection. Antexageros m'a écrit qu'il l'attendoit avec impatience, et qu'il étoit pressé de distribuer les rôles. Il l'aura, seigneur Ambroise, aussi-tôt que vous le jugerez à propos, c'est-à-dire, dès que vous m'aurez appris quelles sont les belles inconnues. Comme je pars aujourd'hui même pour me rendre auprès de mon père, adressez-moi votre réponse à Buen-Retiro; mais il faut que je l'y trouve ; il faut qu'elle soit satis-

faisante, sinon je me brouille avec vous; et vous n'aurez pas le manuscrit, et Dieu sait ce qui vous arrivera.

LETTRE X.

Le même à Moïse WANDERGHEN son père.

Rio-Bello, 11 Août 17....

Je pars aujourd'hui, mon cher père, pour vous aller rejoindre. Tout est conclu; nous sommes d'accord sur la somme; mais on s'est moqué de moi lorsque j'ai présenté l'état des effets avec lesquels vous comptiez payer; on m'a dit que jamais on n'avoit imaginé de payer une terre avec des meubles et des bijoux; qu'il faudroit un siècle pour les faire estimer, et un autre siècle aux acquéreurs, pour les convertir en espèces. On veut donc de l'argent comptant. Cette difficulté ne doit pas vous arrêter; il convient même de commencer mes projets d'avancement, par l'acquisition de cette terre. J'aurai moins de peine

à obtenir une lieutenance, en me présentant sous le nom de marquis de Rio-Bello, que sous celui de Salomon, fils de Moïse Wanderghen.

Le marquisat au reste est la plus belle chose du monde : sept clochers, un parc de cent cinquante arpens, de belles eaux dans l'enclos du parc bien empoissonnées; un château à l'antique avec tours, fossés, bastions; deux pièces d'artillerie, une chasse de quatre lieues d'étendue, tous les les droits honorifiques que vous pouvez imaginer. Il en est un sur-tout qui est peut-être unique dans toute l'Espagne; c'est que le seigneur de la terre a douze gardes-du-corps richement vêtus, qui, quand il le veut, montent à cheval, et le précédent l'épée nue à la main. Ils sont tenus de le suivre par-tout où il va, excepté hors des limites de la terre.

Comment pourriez-vous hésiter, mon petit papa, à faire une acquisition semblable ? Nous serons-là, vous comme le

roi, moi comme le prince des Asturies? Hâtez-vous de promettre l'argent qu'on demande. Si vous n'avez pas cette terre, je suis la plus malheureuse de toutes les créatures ; je tombe dans le désespoir ; je me brûle la cervelle, c'est bien décidé. Et quand vous n'aurez plus Salomon, à quoi vous servira d'avoir amassé tant de tonnes d'or et d'argent ?

Un homme d'affaire que j'ai consulté, m'a dit qu'il vous faudroit l'agrément du roi pour acheter cette terre, vu, a-t-il ajouté, votre renommée de judaïsme. Je lui ai répondu que la renommée en avoit menti ; qu'au surplus je faisois moi, profession ouverte de catholicisme ; que j'en avois de bons certificats, et que l'achat se feroit sous mon nom... « N'importe, a répliqué cet homme ; la renommée s'étend sur le fils comme sur le père ; elle entache l'un et l'autre. On ne badine point en Espagne sur cet article. On ne veut pour ces sortes d'acquisitions, que de vieux

chrétiens. Si vous achetiez sans l'agrément du roi, vous vous feriez avec la cour et l'inquisition, de fort grosses affaires. D'ailleurs vous perdriez plus que vous ne gagneriez. Vous seriez toujours troublés dans votre possession ; les fermiers ne vous paieroient pas ; les vassaux vous refuseroient foi et hommage ; ils n'acquitteroient point les droits ; les curés ne vous rendroient aucun honneur ; ils vous refuseroient même peut-être l'entrée des églises. »

Mais que cela ne vous inquiète point, mon cher petit papa. Ma bonne étoile me procurant un protecteur tel que don Juan de Spinoletto, je me rendrai si nécessaire auprès de lui, qu'il faudra bien qu'il nous obtienne cet agrément du roi, et qu'il fasse tout ce que nous désirerons. On obtient tout avec la persévérance et l'opiniâtreté.

LETTRE XI.

Le même à Inigo Astucia.

Rio-Bello, 11 Août 17...

J'étois venu ici, seigneur, pour des affaires qui intéressent mon père, et non pour mes plaisirs, comme vous le pensez. Dès qu'il est utile à vos desseins que je retourne à Madrid, j'y retourne sur-le-champ ; je pars dès aujourd'hui. Vous voyez que vous ne pouvez être servi plus promptement. Je me flatte que dans l'occasion je trouverai de votre part le même zèle pour mes intérêts. Rien pour rien dans ce monde ; vous avez recours à mes services ; je dois compter sur les vôtres.

A mon arrivée je vous sommerai de la parole que vous m'avez donnée de me présenter à don Juan de Spinoletto. Vous

m'assurez que je puis lui être utile, et que c'est ce motif qui vous fait désirer de me voir bientôt à Madrid ; je n'en doute point, seigneur ; mais je dois prévenir que je n'entrerai dans aucune affaire relative à son service, que je n'aie eu l'honneur de lui être présenté, et d'être assuré par sa propre bouche, de sa protection.

Je persiste à exiger de vous que vous ne ferez point demander par don Juan à don Carlos, la lieutenance que je désire. Il me convient d'attendre la réponse de mon ami Fernand, que je trouverai peut-être chez mon père. Fernand ne peut pas me refuser le plaisir que je lui demande, et don Carlos lui est dévoué ; il n'est même pas sûr que don Juan fût exaucé, et Fernand le sera naturellement. Vous voyez que je suis la marche qui est la meilleure à tenir, puisque c'est elle qui doit me conduire au but ; et en la tenant, j'ai la satisfaction de ne point manquer aux pro-

cédés qu'on se doit entre amis. J'offenserois l'amitié, si dans cette circonstance je m'adressois à tout autre qu'à Fernand ; je lui déroberois le plaisir de m'avoir obligé. Il n'y a rien de si agréable qu'un succès qu'on obtient sans blesser sa conscience. Lorsque la conscience et le succès ne peuvent pas aller ensemble, il faut bien alors sacrifier ou celle-là, ou celui-ci ; mais je n'en suis pas encore réduit à cette alternative dans l'affaire dont il s'agit.

Quelque désir que j'aie de vous obliger, et de profiter des offres que vous me faites, de me servir auprès de don Juan de Spinoletto, je vous répète ce que je vous ai dit de vive voix, que je refuse absolument d'épouser votre querelle avec Fernand à qui vous paroissez en vouloir beaucoup, et qui je crois, ne vous en veut nullement, car il ne m'a jamais parlé de vous ni en bien ni en mal. Fernand est encore mon ami ; il n'a point démérité auprès de moi ; si je lui faisois la guerre, ce se-

roit faire le mal gratuitement. S'il lui arrivoit de rompre le traité d'amitié qu'il a fait avec moi, et de me desservir au lieu de me servir, alors je pourrois me croire libre de tout engagement, et j'aurois le choix des armes pour la vengeance.

Quant à Joséphine dont la beauté vraiment rare vous charme, il faudra bien qu'elle vienne en ma puissance. La chose seroit même déja faite si ce n'eût été le voyage que j'ai été obligé de faire à Rio-Bello ; mais en la mettant en ma puissance, je ne prétends point l'enlever à Fernand qui est le premier en date, et qui par cette raison doit avoir la préférence sur moi. Cette générosité vous étonne, mais elle est dans mes principes. Je reconnoîtrai les droits de Fernand, aussi longtems qu'il sera mon ami. Si les vues dont vous me parlez sans trop me les développer, ne s'allioient pas avec ces principes, il me seroit impossible d'y concourir.

Vous voyez, seigneur, qu'on n'a point

envie de ruser quand on parle avec cette franchise, et qu'on se laisse ainsi deviner. Mais nous causerons de tout cela plus au long sous peu de jours. En attendant, je vous renouvelle mes protestations de zèle et d'attachement.

LETTRE XII.

François SANCHA à Joséphine DE SUZA.

13 Août 17...

VOICI, ma chère filleule, ce que je lis dans le *Pensador*. Je vous copie l'article mot-à-mot.

« Les personnes qui avoient des fonds et marchandises sur *le David*, ne savent ce qu'est devenu ce navire. En calculant le tems qui s'est écoulé depuis son départ, on ne peut douter que non-seulement il devroit être arrivé à sa destination, mais qu'il devroit même être de retour à Cadix. Cependant on n'en entend point parler ; il n'y a point d'exemple d'un tel silence. On sait que peu après son départ, il fut surpris d'un fort gros tems. Cargaison, équipage, passagers, tout auroit-il été englouti dans les abîmes de la mer? Si ce malheur

est arrivé, il influera sur la fortune de plusieurs particuliers de Cadix et de quelques négocians de cette capitale. »

Il ne faut pourtant pas, ma chère filleule, trop vous inquiéter de ce paragraphe. Les paroles des journalistes ne sont pas des oracles. L'auteur du *Pensador* n'en sait pas plus que moi. Il ne seroit même pas impossible qu'il fût payé pour parler ainsi. Il y a des moyens de retarder en mer un navire. On fait courir le bruit qu'il a péri ; ceux qui sont intéressés à sa cargaison, prennent l'alarme ; ils viennent trouver l'armateur ; ils composent avec lui ; ils lui cèdent pour une petite somme comptant, les fonds qu'ils avoient sur le vaisseau et tout l'intérêt qu'ils auroient pu en retirer. Quand le marché est conclu et bien arrêté, on entend tirer le canon ; c'est le vaisseau perdu qui arrive, et qui auroit apporté deux cent pour cent de gain aux intéressés, s'ils ne se fussent pas pressés de renoncer à tout espoir.

N'ayez donc pas plus de frayeur que moi, ma chère filleule. Attendons ce qu'on appelle des nouvelles officielles. Le trajet qu'il y a de Cadix à Marseille, n'est pas un pays perdu ; un vaisseau ne peut pas y périr sans qu'on ne parvienne à le savoir authentiquement.

J'ai beaucoup d'impatience que la santé de votre chère tante se rétablisse, d'abord par la satisfaction et le soulagement que vous en recevrez, ensuite parce que vous déménageriez toutes les deux, afin de donner le change aux espions. Le docteur San-Domingo m'a dit comme à vous, que cela seroit long ; qu'à la vérité elle reprenoit de l'appétit, de la force et même un peu de gaîté ; mais que les jambes étoient toujours fort enflées, et qu'elle ne pouvoit cheminer sans souffrir beaucoup. Il faut donc encore avoir un peu de patience.

Ce malheureux Ambroise me donne toujours de l'inquiétude, et je suis embar-

rassé de savoir quelle conduite je dois tenir avec lui. Je ne pus l'autre jour m'empêcher de lui parler ainsi : « Ecoutez-moi, Ambroise; votre maître m'a parlé de vous si favorablement, que je n'ai nulle défiance sur votre compte; mais expliquez-moi une chose : Pourquoi lorsqu'il entre chez moi un familier de l'inquisition, un alcade, un alguasil, pâlissez-vous et fuyez-vous? — C'est, me répondit-il, que je n'aime pas ces gens-là; je n'aime pas les gens qui vivent du mal qu'ils font. — Mais, lui dis-je, ils ne font de mal qu'à ceux qui en font. Je suis exposé par mon état, à recevoir souvent de ces sortes de gens, parce qu'ils viennent m'avertir des livres qui sont prohibés. Vous êtes donc exposé à avoir souvent de ces frayeurs, et il seroit possible qu'elles fussent remarquées et qu'elles donnassent des soupçons contre vous aux officiers de la Sainte-Hermandad. — C'est égal, repliqua-t-il, c'est égal; il répugne à ma probité d'envisager en face ces happe-

chairs. — A propos de probité, repris-je; j'ai encore un petit avis à vous donner: Lorsque je ne suis pas à la boutique, tâchez que des inconnus n'approchent pas trop près de mon comptoir, car le soir quand je suis de retour, je n'y trouve pas grand'chose quoique vous ayez beaucoup vendu. J'eus à peine dit cela, qu'Ambroise se fâcha tout de bon; il cria si haut qu'on l'entendoit de la rue, et que les voisins se mirent à la fenêtre. « Qu'appelez-vous, seigneur? me disoit-il. Pour qui me prenez-vous? Est-ce que vous me prenez pour un fripon? Sachez que je n'ai jamais fait tort en ma vie d'un maravédis à qui que ce soit. J'ai de bons certificats. Je suis honnête homme; oui, seigneur, je suis honnête homme. Apprenez qu'Hombrénégro a de la probité; j'en ai, Dieu merci, et je vous le ferai voir. Vous avez blessé ma délicatesse. Voulez-vous me fouiller? Fouillez, fouillez, voyez. »

En disant cela son visage devint rouge

comme de l'écarlate; les yeux lui sortoient de la tête; il retourna ses poches avec une promptitude merveilleuse. Je remarquai que celles des deux côtés de la culotte étoient d'une telle profondeur, que de ma vie je n'en vis de semblables. En retournant celle à gauche, il en laissa cheoir une dague, comme en portent les bandits de la Sierra, de six pouces de long, sans compter le manche, et bien affilée. Vous savez que ledit Ambroise est gaucher; cette position à gauche, ne me fit nulle plaisir. Je lui dis : « Qu'est-ce que c'est, Ambroise, que vous avez laissé tomber là? — Quoi? quoi? dit-il. — Ce vilain outil-là, lui répondis-je. » Alors en le fixant, il pâlit; puis se hâtant de le ramasser, il me dit : « Ce que c'est, monsieur?... ce que c'est... tenez, regardez bien;... vous voyez bien cette dague.... Regardez-la bien, seigneur, touchez-la, touchez-la. C'est un trophée qui devroit être dans les archives du roi. Venant en Espagne avec un maître qui

m'avoit pris à son service en France, comme nous étions dans la plaine de Biescar, et que je m'étois un peu écarté, mon maître fut attaqué par six assassins. Il me crie : *à moi, Ambroise.* Je cours à lui, je saute sur le premier assassin qui se présente à moi; je lui arrache sa dague, je la lui enfonce dans le cœur; il tombe du coup, et reste mort sur le carreau. Les cinq autres ont peur, et prennent la fuite. La voilà, seigneur, cette dague qui a été dans le cœur du brigand. Je la conserve comme un témoignage d'un des plus beaux exploits qui se soit jamais fait, et si le roi le connoissoit, il me feroit tout au moins chevalier d'Alcantara. — Je conviens, lui dis-je, qu'il vous fait beaucoup d'honneur. — Vous voyez donc bien, seigneur, reprit-il, que je suis homme d'honneur; que j'ai de la probité. N'êtes-vous pas content? Voulez-vous monter dans ma chambre? Voulez-vous visiter mes armoires, ma malle? Venez, venez. — Mon Dieu! Ambroise,

lui dis-je alors en élevant le ton pour le faire taire, vous faites bien du carillon pour peu de chose. Qui vous parle de mettre en doute votre honneur, votre probité? Il s'agit simplement de veiller à ce qu'on ne me vole pas; il n'est pas étonnant qu'en mon absence on me dérobe quelques pièces de monnoie, puisque sous mes propres yeux, on prend sur mon comptoir des réaux, et quelquefois même des piastres. Allons, Ambroise, appaisez-vous; allez à vos affaires, et qu'il ne soit plus question de tout ceci. — J'y consens, dit-il en se retirant, mais vous vous méfiez de moi, seigneur, j'ai cela sur le cœur. »

Je vous avoue, ma chère filleule, que cette scène ne me fit point plaisir. Je croyois cependant que tout étoit dit à cet égard entre Ambroise et moi; point du tout. Sur les onze heures du soir, comme j'allois me mettre au lit, j'entends gratter à ma porte. *Qui va là?* criai-je. On me répond d'une voix dolente: *Ambroise.* —

Eh ! mais, dis-je, Ambroise à l'heure qu'il est, que me voulez-vous? — Vous parler. — Cela est-il donc si pressé ; ne pouvez-vous le remettre à demain matin ? — Non, non, c'est très-pressé ; ouvrez ; ouvrez ; si vous n'ouvrez pas, je suis perdu, perdu pour une éternité. *Sennor Sancha, per l'amor de Dios*, ouvrez, ouvrez-moi ! » Cela fut dit si humblement, que je me rendis. *Allons*, répondis-je, *tranquillisez-vous, Ambroise, je vais vous ouvrir.* J'ouvris donc. Dès qu'Ambroise fut dans la chambre, il se jeta à mes genoux, et me dit : « Je suis, seigneur, un misérable, un scélérat, un damné ; pardonnez-moi ; si vous ne me pardonnez pas, je me donne la mort. — Que faites-vous-là, lui dis-je, Ambroise, levez-vous, on ne se met à genoux que devant Dieu. Parlez, que vous est-il arrivé? Que veut dire ceci? Est-ce que vous auriez perdu la tête? » Il se leva, et continua de la sorte : « Je suis, vous dis-je, un misérable prêt à se noyer, si vous

ne lui pardonnez pas. — Eh bien ! je vous pardonne d'avance, de quoi s'agit-il ? — Il est bien vrai, seigneur, que c'est moi qui vous ai volé tout ce qui manque dans votre comptoir; je ne veux pas me coucher avec ce poids sur la conscience; tenez le voici, je vous le rends. » Il vida en même-tems les deux poches de sa veste, et jeta sur la table des pièces de monnoie de toutes les sortes; il y en avoit bien environ pour la valeur de deux quadruples. « Ambroise, lui dis-je, la restitution que vous me faites, est une preuve que vous vous repentez; il ne faut donc pas perdre courage ni l'espoir de devenir homme de bien. Cet argent est un argent gagné pour moi, puisque je le croyois perdu; mais je n'en profiterai pas; il sera donné aux pauvres devant vous. Leurs prières vous obtiendront que votre changement soit durable; il faut pour qu'il le soit, ne point regarder en arrière, et vous souvenir que *nul crime n'est sans punition, nulle bonne action sans récompense*. Lais-

sez-là

sez-là, croyez-moi, votre Wanderghen qui, avec tout son esprit, dit quelquefois des choses qui font horreur à ouïr. »

Pendant mon sermon, Ambroise avoit la tête baissée, les yeux collés contre terre; quelquefois il les levoit au ciel, en se tordant les mains; d'autres fois il frappoit du pied, et se mordoit les lèvres. *Je me repens, seigneur, je me repens;* voilà tout ce qu'il me dit en se retirant. La paix n'est pas dans la conscience de ce malheureux. J'aviserai aux moyens de m'en défaire sans compromettre votre repos.

Quant à ce qui vous concerne, je n'entends plus parler de rien. Depuis plusieurs jours je n'ai point vu Wanderghen qui est celui que je crains. Don Carlos est entré deux ou trois fois chez moi; mais il s'est religieusement conformé à la prière que je lui avois faite à Séville; il ne m'a pas ouvert la bouche sur votre compte. Astucia est venu un matin tout seul me tirer à part pour me dire qu'il avoit absolument à vous

parler; que si je voulois lui procurer cette satisfaction, il me procureroit à moi, une bonne protection et un riche présent. Je lui ai ri au nez; il n'a pas eu d'autre réponse, et il s'est retiré en grommelant je ne sais quoi entre les dents. Cette apparente tranquillité ne doit pas nous empêcher de nous tenir sur nos gardes.

LETTRE XIII.

Joséphine DE SUZA à François SANCHA.

15 Août 17...

L'AGITATION où me mit votre lettre, mon cher parrain, ne me permit pas de vous répondre sur-le-champ, et je priai Ambroise de venir chercher ma réponse aujourd'hui. Cet Ambroise m'effraie. Tout ce que vous m'en avez raconté, donne bien à penser. « Dissimulons, dit ma tante, faisons-lui bon visage jusqu'au dernier moment ; c'est à-coup-sûr un vaurien ; mais dans le fond quel intérêt auroit-il à nuire à ma Joséphine qui par son air angélique inspireroit de la douceur à un démon même ? » Voilà comme parle ma

tante qui pense sur mon compte plus avantageusement que je ne le mérite.

Lorsque Ambroise m'eut remis votre lettre, il me tira à l'écart, me disant qu'il avoit à me communiquer des choses qui me concernoient. Je le suivis toute tremblante dans un petit cabinet. Ah ! quels yeux, mon cher parrain ! je ne les avois jamais si bien vus. Ils font horreur. Après les avoir roulés long-tems d'une manière effrayante, voici ce qu'il me dit : » Il y a, mademoiselle, de bien méchantes gens dans le monde. On a voulu me payer pour vous faire du mal. Si vous saviez les propositions qui m'ont été faites, elles font trembler. Mais ne craignez rien; fiez-vous à moi; j'aimerois mieux être au cachot au pain et à l'eau, toute ma vie, que de vous occasionner une piqûre d'épingle. Ne dites rien à votre tante, cela la chagrineroit trop. Je vous avertirai de ce que je saurai. Il ne tiendroit qu'à moi de faire

ma fortune ; mais je ne mange pas de ce pain-là. Et puis vous êtes si bonne, si douce, vous avez tant de patience dans vos malheurs, qu'il faudroit être pire qu'un démon, pour vous vouloir du mal. Allez, mademoiselle, Ambroise a de la probité ; il ne vous sera rien fait qu'à mon insçu. Ne vous hasardez toujours pas d'aller toute seule dans les rues l'après-midi, quand les boutiques sont fermées. (1) »

Je ne sais pas pourquoi, mon cher parrain, quand je pense à cet Ambroise que mon papa aimoit tant, tout mon corps frissonne ; cela signifieroit-il que réellement il voudroit me faire du mal ? Il n'est pas possible qu'il veuille m'en faire, puisque moi je ne lui en ai jamais fait. Au contraire quand j'ai quelque bagatelle qui semble lui faire plaisir, je la lui donne sur-le-

---

(1) Les marchands à Madrid ferment leurs boutiques pendant la sieste.

champ. Il ne vient pas ici une seule fois que nous ne le fassions rafraîchir. Nous faisons en un mot tout ce que notre situation nous permet de faire, pour lui prouver que nous ne sommes point ingrates des soins qu'il a donnés à mon papa, et il n'y a pas de jour que je ne lui dise que si nos malheurs finissoient, nous le reprendrions volontiers, ou nous le placerions bien. Je ne doute point d'après les traitemens qu'on fait à mon infortuné père, que les hommes ne soient naturellement méchans ; mais je ne puis pas me persuader qu'Ambroise qui ne reçoit de nous que des amitiés, le soit au point de vouloir combler mon malheur. D'ailleurs quel mal pourroit-il me faire, ainsi que cet Astucia et ce Wanderghen? Dès que mon père a sûreté pour sa vie, les malheurs qui me seront personnels, me seront bien peu de chose.

Mais grand Dieu ! s'il avoit péri sur mer!..... s'il avoit péri avant de voir son

honneur rétabli!..... Quelle idée, mon cher parrain! je n'ose m'y arrêter. Nous saisissons, ma tante et moi, avec avidité vos consolantes réflexions sur l'article du *Pensador*. Il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a peut-être pas d'exemple, comme le dit le journaliste, d'un silence semblable à celui qu'on garde sur ce navire. Ces bizarreries ne sont faites que pour nous.

Que d'embarras, que de sollicitudes nous vous donnons, mon cher parrain! sans nous, vous meneriez une vie paisible. C'est nous encore qui sommes cause des chagrins que vous donne cet Ambroise. C'est pour nous que vous les endurez avec patience, que vous ménagez cet homme, et que vous le souffrez chez vous. Que d'obligations nous vous avons! Ah! du moins ne doutez pas, mon cher parrain, que vous ne teniez dans le cœur de votre filleule, la même place qu'y tient son trop malheureux papa. Si Dieu lui con-

serve la vie, comme j'en ai la très-ferme espérance, si je puis un jour le joindre, il saura tout ce que vous avez fait pour Joséphine.

CINQUIEME PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Laurenzo CASCARA à don Pedro DE MASSARÉNA.

Madrid, 18 Août 17...

J'AI l'honneur de vous informer que la senora Massaréna est toujours incommodée de ses vapeurs, et que votre fils ne guérit point de sa mélancolie. Quand je prends la liberté de lui faire quelques observations à ce sujet, il me répond : « Cela ne dépend pas de moi : je croyois que le plaisir de voir ma mère, que l'air de Madrid dissiperoient mon ennui : mais il ne s'en va point. Que faire à cela, Cascara? Prendre

patience ; je n'y connois pas d'autre remède. Tu vois que le bonheur n'est pas toujours là où on le croit. »

Nous quittâmes Anduxar à la fin du mois dernier, et nous sommes arrivés à Madrid au commencement du courant. Mon maître n'a point eu de querelle au régiment, quoique le seigneur Astucia ait pu faire pour lui en susciter une ; mais voici une aventure qui a fait grand bruit et beaucoup d'honneur à mon maître, et dont par cette raison, je crois devoir vous rendre compte.

Un jour un grenadier manqua à l'appel, de trois minutes. Lorsqu'il arriva, le capitaine qui est celui-là même qui vouloit *tâter* mon maitre, lui fit une forte réprimande. Le grenadier répondit qu'il s'étoit endormi involontairement sous un arbre : « Vous resterez, lui dit le capitaine, un mois au cachot. » Un sergent s'écria que ce grenadier n'avoit jamais manqué à son devoir, et qu'il étoit bien dur

de le condamner à un mois de cachot pour avoir manqué l'appel de trois minutes. « Vous êtes un mauvais raisonneur, répondit le capitaine. Sergent, ajouta-t-il, vous resterez un mois au cachot, et cet homme y restera deux mois. » Le lieutenant de la compagnie prit alors la parole, et dit au capitaine : « Et moi aussi j'atteste que ce grenadier est un excellent sujet. C'est moi qui l'ai donné à la compagnie. C'est sa première faute, elle ne mérite ni un mois, ni deux mois de cachot. — Vous donnez, lui cria le capitaine, un fort mauvais exemple. Vous garderez prison pendant un mois; le sergent restera au cachot deux mois, et le grenadier trois mois. »

Les choses se passèrent de la sorte pour cette journée. Le lendemain matin tous les grenadiers prirent le armes; ils s'emparèrent de deux pièces de canon, et se rendirent tambour battant, mèche allumée, enseignes déployées sur la place d'armes. Ils juroient et disoient, qu'ils vouloient

qu'on leur rendît les prisonniers, et qu'on leur livrât le capitaine pour le mettre en pièces; que si on ne leur accordoit pas ces deux points, ils massacreroient tous les officiers, et mettroient le feu à la caserne.

Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que les compagnies de fusiliers s'ébranlèrent aussi: et on disoit qu'elles vouloient faire cause commune avec celle des grenadiers. Dès que mon maître sut ces fâcheuses nouvelles qui mettoient en alarmes toute la ville, il monta sur son cheval blanc; sa bonne mine le faisoit remarquer et applaudir de tous ceux qui étoient sur son passage. Je montai aussi à cheval; j'avois pris la précaution de mettre un pistolet dans chaque poche de ma veste; je galoppai derrière mon maître, le suivant le plus près que je pouvois. Nous arrivâmes chez le capitaine: nous entrâmes dans une pièce reculée, où il étoit seul avec Astucia, se désolant, et se croyant perdu. « Capitaine, lui dit mon maître, aux armes!

— Que voulez-vous que je fasse dans cette extrémité? Qu'y a-t-il à faire contre des furieux? — Quoi! que dites-vous-là, demanda mon maître, que prétendez-vous faire? — Je m'en vais, répondit le capitaine, délivrer les prisonniers. Je vous prie d'employer toute votre autorité pour qu'il ne soit point attenté à ma vie. — Aux armes! aux armes! cria mon maître; je vous l'ordonne. Quand on veut tâter les autres, il faut savoir payer de sa personne, et mourir au champ de l'honneur pour le service de son pays et le maintien de la discipline. Suivez-moi. » Le capitaine entendant mon maître lui parler ainsi, rougit, et lui dit : « Mon colonel, je vous prie de croire que je n'ai pas peur: je vous obéis, je vous suis. » Astucia retint alors mon maître par l'habit, en lui criant: « Don Carlos, où allez-vous? Vous n'y pensez pas; vous vous ferez égorger. » Mais mon maître le poussa rudement, ce qui ne lui étoit jamais arrivé. Il étoit vérita-

blement en colère; il nous fit passer le capitaine et moi, devant lui, ferma la porte, donna deux tours de clef pour que le seigneur Astucia ne nous suivît point, mit la clef dans sa poche, et dit en souriant : « Capitaine, voilà Astucia aux arrêts pour vous avoir donné de mauvais conseils. » Reprenant ensuite un air de grandeur que je ne lui avois jamais vu, il ordonna au capitaine de monter à cheval, et de se tenir à sa droite. Nous fûmes aux casernes. Là, mon maître ordonna à la colonelle de prendre les armes et de se mettre en bataille. Il fit ensuite à la compagnie un beau discours qu'il finit ainsi : « Je ne veux être suivi que par mes amis; ceux qui ne veulent pas me suivre, n'ont qu'à rester : je ne leur en voudrai pas. » Tous aussi-tôt, sans attendre ni ordre, ni signal, marchèrent le pas de charge; si bien que mon maître fut obligé de modérer leur ardeur. Le capitaine lui dit : « Mon colonel, si nous prenions encore une compagnie? —

C'est assez de celle-ci, lui répondit mon maître ; elle aura tout l'honneur de l'affaire ; ne vous fiez pas aux autres. »

Nous nous avançâmes en bonne contenance vis-à-vis la compagnie de grenadiers. Quand nous fûmes à la portée du fusil, mon maître fit ranger en bataille la colonelle, et ordonna aux soldats de se reposer sur leurs armes. Il s'avança ensuite vers les grenadiers à la portée du pistolet, ayant toujours le capitaine à sa droite, et moi derrière. Là, il s'arrêta, ôta majestueusement son chapeau, le remit, et fit aux mutins une harangue si touchante que quelques-uns ne purent s'empêcher de pleurer. Quand il eut fini, il fit faire quelques pas en arrière à son cheval, et cria d'une voix forte : *Grenadiers, attention au commandement!* Il ajouta incontinent avec la même force de voix : *Bas les armes!* Vous eussiez vu aussi-tôt tous les grenadiers poser leur fusil par terre. Ce fut un beau mouvement. Mon maître au même mo-

ment, donna dé l'éperon à son cheval, et s'élança, le capitaine et moi le suivant, au milieu des rangs qui s'ouvrirent pour le laisser passer. Il fut droit à une pièce de canon, arracha la mèche des mains du canonnier qui la tenoit, la jeta par terre, et lui dit : « Marche là-dessus, et éteins-la bien. » Le canonnier obéit, et après avoir foulé avec les deux pieds la mèche, il la lui montra en disant : « Tenez, regardez, mon colonel, elle est bien éteinte. » Se retournant alors, il m'apperçut et me dit : « Qu'est-ce que tu fais-là, Cascara? » Je lui répondis : « Je suis au poste où m'a mis votre père. Si c'étoit un jour de bataille je ne serois pas plus loin de vous. — Eh! dit le capitaine, ceci pourroit bien passer pour une bataille! » Mon maître courut à l'autre pièce de canon, et fit comme à la première. Il revint ensuite à la colonelle lui commanda l'exercice, fit charger les fusils, et cria : *En joue!* Ce cri fit frémir tout le monde; je fus effrayé

comme les autres ; je crus qu'il alloit faire tirer sur les grenadiers qui sans doute se seroient défendus, et alors cette journée eût été sanglante. Les grenadiers voyant que nos soldats les mettoient en joue, se jetèrent à genoux ; et en nous tendant les bras, ils crioient : *Miséricorde, camarades, miséricorde !* Je n'ai jamais rien vu de si pitoyable ; j'en eus le cœur ému ; mon maître ne paroissoit point touché. Quand il eut crié *en joue*, il retourna vers les grenadiers à la portée du pistolet, et dit : « Point de miséricorde pour les traîtres qui ont failli faire couler le sang de mes braves soldats ! » En même tems il ordonna aux six chefs de cette émeute de sortir des rangs, et les fit conduire en prison par des fusiliers, pour que le conseil de guerre les jugeât. Ils furent en effet jugés quelques jours après. Quatre ont été dégradés et chassés avec des cartouches jaunes ; deux ont passé par les verges ; l'un est mort sur la place, et l'autre à l'hôpital. . . .

Quand mon maître eut fait sortir ces six grenadiers des rangs, il ordonna aux grenadiers et aux soldats de la colonelle, d'aller les uns vers les autres, de s'embrasser et d'oublier ce qui s'étoit passé. On obéit des deux côtés. Mon maître donna ensuite des ordres pour qu'on distribuât aux soldats des bouteilles de rafraîchissemens; et cette journée qui nous avoit fait trembler en commençant, finit par une fête.

En sortant de la place d'armes mon maître fut délivrer des arrêts, Astucia qui fut fort content d'apprendre comment cette affaire s'étoit terminée: il nous avoua qu'il avoit cru que le dernier jour de sa vie étoit arrivé.

Mon maître alla ensuite avec le capitaine voir le lieutenant, le sergent et le grenadier qui étoient en prison. Il ne voulut pas abréger le tems de leur captivité; il leur parla de manière qu'ils se soumirent avec résignation. Le capitaine de son côté, fut si touché, qu'il embrassa le sergent et

le grenadier, et leur promit qu'il auroit avec eux des procédés qui feroient connoître à tout le régiment ses regrets de la peine qu'il leur avoit faite. Le lieutenant voulut aussi embrasser le capitaine; et même depuis ce jour-là, ils sont devenus amis intimes et inséparables.

Cette affaire a fait un tel honneur à mon maître, que plusieurs régimens, notamment les gardes walones et les grenadiers à cheval, lui ont écrit des lettres de félicitation qu'ils ont fait imprimer dans la gazette de la cour. Chacun dit que cette aventure le mettra en grande réputation.

Quelques jours après me trouvant à mon ordinaire au café, Coxon s'approcha de moi, et me parla ainsi: « Eh bien! Cascara, tu dois être bien content ; tous nos officiers et tous nos soldats chantent les louanges de don Carlos; ils disent qu'il fera beau le voir un jour de bataille à la tête de son régiment, et qu'ils ne changeroient pas ce colonel-là pour le prince des

Asturies. Quel homme, dit mon maître, que ce don Carlos! Je voulois le *tâter*, mais c'est bien lui au contraire qui m'a *tâté*; sans lui que serois-je devenu? Aussi n'a-t-il pas affaire à un ingrat. Nous avons juré, mon lieutenant et moi, sur nos sabres, de lui servir de seconds en toute rencontre, et de lui être dévoués jusqu'à la mort. Voilà, Cascara, comme parle mon maître : il regarde don Carlos comme le plus vaillant officier qui soit au service d'Espagne. »

Je fus si content d'entendre Coxon me parler ainsi, que je l'embrassai de tout mon cœur. Vous saurez aussi, seigneur, que je venois de recevoir une lettre du seigneur Texado qui m'enjoignoit de dire de sa part, à ce Coxon, que son maître étoit un fat, et autres complimens de cette nature qui n'étoient rien moins que gracieux. Voyant que les affaires avoient pris une aussi bonne tournure, je jugeai qu'il y auroit de la malhonnêteté à faire la commission du seigneur Texado. Je n'en souf-

ſlai donc pas le mot à Coxon : je crois qu'il vous fera plaisir d'apprendre que son maître se nomme Diego Ménézès.

Je viens présentement à ce qui concerne le seigneur Astucia. La veille du jour où nous sommes partis d'Anduxar, Diégo Ménézès et son lieutenant vinrent de grand matin chez mon maître, pendant que je le coëffois. Comme sa porte n'est jamais fermée pour les officiers, ils entrèrent sans cérémonie, et lui dirent qu'ils venoient lui demander une grâce qui étoit de leur permettre de l'accompagner à Madrid où ils se proposoient de passer aussi le tems de leur congé. « Très-volontiers, répondit mon maître ; vous me faites le plus grand plaisir ; je ne croyois pas faire un voyage aussi agréable. — Maintenant, colonel, dit le seigneur Diégò Ménézès, peut-on vous dire deux mots ? — Dites, de quoi s'agit-il ? — Peut-on les dire ici ? — Oui, oui, Cascara n'est pas de trop : il a toute la confiance de mon père et la mienne.

Parlez librement. — Vous saurez donc, mon colonel, qu'il n'a pas tenu au seigneur Inigo Astucia, que nous ne nous soyions coupé la gorge vous et moi; voilà mon lieutenant qui peut l'attester. — Je ne sais pas si vous me l'auriez coupée, mais je serois très-fâché de la couper à un de mes camarades. — Passons sur cela, et revenons à Astucia. — Il n'a cessé de me crier aux oreilles, que vous étiez haut, fier, insolent; que vous méprisiez les officiers; que si l'un de nous s'avisoit de vous provoquer, vous ne seriez pas assez sot pour accepter le défi, mais que vous aviez assez de crédit à la cour, pour le faire claquemurer sous trente-six verroux dans une bonne citadelle. — De grâce, seigneur, laissons-là ces pitoyables propos. — Non, parbleu, je ne les laisse pas, et j'exige qu'Inigo Astucia vienne ici confesser à genoux, qu'il a tenu ces propos-là à moi, à mon lieutenant, à d'autres officiers, et qu'il a ajouté qu'il falloit faire tomber

cette fierté ; que l'officier qui s'en chargeroit, vous rendroit un grand service, et qu'il ne manquoit plus à votre éducation, qu'un bon coup d'épée. — Quelle extravagance ! En vérité, capitaine, vous êtes bien bon d'avoir retenu et de me répéter ces sottises. Astucia n'étant pas du métier, peut se méprendre sur ce qui constitue la véritable valeur ; il peut croire qu'on n'est pas bon officier si on ne tire quelques palettes de sang à son camarade. C'est une erreur qui n'est que risible. Mais je ne le ferai point venir ici ; je ne lui donnerai point cette humiliation, et vous connoissez trop bien, capitaine, les convenances pour avoir l'intention de me dicter des loix chez moi. — Dieu me garde de vous mettre en mauvaise humeur, quand je viens apporter la paix et non la guerre ! Vous ne voulez pas qu'Inigo Astucia subisse cette humiliation, je n'insiste pas ; mais il convient que vous entendiez encore que pas plus tard qu'hier, cet homme

dans un cercle où il y avoit six de nous; annonça qu'il ne concevoit pas qu'aucun officier n'eût voulu se battre avec vous; qu'il étoit de son honneur et du vôtre que vous vous battissiez; que l'affaire dont on parloit tant, étoit moins que rien, puisqu'on n'y avoit pas brûlé une amorce, et que vos yeux n'avoient pas vu briller une épée; qu'il n'auroit jamais cru que dans notre régiment, on eut l'humeur aussi pacifique; que du reste il s'en consoloit, parce qu'il avoit lié une autre petite intrigue qui auroit un grand dénoûment; qu'il étoit à-peu-près assuré à Madrid, d'un brave champion qui depuis l'âge de quinze ans, passoit tous les jours une heure ou deux dans les salles d'armes; qu'il vous mettroit vis-à-vis ce valeureux champion; que Madrid étant un théâtre plus éclatant qu'aucune autre ville, le combat qu'il vous ménageoit, feroit plus de bruit, imprimeroit plus de gloire à votre nom, et vous feroit rechercher de toutes les dames....

mes..... — De grâce, capitaine, finissons ces folies, en voilà bien assez. — Je finis, parce que je n'ai plus rien à vous apprendre sur Astucia. Actuellement, colonel, j'ai autre chose à vous dire, mais que je ne dirai si vous le voulez bien, qu'en présence des officiers qui sont là dans votre salle. — Quoi! ces seigneurs sont-là, et vous ne m'en disiez rien? »

Mon maître se débarrassa aussi-tôt de mes mains à moitié coëffé, et courut dans la salle. « Seigneurs, dit-il, j'ignorois absolument que vous fussiez ici. Je n'aurois pas tardé un instant à venir vous joindre. Je vous demande mille pardons de paroître devant vous dans cet équipage. Je ne m'attendois pas à l'honneur que je reçois. — Voilà qui est bien, dit le capitaine, c'est maintenant à mon tour de parler. Seigneurs et chers camarades, je confesse en présence de vous tous, que c'est à tort, mal et méchamment que j'ai dit avoir l'intention de *tâter* notre colonel.

Je reconnois que nul ne peut dire sans mentir, avoir plus de bravoure que lui; je le prie de me pardonner mon méfait, et de me recevoir en grâce.... Mon maître entendant cela, courut au capitaine, l'embrassa, et dit tout-haut: « Mon brave camarade, vous me couvrez de confusion. Que parlez-vous de pardon? Ne me parlez que de votre estime et de votre amitié. J'aurois donné mon sang pour les acquérir; je le donnerois pour les conserver.... Seigneurs, dit ensuite mon maître en se tournant vers les officiers, voici une belle journée. Je vais, je crois, ajouter à notre contentement à tous. Vous savez que le roi doit passer cette année en revue à Aranjuez, outre sa maison militaire, quatre régimens d'infanterie, deux de cavalerie, et autant de dragons. J'ai cru qu'il seroit honorable pour notre régiment d'être un des quatre d'infanterie, qui doivent figurer dans cette belle revue. J'ai hasardé de présenter une requête à ce sujet. Voici,

seigneurs, la lettre que m'a écrite le ministre, et que j'ai reçue hier au soir ; je vais vous en donner lecture. »

Mon maître m'ayant permis, seigneur, de prendre copie de cette lettre, je la transcris ici, pour que vous en connoissiez le contenu.

« J'ai mis, seigneur, sous les yeux du roi la lettre par laquelle vous demandez qu'il soit accordé à votre régiment, d'être un des quatre d'infanterie qui doivent être passés en revue à Aranjuez. Sa majesté m'ordonne de vous mander qu'il veut bien déférer à votre demande, autant en considération de don Pedro de Massaréna dont les services lui sont agréables, que pour vous donner un témoignage de la satisfaction qu'elle reçoit de votre bonne conduite au corps.

» Je me réjouis en mon particulier d'avoir à vous annoncer une nouvelle qui vous sera aussi agréable par elle-même, et par la manière gracieuse dont le roi a accédé à votre désir.

» Je vous préviens que la revue devant se faire dans le courant d'Octobre, il faut que votre régiment soit au camp devant Aranjuez, dans tout le mois de Septembre. S'il n'étoit pas au complet, vous vous hâteriez de l'y mettre. Les soldats auront double paie depuis le premier Septembre inclusivement, jusqu'au 31 Octobre aussi inclusivement. Les officiers recevront une gratification équivalente à six mois de leur traitement. »

Lorsque mon maître eut lu cette lettre, tous les officiers crièrent : « Vive don Carlos de Massaréna! vive notre brave colonel! » J'en entendis qui disoient dans un coin : « C'est un avantage d'avoir un colonel qui est bien en cour; le corps y gagne toujours. » Les cris de joie ayant fini, mon maître dit aux officiers : « Mes camarades, il faut que cette journée soit une fête; il faut que nous la passions ensemble; je m'en vais faire servir à déjeûner; nous irons ensuite lire solemnellement cette

lettre au corps, et nous reviendrons dîner ici. On dressera des tables pour les soldats sous des tentes. »

Le tout fut fait comme mon maître l'avoit dit : officiers et soldats se livrèrent à la joie pendant toute la journée.

Voilà, seigneur, comment les choses se sont passées à Anduxar. Nous en sommes partis avec l'estime de tout le monde.

Depuis que nous sommes revenus, mon maître fait assidûment sa cour à la senora sa mère, pour laquelle il a beaucoup de respect. Il voit aussi fréquemment son oncle qui tantôt se fâche, et tantôt le comble d'amitiés.

Nous ne voyons que les meilleures compagnies de Madrid ; nous allons souvent chez la senora Texada, et quelquefois chez le libraire Sancha.

Il ne manqueroit rien à mon contentement, si ce n'étoit le chagrin dont mon maître est visiblement affecté, et dont il ne veut pas absolument m'apprendre la cause.

Je suis toujours le bon papa du seigneur Fernand , et ma femme est toujours sa bonne maman.

LETTRE II.

Salomon Wanderghen à Ambroise Hombrénégro.

Buen-Retiro, 22 Août 17...

Avouez, Ambroise, que jamais philosophe de l'antiquité n'a eu plus de patience que moi. J'arrive à Buen-Retiro, je n'y trouve pas la réponse que je vous avois demandée, et je reste les bras croisés, et vous avez encore vos deux oreilles. Je vous trouve bien plaisant d'oser vous jouer à moi, vous, méchant ver de terre ! J'étois bien bon de laisser tomber un regard sur un faquin de votre espèce !

Ecoutez, Ambroise, je ne me fâche pas; mais je vous dis en toute tranquillité, que je ne blanchirai plus votre linge sale; que je vous abandonne à toute votre fange, et

que vous n'aurez point, que vous n'aurez jamais le manuscrit en question. Vous croyez que ma vengeance en reste-là? Oh! non, non, Ambroise; vous n'êtes pas au bout : et d'abord, je ne vous tiens pas quitte de la réponse que je vous ai demandée. Mettez-vous bien dans la tête qu'il faut, ma lettre reçûe, y répondre sur-le-champ, et me dire où demeure Joséphine. Ma lettre vous sera remise par mon domestique allemand que j'ai muni d'un bon gourdin. Il ne vous quittera pas que vous n'ayez écrit votre réponse; il n'entend pas bien l'espagnol, mais il sait donner des raisons frappantes.

Adieu, Ambroise; sauvez vos épaules. Si le bâton ne suffit pas pour vous mettre à la raison, j'ai autre chose qui vous y mettra certainement.

LETTRE III.

Ambroise Hombrénégro à Salomon Wanderghen.

Madrid, 22 Août 17..

Comme vous me pressez, seigneur; puis-je vous satisfaire sur-le-champ? Cela tient à tant de choses, qu'il me faut bien quelques heures pour y penser.... Je ne sais ce que je dis. Vous m'avez troublé l'esprit. Vous me traitez indignement, seigneur, je ne le mérite pas, car je suis homme de probité.... Je vous en supplie, seigneur, je vous le demande à genoux, ayez patience jusqu'à demain. Demain, oui, demain sans faute, je vous donnerai toute satisfaction, et suis votre serviteur.

LETTRE IV.

Salomon WANDERGHEN à Fernand TEXADO.

Buen-Retiro, 23 Août 17...

CELA est indigne, Fernand; je vous croyois mon ami, et vous ne l'êtes pas; vous ne l'avez jamais été. Vous refusez d'appuyer ma demande auprès de don Carlos. Quelle autre raison pouvez-vous avoir, sinon qu'en l'appuyant, je serois certainement exaucé, don Carlos ne faisant que ce que vous voulez? Voilà un tour auquel je ne m'attendois pas, vous ayant toujours rendu tous les services qui dépendoient de moi. Vous êtes à peine sorti de la poussière de l'école, et vous regardez déjà de haut en bas; vos anciens camarades ne vous sont plus rien; il ne vous faut que des amis colonels. Cela n'est pas bien, Fer-

nand; vous n'êtes pas si élevé que vous ayez acquis le droit de mépriser personne; et souvenez-vous que Wanderghen ne sera jamais méprisé impunément.

Je pouvois avoir la lieutenance par toute autre voie que par la vôtre, car j'ai plus d'une corde à mon arc. Je voulois vous laisser le mérite de me l'obtenir; je voulois jouir du plaisir de n'en avoir qu'à vous l'obligation. Comme vous avez répondu à ma délicatesse ! Votre procédé est abominable; il me nâvre l'âme, et je ne l'oublierai jamais, non, jamais. Tout le monde pense comme moi. Votre mère même et votre sœur Bénédictine vous donnent tort. C'est une trahison, une perfidie dont je ne vous croyois pas capable.

J'aurai, seigneur, cette lieutenance en dépit de vous, et peut-être même de don Carlos. Si je n'ai pas celle-là, j'en aurai une autre qui la vaudra : mais me voilà quitte de tout envers vous. Acquittez-vous de même envers moi. Vous me devez cinquante pias-

tres : j'en ai besoin. Nous achetons le marquisat de Rio-Bello, et nous ramassons tous nos ſonds pour cette acquisition.

Adieu, seigneur, et puisqu'on vérifie chez vous comme chez tant d'autres, la maxime, *honores mutant mores*, adieu pour toujours.

LETTRE V.

Ambroise HOMBRÉNÉGRO à Salomon WANDERGHEN.

Madrid, 23 Août 17...

Je m'étois jeté dans la carrière des belles-lettres; j'y renonce. Je vois que ce métier n'est pas aussi bon que je le croyois. J'en juge par vos *observations* et par votre *tactique.* Ces écrits se vendent assez bien; mais je voudrois que vous entendissiez comme on parle de l'auteur. Les uns disent qu'il faut l'envoyer ramer, d'autres, qu'il faut le condamner au travail des mines; ceux-ci, qu'il faut vous faire prendre quelques jours de repos dans les cachots de l'inquisition; ceux-là disent qu'ils voudroient bien prendre sur vos épaules, la même mesure que vous vouliez faire

prendre sur les miennes par votre domestique allemand. Je ne me soucie pas de me compromettre dans de semblables affaires. Ainsi vous pouvez garder le manuscrit ; je n'en veux plus ; je dis adieu aux Muses.

Quant à l'adresse que vous me demandez, je vous apprends, seigneur, que j'ai ma probité et ma conscience ; je suis fort avec cela.

Je n'ai rien de plus à vous dire. Si vous avez envie de faire du bien à cette jeune personne, je vous fais savoir qu'elle n'a pas besoin de vos services, et qu'elle les refuseroit. Si vous avez envie de lui faire du mal, je ne veux pas vous servir d'exécuteur.

LETTRE VI.

Salomon WANDERGHEN à Ambroise HOMBRÉNÉGRO.

Buen-Retiro, 24 Août 17...

VOUS faites le plaisant, Ambroise; moi, je vais parler très-sérieusement, et je parle pour la dernière fois. Sans répondre à aucune de vos impertinences, je vais au fait.

Je vous déclare donc ce que je n'avois pas encore voulu vous déclarer, parce qu'il est de ma générosité d'épargner autant que je le puis, même les scélérats, et qu'il est dans ma politique de ne frapper les grands coups qu'à l'extrémité. Je vous déclare donc que j'ai découvert chez mon père, et que je tiens dans mes mains, de quoi vous perdre. Si je dis un mot, vous allez au *Présidis* pour le reste de vos jours.

C'est le parti le plus doux qu'on puisse vous faire, car si les juges font leur devoir à la rigueur, vous risquez d'être massolé.

Vous voyez maintenant qu'il s'en faut que je sois machiavéliste, car si je l'étois, je suivrois la maxime qui veut qu'on ne menace point l'ennemi qu'on peut avoir intérêt de perdre. Je vous ouvre mon cœur avec loyauté ; vous n'y découvrez rien que de généreux, car il n'y a pas de générosité plus héroïque que celle qui nous engage à pardonner à ceux qui nous ont offensés. Et moi, Ambroise, je vous pardonne, j'oublie tout à une seule condition qui porte encore le cachet de la générosité. Comptez-bien : c'est aujourd'hui le 24 ; si le 29 au matin, je n'ai pas l'adresse de Joséphine, je vous dénonce dans le courant de la journée à la justice, je vous livre au bras séculier.

Vous avez donc cinq jours pleins de réflexion. Usez-en pour vous bien convaincre qu'un homme qui agit avec cette bonhom-

mie, est incapable de concevoir l'idée de nuire à la personne dont il vous demande l'adresse; et vous, vous seriez bien ennemi de vous-même, si vous refusiez de vous fier aveuglément à un tel homme. L'adresse que vous donnerez, mérite sans doute récompense; vous l'aurez, et bonne; rapportez-vous-en à moi, je réglerai cela avec qui il appartiendra.

Adieu, Ambroise; voilà mon dernier mot.

LETTRE VII.

Le même à Inigo ASTUCIA.

Buen-Retiro, 25 Août 17...

J'AI, seigneur, la rage dans l'âme. Ce petit polisson de Texado que j'ai comblé d'amitié, de services, me fait faux-bond. Il refuse d'appuyer ma demande pour la lieutenance. J'en aurai raison ; unissons-nous, unissons notre vengeance ; écrasons ce petit insecte qui à peine ne veut déja piquer. Ah ! oui, il aura sa Joséphine, mais non pas telle qu'il comptoit l'avoir ; il l'aura, mais ce sera pour son tourment, pour son malheur, pour son désespoir.

Je vous fais passer deux billets que j'ai écrits à Ambroise, et la réponse qu'il a faite au premier. Pensez-vous que d'après

la lecture du second, le misérable puisse reculer ?

Depuis que vous m'avez présenté à don Juan de Spinoletto, je lui ai fait une visite ; j'en ai été reçu très-cordialement. Il m'a fait voir sa bibliothèque, ses tableaux, ses estampes, ses médailles, son oratoire, et de la fenêtre de cet oratoire, les divinités qu'il invoquoit sur le soir. C'est un homme de plaisir, c'est un seigneur magnifique. Il a eu la bonté de me dire qu'il me trouvoit infiniment d'esprit, et m'a promis de me servir en toute rencontre. Je lui ai parlé de mon acquisition de Rio-Bello et des difficultés qu'on me faisoit. Il m'a répondu que ces difficultés étoient des bagatelles, et qu'il les feroit lever ; qu'il avoit l'oreille de tous les ministres, et qu'il ne se faisoit rien au conseil ni dans les bureaux sans son avis. Il m'a demandé un mémoire sur cette affaire. Maintenant que Fernand s'est déclaré, j'y en joindrai un sur ma demande

de la lieutenance. Je vous prie d'appuyer les deux.

Je suis déja si bien dans l'esprit de don Juan, qu'il m'a invité à un petit souper pour après-demain au soir. Ce sera une partie délicieuse. J'ai promis d'y conduire la petite Settenilla qu'il ne connoissoit que de vue, et dont j'espère qu'il sera content. Je lui ai remis un exemplaire de mes deux écrits ; il m'a beaucoup remercié, et m'a dit qu'il me feroit recevoir de *la societad de los Amicos del Pays*. Ce sera toujours un titre à l'immortalité et une égide contre les détracteurs.

Le domestique porteur de ma lettre, vous remettra un exemplaire de ces deux écrits. Vous me direz ce que vous en pensez. Vous jugerez par mon systême de tactique, que j'en sais un peu plus que tous nos militaires, et qu'un homme comme moi, ne déparera point le régiment de Massaréna.

En un mot je suis fort content de don

Juan, et je n'omettrai rien pour qu'il le soit de moi. Je n'oublierai jamais que c'est à vous que je dois de l'avoir connu. Comptez sur ma reconnoissance à la vie et à la mort.

LETTRE VIII.

Don Juan DE SPINOLETTO à Inigo ASTUCIA.

Aranjuez, 25 Août 17...

C'EST aujourd'hui une bonne fête. En homme religieux, je la prolonge jusqu'à après-demain au soir. Après-demain au soir donc, il se fera dans mon salon de Gnide, un petit souper comme on en faisoit à Paphos dans ces tems et cette isle d'heureuse mémoire, où tous les hommes étoient amoureux et toutes les femmes amoureuses. Débarrassez-vous de votre élève; et venez à ce banquet de l'amour, où nous serons servis par les grâces, telles qu'elles sont lorsqu'elles sortent du bain. Votre ami Wanderghen sera de la partie. Il nous amènera la petite

Settenilla dont les gens de bon goût me disent beaucoup de bien. Et vous, pesant automate, qui amènerez-vous ?

Comme vous allez lentement, Astucia ! Si le phénomène ne répond pas à l'attente, prenez-garde à vous.

Je vous dis que don Carlos a toujours l'air d'un écolier ; je vous dis qu'il ne faut pas qu'il hante la maison de la bourgeoise Texada ; je vous dis qu'il faut qu'il se batte. Que vous avez la tête dure, si vous ne comprenez pas cela.

Oui, oui, vous aurez un des deux consulats, quand tout cela sera fait, et que j'aurai vu la merveille.

Réponse par le page qui vous remettra cette lettre, sur le souper d'après-demain.

LETTRE IX.

Inigo ASTUCIA à don Juan DE SPINOLETTO.

Madrid, 26 Août 17...

J'IRAI au céleste banquet, et je n'y serai pas pesant automate. J'y mènerai qui je rencontrerai, n'ayant pas le tems de mieux faire. Tout, tout se fera à votre gré; mais voulez-vous connoître un homme bien embarrassé? Cet homme c'est Astucia. Voilà l'ambassadeur qui m'écrit qu'il ne veut pas que don Carlos se batte, et qu'il s'en prendra à moi si l'on se bat, et qui me l'écrit du ton que vous prenez, quand vous renvoyez un laquais. Il faut bien pourtant que je déplaise à lui ou à vous, seigneur. Vous me ferez ma leçon demain.

LETTRE X.

Le même à Salomon WANDERGHEN.

Madrid, 26 Août 17...

VOUS avez trop de feu dans le caractère, mon cher Wanderghen. Vous poussez cet animal d'Ambroise avec une rudesse qui lui fait perdre la tête. Avec de la douceur et quelques pistoles, vous auriez déja fini. Je connois le pélerin mieux que vous. Je suis bien aise que vous lui ayez octroyé un délai jusqu'au 29. Je vais l'envoyer chercher, et je vous l'endroctinerai de manière qu'il sera à nous, et que le délai fini, vous en aurez bonne réponse.

Je vous avois toujours bien dit qu'il ne falloit pas vous fier à ce petit drôle de Texado ; cela n'a point de principes, rien de solide dans la tête. Vanité, vanité,

et voilà tout ; vous ferez bien de rabattre son petit orgueil. Il a fasciné l'esprit de don Carlos ; il lui a inspiré une fort sotte idée de vous. Don Carlos dit qu'il vous méprise au dernier point ; que vous croyez avoir du génie, et que vous n'avez que de la morgue ; qu'il ne vous voudroit pas pour anspessade dans son régiment ; que tout ce qu'il peut faire pour vous, c'est de vous donner une place de tambour, et cent autres malhonnêtetés de cette espèce. Il ne faut point vous en offenser ; et si vous en veniez à une explication et ensuite à une querelle, ménagez la chose avec tempérament ; ne poussez pas l'affaire à la dernière extrémité. Vous me comprenez.

Je n'ai pu encore que parcourir vos deux écrits. Ils me paroissent pleins d'idées hardies, et il pourroit bien se faire que ce ton ne plût pas à tout le monde.

Je serai du souper d'après-demain.

En finissant ma lettre, je vois entrer Ambroise qui m'apporte des brochures

que je lui avois demandées. Vous lui aviez absolument dérangé le cerveau. Je suis parvenu à le calmer. Ma douceur, mes promesses, la vue de plusieurs pistoles lui ont rafraîchi la santé.

Le 29 à sept heures du matin, il m'apportera avec d'autres brochures, ce que nous désirons. Il demande que vous soyez à cette heure-là chez moi, voulant vous remettre à vous-même cette adresse, pour vous prouver, dit-il, que c'est à votre seule considération *qu'il damne son âme;* ce sont ses expressions. Ainsi, mon ami Wanderghen, vous pouvez regarder cette affaire comme finie.

LETTRE XI.

François SANCHA à Joséphine DE SUZA.

26 Août 17...

JE vous envoie, ma chère filleule, copie d'un écrit que je reçois de Cadix. Vous avez raison de dire que ces événemens semblent faits pour vous seule. Depuis qu'on court les mers, je ne crois pas qu'aucune navigation ait pris cette tournure.

« *Extrait du procès-verbal dressé en l'amirauté de Cadix, le* 12 *Août* 17....

» Ces jour et an est comparu en l'amirauté, Félix Muchos, se disant matelot de navire marchand, lequel a remis aux officiers de l'amirauté un papier ainsi conçu :

» Moi, Miguel Belmonté, capitaine

du navire *le David*, certifie à qui il appartiendra, que foi doit être ajoutée à ce que racontera Félix Muchos, porteur de la présente attestation. »

» Lecture prise dudit écrit, ledit Félix Muchos invité à dire ce qu'il savoit, a raconté ce qui suit :

« Aprés avoir perdu de vue les côtes d'Espagne, nous fûmes surpris d'une tempête horrible. Notre mât de perroquet fut brisé ; le navire se remplit d'eau ; nous pompions autant que nos forces pouvoient nous le permettre ; mais nous nous voyions sans espoir de remédier à ce malheur. Dans cet état de détresse, la foudre tomba sur le navire, et entra par les sabords. Elle eût mis le feu à la sainte-barbe, s'il ne fût entré en même tems une lame d'eau qui l'éteignit ; mais en tombant, elle tua quatre hommes dont deux passagers, le pilote et un mousse. Elle blessa deux autres hommes dont un canonnier et un

passager. Les deux blessés jetoient une infection si horrible, que pour nous en débarrasser autant que pour soulager le navire, nous les jetâmes à la mer avec les deux morts. Nous apperçûmes en même tems, un navire qui voguoit au loin. Nous le signalâmes; c'étoit une frégate Maltoise de 32 canons. Notre capitaine fit hisser le pavillon de détresse, et tirer le canon d'alarme. Le canonnier étant mort, ce fut un jeune françois sans expérience, qui tira le canon; au lieu de se tenir de côté pour mettre le feu à la lumière, il se tint derrière la pièce qui en reculant, lui brisa tous les membres, et le tua: elle blessa deux autres particuliers qui étoient des passagers. Notre capitaine prit ensuite son porte-voix, et demanda du secours à la frégate. Voici ce qu'on nous répondit: *Nous avons vu le tonnerre tomber sur votre vaisseau; il est entré par vos sabords; prenez garde à vous: vous allez sauter en l'air.* En nous criant cela, la frégate dé-

ploya toutes ses voiles, et s'éloigna de nous si promptement, qu'en un instant nous la perdîmes de vue. Le capitaine désespérant alors du salut du vaisseau, fit approcher la chaloupe, y jeta des paquets, et y descendit avec cinq autres particuliers, du nombre desquels j'étois. Les autres ne voulurent pas abandonner le vaisseau. Nous n'en étions pas encore éloignés de quelques brasses, que moi en tâtant avec les mains sur quoi j'étois assis, je demandai au capitaine qui se trouvoit à côté de moi, ce que contenoit le sac sur lequel nous étions assis lui et moi? Il me répondit que c'étoit le sac de ses espèces d'or. Je lui dis qu'il se trompoit, et que c'étoit le sac de la graine des poules. Il tâta alors comme moi, et vit que j'avois raison. Il ordonna de rejoindre sur-le-champ le navire, disant qu'il aimoit mieux périr avec la fortune de ses co-associés, que de sauver son corps. Lorsque nous eûmes rejoint le navire, et que nous fû-

mes remontés dessus, nous attendant à tout instant à le voir englouti ; un passager que nous n'avions pas encore remarqué, grand et sec, appelé Roch Barbenègre, de Provence, parut sur le pont et demanda au capitaine ce qu'on lui donneroit s'il sauvoit le vaisseau ; qu'il étoit charpentier de la marine royale ; qu'il connoissoit la maladie de notre navire, et qu'il sauroit bien la guérir. Le capitaine lui dit : *Dès que tu connois la maladie de notre vaisseau, pourquoi ne l'as-tu pas plutôt guérie ?* Il répondit : *Il n'étoit pas assez malade pour faire ma fortune, celle de ma femme et de mes enfans.* Le capitaine lui dit de se dépêcher, et de dire ce qu'il demandoit. Il dit qu'il vouloit trois mille livres tournois de France, une fois payées, et quinze cent livres tournois de France, de rente reversible sur sa femme et ses enfans. Le capitaine et l'équipage lui jurèrent par Saint-Nicolas, qu'il auroit ce qu'il demandoit. Il mit alors à sa

ceinture deux petites planches, un marteau, des cloux, se ceignit le corps d'une corde, et se fit jeter à l'eau, disant qu'on le retirât dès qu'il en feroit le signal. Il reparut cinq minutes après, et nous dit que nous n'avions plus qu'à pomper, qu'il répondoit du vaisseau. Effectivement la pompe soulagea le navire qui ne laissoit pas de souffrir beaucoup du mauvais état où l'avoit mis la tempête. Cependant le vent étant devenu bon, nous passâmes le détroit, et nous voguâmes assez heureusement, quoiqu'avec de grandes difficultés. Etant à la vue des côtes de Provence, le navire *le Saint-Joseph* sur lequel je suis venu, passa à côté de nous. Notre capitaine pria celui du *Saint-Joseph*, de me prendre à son bord, pour que je pusse venir donner des nouvelles de la fâcheuse traversée du *David*.

» Ledit Félix Muchos interrogé à combien se montoit le nombre des per-

sonnes qui ont péri par cette tempête, a répondu qu'il se montoit comme il l'avoit dit, à sept personnes, et qu'en outre il y avoit eu deux blessés.

» Interrogé si les marchandises avoient été naufragées, a répondu qu'on n'avoit point jeté de ballots à la mer, mais que toutes les marchandises étoient avariées, et que la perte seroit considérable pour les intéressés. »

Voilà, ma chère filleule, les seuls détails que je suis en état de vous communiquer. Il y a de quoi craindre, mais il n'y a pas non plus de quoi se désespérer. En réduisant les choses à leur juste valeur, vous voyez que le nombre des morts se réduit à quatre passagers dont un encore étoit françois. Il faudroit donc supposer que votre cher papa a été un des trois autres. Et pourquoi le supposer quand aucun indice ne l'annonce? Je me flatte donc que le ciel l'aura pris sous sa protec-

tion, et je vous prie, ma chère filleule; de vous bien mettre cette confiance dans le cœur.

SIXIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

Don Carlos de Massaréna à Figuéra Texada.

26 Août, neuf heures du matin.

Recevant, madame, à l'instant un paquet de votre fils, avec prière de le remettre à mademoiselle Rosalie, je vous prie de m'envoyer par mon domestique, un billet que je puisse montrer à la supérieure du couvent, et par lequel vous me permettrez de parler à mademoiselle votre fille.

LETTRE II.

Marie Figuéra TEXADA à don Carlos DE MASSARÉNA.

26 Août, dix heures du matin.

SEIGNEUR, n'ayant pas vu depuis plusieurs jours ma fille, j'aurai l'honneur de vous accompagner au couvent avec Bénédictine. Vous voudrez donc bien nous venir chercher dans votre voiture, à l'heure qui vous sera la plus commode.

LETTRE III.

Don Carlos de Massaréna à Fernand Texado.

Madrid, 26 Août 17...

Ce n'étoit pas le tout, mon cher ami, d'avoir reçu un paquet pour votre chère sœur Rosalie, il falloit encore le lui remettre en main-propre, et la chose ne se trouvoit pas aisée. C'est aujourd'hui à quatre heures après-midi que j'ai tenté l'aventure. La senora Texada et Bénédictine ont voulu m'accompagner. J'avois laissé à l'hôtel le perroquet et le chien, craignant que ces deux bêtes ne me fissent éprouver des difficultés pour le reste. Je dis à Cascara de se mettre dans la voiture avec moi, et de ne pas se dessaisir du paquet. Nous n'avions point Astucia, mon oncle l'avoit

mandé à Aranjuez. C'étoit toujours un contrôleur de moins. Je pris chez vous votre mère et Bénédictine qui étoient en grande parure. Je trouvai à votre sœur en l'abordant, le visage riant ; mais quand elle fut dans la voiture, et qu'elle eut jeté les yeux sur ce que portoit Cascara, elle prit l'air un peu rêveur.

Nous arrivâmes au couvent ; nous entrâmes dans le parloir. Je dis à Cascara de se tenir dans un coin, et de ne donner le paquet que quand il en recevroit l'ordre de moi. Cascara tira une chaise, s'assit, posa le paquet sur ses genoux, les deux mains sur le paquet, et n'ôta plus les yeux de dessus moi. Le cœur me palpitoit, mon cher Fernand ; je voulois que Rosalie emportât le paquet dans sa chambre sans le déployer au parloir. Je ne savois comment mener cette affaire à honneur ; il ne me venoit aucune idée ; mon esprit se fatiguoit à en chercher une ; je n'imaginois rien ; je suois à grosses gouttes. Je présentai des

chaises à votre mère et à votre sœur; nous nous assîmes tous les trois; je mis votre mère au milieu. « Non, non, me dit Bénédictine, mettez-vous, seigneur, entre nous deux. » Je me plaçai au milieu; Bénédictine serra sa chaise contre la mienne en me disant : « Vous avez l'air distrait. » Je ne répondis rien; j'avois les yeux collés contre la porte par où devoit entrer Rosalie; je ne rêvois qu'aux moyens de me tirer heureusement du pas où j'étois engagé.

Enfin, mon cher Fernand, la porte s'ouvre; Rosalie, votre chère et belle sœur Rosalie paroît, fraîche et vermeille comme la rose qui vient de s'épanouir. Elle n'a point encore l'habit de novice. Elle avoit pour toute coëffure un ruban rose en forme de diadême. Ses beaux cheveux noirs tomboient en boucles sur son col d'albâtre. Une petite croix d'or suspendue à un cordon noir, tomboit sur son sein. Elle étoit en lévite rose avec une ceinture blanche. Elle tenoit à la main un bouquet, et avoit au

bras gauche le bracelet sur lequel est le portrait de votre père. Ce bracelet noir rehaussoit d'une manière ravissante la blancheur de son bras, et en faisoit mieux appercevoir le contour gracieux. Elle étoit suivie de la supérieure du couvent. Elle fut d'abord à votre mère, et lui baisa la main; elle fit la même caresse à Bénédictine. Se tournant ensuite vers moi, elle me fit en souriant gracieusement une profonde révérence que je lui rendis de mon mieux. Après ces premières politesses, elle présenta et donna son bouquet à Bénédictine qui au même instant me l'offrit, et me pria de l'accepter. Je ne me fis pas presser comme vous pouvez imaginer, et j'en parai mon habit.

Lorsque nous eûmes tous pris place, votre mère lui dit : « Rosalie, voilà le seigneur de Massaréna qui a la bonté de vous apporter des nouvelles de votre frère. » A ce mot de Massaréna, la supérieure eut l'air de tressaillir; elle leva son voile, me

regarda fixement, et me montra une physionomie d'environ cinquante ans; deux grands yeux bleus, contre l'ordinaire des yeux de nos dames espagnoles; un nez aquilin, une bouche point trop grande, des dents en fort bon état, un visage majestueux, décoloré, mais annonçant une belle carnation. Quand la bonne religieuse m'eut bien considéré, elle me fit signe du doigt de la suivre dans un autre coin du parloir. Se levant aussi-tôt, et entraînant sa chaise avec elle, elle dit à votre mère : « Madame, vous voulez bien permettre. Il y a long-tems que vous n'avez vu cette enfant; vous pouvez avoir des choses particulières à lui dire. Jàsez, jàsez ensemble. Je vais entretenir un instant ce jeune cavalier. Au reste, mesdames, ajouta-t-elle, point de jugement téméraire, les choses se passeront en tout honneur et toute conscience. »

Lorsque nous fûmes à l'autre bout du parloir et assis, la bonne supérieure, le

voile toujours levé, me dit : « Comment ai-je entendu qu'on vous nommoit-là? — Massaréna. — C'est-là votre nom? — Mon propre nom. — Et en quelle qualité portez-vous ce nom?— En ma qualité de fils de don Pedro de Massaréna. — Vous êtes fils de don Pedro de Massaréna? — Oui, madame. — Et de Victoire Spinoletta? — Oui, madame. — Juste Dieu! quelle rencontre! dit la bonne religieuse. Eh! mais oui, continua-t-elle, vous ressemblez beaucoup, mon bel enfant, à votre mère. Vous avez son rire de côté, la fierté de son regard, et la lèvre inférieure un peu épaisse comme tous les Spinoletto. Je ne vous trouve de votre père, que la taille, le son de voix, le parler un peu gras, et l'air réservé. Savez-vous bien, mon bel enfant, que vous êtes avec moi en pays de connoissance? Savez-vous bien qu'il n'a tenu qu'à moi d'épouser votre père, et que votre mère est une ingrate? Victoire et moi, nous avons

été élevées ensemble dans un couvent de Valladolid où nous liâmes une amitié étroite. Votre père qui avoit toujours été bien venu dans ma famille, me faisoit une cour assidue, et avoit la permission de me voir au couvent. J'aurois été pour lui un parti avantageux. Mon père, Gusman d'Osmadez, jouissoit d'une fortune considérable, et n'avoit point de fils. Nous n'étions que deux sœurs, et j'étois l'aînée. J'avois à cette époque dix-sept ans, et ma cadette n'en avoit pas encore dix. Il étoit donc tout naturel que je me mariasse, et tout naturel que j'épousasse votre père, sa famille ne désirant pas moins que la mienne cette union. Cependant je refusai constamment de former ce nœud, non que j'eusse aucune répugnance pour don Pedro, je ne voyois au contraire en lui que de bonnes qualités; mais je n'eus pas resté six mois au couvent, qu'il me prit un dégoût insurmontable pour tout établissement, et une ardeur que rien ne put modérer, pour la vie

religieuse. Mon père mit tout en œuvre pour me ſaire changer de sentiment ; mais comme il avoit des principes religieux, il finit par se rendre à mes désirs. Les religieuses qui craignoient que je ne fusse dupe d'une boutade de dévotion, et qu'on ne leur reprochât que je cédois plutôt à leur volonté qu'à la mienne, n'épargnèrent rien pour m'éprouver. Elles reculèrent autant qu'elles le purent mon entrée au noviciat, et lorsqu'il ne fut plus possible de s'opposer à ce que je prisse l'habit, elles n'eurent garde de m'adoucir les exercices de la communauté; j'en portai au contraire tout le poids avec la plus grande rigueur. Les emplois les plus pénibles, les ſonctions les plus dégoûtantes ſurent mon partage ; de sorte que je fis un noviciat fort dur ; mais rien ne me rebuta, et il ſallut enfin qu'on consentît à me laisser faire mes vœux. Ce jour ſut le plus beau de ma vie, et je ne me suis jamais repentie une seule minute d'avoir pris le voile. Voilà ce que vous au-

tres gens du monde, ne voulez pas comprendre : voilà cependant ce qui est très-vrai à mon égard. Votre père fut constant dans l'inclination qu'il avoit eue pour moi ; il ne renonça à l'espoir de me voir rentrer dans le monde que le jour de ma profession. On me dit qu'il ressentit beaucoup de chagrin du parti que j'avois pris. On attribua même à ce chagrin une maladie dangereuse qu'il fit dans ce tems-là. Victoire comme je vous ai dit, étoit ma bonne amie ; je la menois au parloir chaque fois que don Pedro venoit me voir. Je désirois beaucoup qu'ils prissent du goût l'un pour l'autre : je les y exhortai vivement lorsque le tems où je devois prendre l'habit de novice approcha. Ce parti à la vérité, ne paroissoit pas bien avantageux pour Victoire, parce que votre père ne passoit pas pour riche. Lorsque je leur parlois en particulier de ce mariage, votre père ne répondoit rien ; Victoire me disoit qu'elle n'épouseroit jamais don Pedro, parce qu'il

lui paroissoit trop haut, trop impérieux; et qu'elle vouloit commander chez elle. Cependant lorsque j'eus fait ma profession, ils continuèrent à se voir, et enfin ils s'entendirent, et s'épousèrent. On m'a dit que cette union fut principalement l'ouvrage d'un homme de robe, qui avoit procuré à don Pedro la connoissance et l'amitié de mon père et de celui de votre mère. Lorsque Victoire quitta le couvent, elle me promit qu'elle viendroit me voir aussi souvent qu'elle le pourroit, et que quelque part que nous fussions toutes les deux, elle entretiendroit avec moi une correspondance très-assidue. Elle n'a point tenu parole. Ses lettres assez fréquentes dans les commencemens, devinrent rares au bout de quelques mois, et elle finit par ne plus m'écrire du tout. Depuis que je suis à Madrid, supérieure de cette maison, l'infidèle Victoire ne m'est pas venu voir une seule fois. Voilà, mon bel enfant, soit dit sans vous déplaire, comme vous êtes dans le

monde; vous ne cultivez que les gens dont vous pouvez tirer quelque parti. Si j'étois à la cour au lieu d'être dans un couvent, Victoire seroit encore mon amie. »

La bonne supérieure après m'avoir conté son histoire, et m'avoir appris qu'elle s'appelloit Rosalie comme votre sœur, ajouta :

« Je vous ai fait, mon enfant, la confession de sœur Rosalie ; faites-moi maintenant la vôtre, car vous m'intéressez beaucoup. Comment est-ce que vous connoissez cette petite fille ? — J'ai l'honneur de la connoître, parce que je suis intimement lié avec son frère. — Quelle est la naissance de ces gens-là ? J'ai quelque idée d'avoir entendu souvent prononcer le nom de Texado à votre père ; mais je n'en sais pas davantage sur cette famille. — Madame, sa naissance est fort bonne, et le père a illustré son nom par un grand mérite. — Que fait le fils que vous dites votre intime ami ? —

Il est secrétaire de l'ambassade de Naples. — Qui est-ce qui est ambassadeur? — Mon père. — Ah! j'en suis fort aise. Le secrétaire d'ambassade est-il hidalgos? — Je n'ai jamais fait cette question. — Comment se fait-il donc qu'il soit votre intime ami ? — Depuis la mamelle nous avons toujours été ensemble; nous avons pris nos premières leçons dans la même école ; nous avons achevé nos études dans le même collége. — Eh bien! mon enfant, voilà précisément ce que je dis tous les jours, et ce qu'on ne veut pas comprendre. On ne fait de bonnes amitiés qu'au collége et au couvent. Ecoutez les hommes : ils vous disent tous qu'un ami est un trésor; et moi je dis que ce trésor ne se trouve que dans l'éducation publique. Et vous qui avez l'air tout-à-fait raisonnable, soyez de mon sentiment : lorsque vous serez marié, si vous avez un garçon, mettez-le au collége; si vous avez une fille, mettez-la au couvent. — Aussi

ferai-je, madame, car je suis parfaitement de votre avis. — Dites-moi un peu: quel est cet homme qui est posé-là dans ce coin comme un terme? Que tient-il sur ses genoux? — Cet homme est un ancien domestique qui est dans la famille depuis qu'il est au monde. Quant à ce qu'il tient sur ses genoux, je vais vous l'apprendre, et vous supplier en même tems de me rendre un service important. — De tout mon cœur, je vous le rendrai; je n'ai point oublié ni mon ingrate Victoire, ni mon ancien ami don Pedro; je ferai tout au monde pour leur enfant. Voyons, de quoi s'agit-il? — Ce que cet homme tient sur ses genoux, est un paquet que mon ami m'a chargé de remettre moi-même à mademoiselle Rosalie. — Eh bien! puisque la voilà, que ne le lui remettez-vous? — Je désirerois qu'il ne fût pas ouvert en présence de mademoiselle Bénédictine. Il pourroit s'y trouver des objets qu'on croiroit peut-être lui

mieux convenir qu'à..... et moi comme fidèle dépositaire..... — J'entends, j'entends ; j'y suis. J'arrangerai cela ; le paquet sera d'abord ouvert par moi seule, et je n'y laisserai que les objets qu'il conviendra de remettre à la petite. Comment appelez-vous ce bon-homme? — Cascara. — Ce nom ne m'est pas inconnu. Approchez, Cascara. — Approcherai-je, seigneur? me demanda Cascara. — Approchez, puisque madame l'ordonne. — Cascara, lui dit la supérieure, me remettez-vous? — Madame, je n'ai pas cet honneur-là — Vous ne vous rappelez pas Rosalie d'Osmadez que vous veniez voir au couvent de Valladolid avec don Pedro? — Ah! madame, je me le rappelle maintenant; j'ai bien de la joie de vous revoir pour vous remercier des bontés, des rafraîchissemens... — Oh! oui, nous faisions de bien bonnes petites collations. Cascara, mettez ce que vous tenez-là dans le tour. — Mettrai-je, seigneur? me demanda en-

core Cascara. — Obéissez, lui dis-je, à madame. »

La bonne supérieure revenant ensuite à moi, me dit : « Eh bien ! mon fils, est-ce tout ce que vous désirez de moi ? N'avez-vous plus rien à me demander ? — Madame, j'ai encore chez moi pour remettre à mademoiselle Rosalie, un perroquet et un petit chien, deux fort jolies bêtes..... — Ce perroquet est-il comme Vert-Vert ? dit-il des polissonneries ? — Les seules gaillardises qu'il se permet, c'est de demander à fumer et à boire ; du reste il ne dit pas un seul mot inconvenant. Tous ses propos au contraire ne sont pas moins honnêtes que plaisans. — Je m'en rapporte à vous. Il n'y a point d'inconvénient pour le perroquet. Quant au petit chien, c'est une autre affaire : je ne puis pas le recevoir ; nous n'en souffrons ni à pensionnaire ni à religieuse. D'ailleurs cette petite fille se disposant à prendre l'habit, vous comprenez qu'il seroit sou-

véritablement ridicule et indécent qu'une novice eût une pareille bête. — Je comprends parfaitement vos raisons ; je garderai le petit chien. Mais, madame, permettez-moi de vous demander si mademoiselle Rosalie à arrêté irrévocablement de se faire religieuse ? — Mon enfant, elle le dit, et je serois tentée de croire qu'elle ne ment pas, car elle n'est contente que parmi nous, et au-dehors elle ne fait que s'ennuyer et pleurer. Quand il lui arrive de sortir, ce qui est fort rare et à son corps défendant, elle revient les yeux si rouges, qu'elle nous fait pitié à toutes. Au surplus ce n'est pas une affaire faite, et si ce n'étoit pas-là des signes de vocation, je saurois bien m'en assurer. Mais vous, mon bel enfant, est-ce que vous prendriez quelqu'intérêt à cette vocation ? — Etant, comme je le suis, l'ami du frère, il est bien naturel que je m'intéresse au bonheur de la sœur. — Est-ce que vous pensez qu'elle ne seroit pas heureuse, si elle se

faisoit religieuse ? — Je ne dis pas cela ; mais... — Mais vous le pensez. Et voilà encore une de ces idées de nos gens du monde, qui croient que sans bals, sans comédies, sans visites chez des personnes que l'on méprise ou que l'on abhorre, on ne sauroit être heureux. Vous êtes jeune, seigneur Massaréna ; notez sur vos tablettes toutes les femmes mariées que vous trouverez heureuses, et dans dix ans si je suis encore de ce monde, montrez-moi vos tablettes. — Madame, avec les idées que vous avez, et qui, il est vrai, ne sont pas celles du monde, il seroit possible que vous portassiez mademoiselle Rosalie à une vocation qui ne seroit pas la sienne. — Je n'y porte personne, mon enfant, et vous me dites-là une chose presque malhonnête. Je la pardonne à votre inexpérience et aux préjugés dont on vous a imbu. Ce n'est point moi qui fais les vocations ; ce n'est point moi qui les donne ; je les juge. Il m'est bien per-

mis je crois, de penser que la petite Rosalie n'ayant aucune ſortune, et n'étant pas l'enfant gâté de sa mère, sera moins heureuse qu'une autre dans le monde. Cependant si elle veut goûter de la vie qu'on y mène; si elle se déplaît parmi nous, elle n'a qu'à parler; je ne la retiendrai certainement pas. — Madame, je me suis mal expliqué; et c'est ce qui m'a attiré le reproche que vous m'avez fait. Je voulois dire que les bontés que vous accordez peut-être à mademoiselle Rosalie, lui font trouver le séjour du couvent plus agréable que celui de la maison où, à vous dire la vérité, elle ne trouve pas la même faveur. — Il est vrai que je me suis singulièrement affectionnée à cette enfant; ce n'est pas, comme vous pensez bien, parce qu'elle porte le même nom que moi; mais c'est que c'est un excellent petit sujet, bon, propre à tout, ne rebutant à rien, d'une humeur toujours enjouée, toujours égale, donnant

toutes sortes de contentemens à ses maîtresses, apprenant avec une facilité incroyable tout ce qu'on lui montre, chantant, touchant du clavecin, écrivant, chiffrant comme un ange, entendant un peu le latin, et parlant le françois peut-être mieux que vous; avec cela n'étant étrangère à aucun ouvrage d'aiguille; et par-dessus tout, laborieuse, bonne, douce, prévenante, caressante, se faisant aimer de tout le monde. Vous comprenez combien l'acquisition d'un tel sujet seroit précieuse pour notre communauté, combien en mon particulier je serois désolée de la perdre, et regretterois de m'être tant attachée à elle; mais Dieu me garde d'écouter dans une affaire de cette conséquence, ni mon goût personnel, ni ce qui convient à la communauté! Je vois bien, mon enfant, que vous m'écoutez avec étonnement; mais pour achever de vous convertir, je vais vous faire une petite confidence. C'est l'usage qu'on paie une

dot quand on se fait religieuse. Voilà ce que l'on sait dans le monde ; mais ce qu'on n'y sait pas, c'est que jamais nous n'exigeons cette dot en entier ; c'est que nous ne prenons que ce qu'on veut nous donner ; c'est que nous n'en recevons pas un réal des demoiselles dont les parens ne sont pas fortunés. La senora Texada m'ayant fait de grandes complaintes sur le mauvais état de ses affaires, pensoit peut-être que je la tiendrois quitte de la dot de la petite Rosalie. Point du tout : comme de mon côté j'ai eu des raisons de penser que l'indigence vraie ou prétendue de la bonne dame, pouvoit être une des considérations qui la poussoient à engager sa fille à embrasser la vie religieuse, je fais pour la bonne dame ce que je ne fais pour personne ; j'exige d'elle la totalité de la dot, sans en rabattre un maravédis. Vous pouvez donc être tranquille sur ma conduite à l'égard de ma petite Rosalie, et écrire à son frère que dans ce qu'elle

fera, elle ne sera ni contrainte, ni inspirée par moi. Avez-vous, mon enfant, autre chose à désirer de moi? Parlez, pendant que nous sommes ensemble. — La bonté avec laquelle vous m'écoutez, m'enhardit à vous demander une dernière grâce. — Quelle grâce? — Je vous avouerai avec ingénuité, que j'ai beaucoup de curiosité de savoir ce que contient le paquet que je suis chargé de remettre à mademoiselle Rosalie; je voudrois savoir aussi s'il n'y auroit point dedans une lettre de mon ami qui me chargeroit de quelqu'autre commission. — Et vous voudriez voir cela sans les yeux de mademoiselle Bénédictine, n'est-ce pas? Vous voyez que je vous comprends. Eh bien! mon enfant, je ne vois nulle difficulté à vous contenter. Il est tout simple qu'étant l'ami intime du frère de la petite Rosalie, vous la voyiez de sa part, en ma présence bien entendu, aussi souvent que vous le jugerez à-propos. Etes-vous bien pressé? — Je suis à vos

ordres; mais j'aurois beaucoup de plaisir à marquer par le courier de demain à mon ami, comment ses petits cadeaux ont été reçus. — Rien de plus juste. Etes-vous matinal? Voulez-vous venir entendre notre messe de sept heures? Vous monterez ici après la messe; nous prendrons le chocolat ensemble. La petite Rosalie vous montrera l'un après l'autre, tous les joujoux que lui a envoyés son frère; et comme le courier ne part qu'à trois heures, vous aurez encore le tems d'écrire. Ou, si vous l'aimez mieux, partagez la besogne entre la petite et vous. Arrivé ce soir à votre hôtel, écrivez à votre ami ce qui s'est passé aujourd'hui. Demain après le dejeûner, Rosalie écrira l'histoire de cette seconde entrevue. Je me charge de faire mettre à tems sa lettre à la poste. Ce dernier arrangement vous convient-il? — On ne peut rien de mieux. Je ne sais comment vous témoigner ma reconnoissance pour... — Vous êtes un enfant; ne

parlons pas de cela. Seigneur Massaréna, vous êtes un fort joli cavalier ; vous tenez beaucoup du caractère de votre père que j'estimois infiniment. Je vous sais bon gré de l'intérêt que vous prenez à la petite Texada. J'aime les gens qui aiment ma petite Rosalie. Il n'est rien que je ne fasse pour vous obliger. Il ne tient qu'à vous de l'éprouver. Dites à votre mère que j'ai de l'humeur contre elle, et parlez de moi à votre père quand vous lui écrirez. Allons rejoindre la compagnie, car à la longue elle pourroit mal penser de nous. »

Nous nous levâmes alors, et allâmes reprendre nos premieres places. Que pensez-vous de moi, ma fille, dit la supérieure en s'adressant à Rosalie, de vous avoir privée si long-tems de l'entretien de ce beau cavalier? — Je pense, répondit votre sœur, que tout ce que vous faites est bien fait, et je n'aurai jamais de regret que vous preniez pour vous les plaisirs qui étoient pour moi. — Rien de plus aimable, reprit la supérieure.

Et vous, madame et mademoiselle, continua-t-elle en s'adressant à votre mère et à Bénédictine, vous me pardonnerez de vous avoir laissées si long-tems en famille. J'ai renouvelé avec le seigneur Massaréna une vieille connoissance, quoiqu'il soit bien jeune, et que ce soit la première fois que je le vois. Il vous expliquera le mystère. Madame Texada, c'est à vous maintenant que je m'adresse. Dites-moi, je vous prie, comment vous trouvez ma petite Rosalie? Que dites-vous de cet air de santé? Peut-on aller plus gaîment à la consommation du plus grand des sacrifices? —Madame, répondit votre mère, je vous dirai sans détour que vous la gâtez. — A quoi en jugez-vous? — Mais, dit Bénédictine, y a-t-il du bon sens d'aller ainsi toute en rose quand on doit prendre l'habit de novice? Les petites maitresses ne se mettent pas mieux dans le monde. — Ma fille, dit la supérieure à Rosalie, plaidez votre cause et la mienne. — Que

voulez-vous, ma sœur, répondit Rosalie; on a ses petites fantaisies au couvent comme dans le monde. Je veux plaire ici comme vous voulez plaire ailleurs. Si vous veniez demain, vous verriez bien autre chose. Je serai toute en blanc. J'aurai un diadême de fleurs, une ceinture, une bandoulière de fleurs. Les garnitures de ma robe, de mon jupon, seront en fleurs. Je vous jure que je serai à ravir. — Que vous êtes extravagante! dit avec humeur Bénédictine. — Point tant extravagante, reprit Rosalie. Est-ce qu'on ne pare pas de fleurs les victimes avant de les conduire à l'autel? Ah! si j'avois comme vous avez-là, deux montres, des diamans autour de mes bras, des perles autour de mon col, des pierres précieuses dans mes cheveux, vous auriez raison de dire que cette pompe est toute mondaine et ne va pas dans un couvent; mais en vérité, vêtue comme je suis, je dois paroître à côté de vous, la modestie person-

nifiée. J'en fais juge don Carlos ; parlez ; parlez, seigneur : dites hardiment qui de nous deux a plus de vanité. — La petite méchante ! dit la supérieure. Vous voyez bien, ma fille, que don Carlos sait trop bien l'aventure du berger Pâris, pour s'exposer à prononcer entre une de vous deux. S'il avoit la pomme, il la donneroit à la plus raisonnable ; attendez d'être moins jeune pour la disputer .Mesdames, et vous seigneur, continua la supérieure, ma fille ne vous dit pas la vérité. La voici : Vous savez que c'étoit hier une grande fête. Nous prenons trois jours pleins de vacance ; lorsque cette fête arrive nous reculons l'heure du souper ; et avant le souper nos pensionnaires jouent devant la communauté, deux ou trois proverbes dramatiques. Je permets ces exercices innocens en eux-mêmes, parce qu'ils fortifient la mémoire, et donnent de la bonne grâce et du maintien. Rosalie ayant commencé son tems de probation, ne

vouloit pas cette année être de la partie; mais les pensionnaires qui savent qu'elle s'acquitte fort bien de tout ce qu'elle entreprend, m'ont fait tant d'instance pour que je lui enjoignisse de jouer un rôle, que je n'ai pu m'empêcher de le lui ordonner. Voilà ce qui fait que vous la voyez dans cet ajustement qui, il faut en convenir, ne lui messied point. Cependant si elle eût été prévenue qu'on la demanderoit aujourd'hui au parloir, elle l'eût quitté avant d'y paroître. Mais vous l'avez prise au dépourvu. Voilà son apologie et la mienne. Venons maintenant, madame, dit la supérieure à votre mère, au sujet de votre visite. Le seigneur Massaréna a apporté un paquet que votre fils envoie à sa sœur Rosalie. J'ai fait mettre le paquet dans le tour, et je vais le monter dans mon appartement où j'en ferai l'ouverture sans témoins, pour voir s'il ne contiendroit pas des objets qu'il ne conviendroit point de donner à ma fille. Elle

n'aura que ceux qu'on peut raisonnablement avoir au couvent. Si je faisois ce choix devant elle, je lui donnerois peut-être des regrets, et je veux les lui épargner. Adieu, madame, il se fait un peu tard; voilà l'heure des complies. Nous sommes obligées de vous quitter. Vous n'avez, je pense, rien de particulier à me dire. — J'aurois voulu, répondit votre mère, vous dire un mot de la dot de Rosalie; voilà le tems du noviciat qui s'approche; vous connoissez ma position. — Madame, répliqua la supérieure, il me semble que j'ai déja eu l'honneur de vous entretenir à ce sujet, et je suis désespérée de ne pouvoir rien changer aux arrangemens que nous avons pris. Ce seroit donc inutilement que nous en parlerions de nouveau. D'ailleurs rien ne presse; Rosalie n'a pas encore pris l'habit de novice; il sera tems de vous occuper de cet objet, lorsqu'elle sera entrée au noviciat. »

La conversation finit là. Nous nous le-

vâmes ; Rosalie baisa la main de sa mère, et ensuite de sa sœur qui lui dit : « Ah ça ! Rosalie, vous me ferez voir ce que vous a envoyé mon frère. — Oui, voir ; mais ce sera tout. — Dès que vous vous faites religieuse, qu'avez-vous besoin de tout cela? — Ah ! ma sœur, vous jetez déjà un dévolu sur mon héritage ; mais pour être religieuse, je ne suis pas morte. »

Rosalie ayant fait ses adieux à sa mère et à sa sœur, se tourna vers moi, me fit une révérence fort aimable, et me dit : « Je suis, seigneur, extrêmement reconnoissante de l'amitié que vous avez pour mon frère, et de la complaisance que vous avez eue de m'apporter le paquet qu'il m'a envoyé. J'espère aussi que d'après l'explication de madame la supérieure, l'ajustement que vous me voyez, ne vous laissera de moi aucune mauvaise idée. — Mademoiselle, lui répondis-je, si je pouvois jamais concevoir de vous une idée qui vous fût désavantageuse, je mériterois

que vous en eussiez une bien mauvaise de moi, et me préserve le ciel de ce malheur! — Adieu, seigneur Massaréna, me dit la supérieure en me tendant sa main que je baisai respectueusement ; à mon âge, ajouta-elle, la chose est sans conséquence. Rendez cette amitié à votre mère, et dites-lui que, malgré son inconstance, je l'aime toujours. »

C'est ainsi, mon cher ami, que s'est passée cette première entrevue. Votre bonne sœur Rosalie vous rendra compte de celle de demain. J'ai trouvé cette chère sœur mille fois plus aimable, mille fois plus jolie qu'elle n'a jamais été. Le couvent l'embellit. Quel dommage qu'un vêtement grossier et lugubre couvre un jour tant de grâces, tant de charmes ! Je ne comprends rien à ce grand attrait pour la vie monastique. La chose il est vrai, n'est pas encore faite, et peut-être que de nouvelles, de plus sérieuses réflexions...... Mais je crains bien, Fernand, que nous ne nous

abusions. Votre Rosalie envisage ce terrible sacrifice avec trop de gaîté; il sera consommé. Oui, je le crains, je le crains.

Je n'ai rien de plus à vous marquer sur la prétention de Wanderghen, que ce que j'en ai écrit à mon père, sans les ordres duquel il ne m'appartient pas de rien décider sur des objets de cette matière. Wanderghen ne peut pas entrer dans mon régiment; il n'y entrera jamais. J'ai été aux informations. Son père est bien véritablement juif Hollandois. La haîne qu'on lui porte, la sorte d'avilissement dans lequel il est tombé, ne sont pas sans fondement, car il est notoire que ses richesses sont le fruit de l'usure la plus criminelle et la plus punissable. Il n'est pas sûr que le fils ne judaïse pas. Il vient de publier deux écrits qui soulèvent contre lui tous les bons esprits. De ces deux ouvrages, il y en a un sur la tactique, qui malgré le ton dogmatique et tranchant de l'auteur, décèle une profonde ignorance de l'art militaire. C'est ainsi

qu'en jugent tous les connoisseurs. Ce qu'il y a de vraîment singulier, c'est que Wanderghen que je n'ai pas l'honneur de connoître particulièrement, et qui n'a aucun sujet de se plaindre de moi, fait dans cet écrit contre moi, une sortie où je suis peint d'une manière qui ne permet pas de me méconnoître, et cela à l'occasion d'une tirade sur le corps entier des officiers espagnols. En lisant ce qui me concerne, on ne dira pas que Wanderghen flatte ses portraits. Je ne sais comment est faite la tête de cet homme, mais il est inconcevable qu'il se répande en invectives contre le corps des officiers, dans le tems même où il brigue l'honneur d'y entrer.

L'autre écrit est un résumé de toutes les conjectures qui ont été faites sur l'origine des sociétés. Il y a dans cet autre ouvrage une sortie violente contre le corps diplomatique espagnol. Et voici ce qui va encore vous bien étonner : une des plaintes de l'auteur, c'est que dans notre corps

diplomatique, comme dans notre corps d'officiers, on reçoit des *blancs-becs;* c'est sa noble expression. Et il vous cite, mon cher ami, oui, vous-même, en preuve de son assertion. Il ne vous nomme pas plus que moi, mais il vous désigne si bien, que votre portrait sans être plus flatté que le mien, est aussi reconnoissable.

Cette conduite de Wanderghen à votre égard et au mien, est d'autant plus malhonnête, que ses deux ouvrages étoient certainement composés et livrés à l'impression, avant d'avoir connu mon intention sur sa demande d'une lieutenance, avant même d'avoir pu recevoir la lettre que vous pouvez lui avoir écrite à ce sujet. Vous dites sans doute comme moi :

Tant de fiel entre-t-il dans le juif Wanderghen !

Comme moi, vous mépriserez les folles épigrammes de cet écervelé. Il est à désirer pour lui que les corps paient de la même modération, les pierres qu'il leur a jetées.

Mais il ſaudroit que je fusse moi-même fol, pour introduire dans celui dont j'ai l'honneur d'être membre, un sujet de ce caractère. En voilà assez sur son compte. Il m'est infiniment désagréable d'en avoir eu tant à dire, sachant qu'il a été du nombre de vos amis, et qu'il n'a tenu qu'à lui d'être le mien.

Combien il m'en coûte, mon cher Fernand, de clore cette lettre, sans satisfaire à votre juste curiosité sur ce qui occasionne ma tristesse! Oui, mon cher, mon fidèle ami je suis triste; je sens que ma santé s'altère ; je suis malheureux et d'autant plus malheureux, que la cause de mon ennui est d'une telle nature, que je ne puis vous la confier, que vous-même me blâmeriez de vous avoir fait cette confidence. Plaignez-moi donc; mais ne me pressez pas davantage.

LETTRE IV.

Rosalie Texada à son frère Fernand Texado.

Madrid, 27 Août 17...

Quelle aimable lettre tu m'as écrite, mon cher, mon tendre ami! Que de jolies et bonnes choses tu m'as envoyées! Comme tu te souviens de ta sœur Rosalie! Elle te paie de retour, car si tu avois besoin de tout son sang pour être heureux, elle le répandroit volontiers. Toi seul, oui, toi seul, tu me fais trouver quelque regret à dire un éternel adieu au monde. Quand je songe que je ne vivrai jamais sous le même toît avec mon frère, et que je serai peut-être reléguée dans quelque ville qu'il n'habitera jamais, alors je l'avoue, mon cœur se gonfle, mes pleurs coulent. Mais, mon cher Fernand, que veux-tu que je

devienne dans le monde? Veux-tu que je me condamne à être toute ma vie à charge à ma mère, et peut-être à toi? Cadette, sans fortune, je suis mille fois trop heureuse de trouver un asyle où l'on m'aime, où je me plais, où il ne me manque que toi. Oui, oui, mon cher Fernand, je suis descendue dans mon cœur; je me suis bien étudiée, et plus j'y réfléchis, plus je me persuade que le parti que je prends est le seul que je doive prendre, comme il est aussi le seul qui ne me répugne pas.

Mais abandonnons, mon ami, cette matière qui ne laisse pas que d'être triste par les pensées qu'elle nous fait naître mutuellement d'une éternelle séparation. Venons à l'histoire de la réception de tes jolis présens. Ton ami don Carlos t'en a écrit le commencement; je la prends où il l'a finie.

Dès qu'il se fut retiré avec maman et Bénédictine, je sautai au col de la supérieure, et la priai de me faire voir tout

de suite le paquet. « Mon enfant, me répondit-elle, je vais comme je l'ai dit, le monter dans mon appartement; nous irons ensuite aux complies; après les complies, vous irez vous promener dans le jardin, et quand vous vous serez promenée pendant un quart-d'heure, vous monterez chez moi, où vous verrez et recevrez ce que vous devez voir et recevoir. Le tems approche, ma belle Rosalie, où il faudra vous accoutumer à ne pas désirer avec trop d'ardeur même les choses les plus innocentes. Je suis bien aise de commencer aujourd'hui à mettre un petit frein à votre impatience et à votre curiosité. »

Il fallut obéir : les complies me parurent plus longues que des vêpres. Au sortir du chœur j'allai au jardin ; j'en fis je ne sais combien de fois le tour, et je courus enfin chez la supérieure. « Rosalie, me dit-elle, je crois que vous avez pris une minute pour un quart-d'heure. N'importe : ma vérification est faite. Vous

avez, ma belle enfant, un frère qui est admirable; je l'aime de toute mon âme sans le connoître; je m'imagine qu'il est votre portrait. Voyez combien de belles choses ce pauvre enfant vous envoie au détriment de sa bourse! Je suis ravie de l'amitié qu'il a pour ma Rosalie. Lisez, ma petite, lisez d'abord ce qu'il vous écrit. »

Je pris ta charmante, ton adorable lettre; j'en mouillai chaque ligne de larmes de reconnoissance. « Ah! ma mère, disois-je à tout moment à la supérieure, comme mon frère est bon! comme il est aimable! Vous m'aimez bien; mais si vous le connoissiez, vous l'aimeriez bien plus que moi. » Je collai mes lèvres sur ta lettre; je me jetai ensuite sur tes présens; j'allois comme une extravagante de l'un à l'autre; je les touchois, je les baisois. Quand j'en fus aux jarretières, la supérieure les retira à elle en me disant: « Rosalie, vous avez l'air d'une petite folle; vous ne baiserez point ceci. Ah ça! continua-t-elle,

remettez-vous donc, mon enfant : faisons tranquillement la revue de tout ceci, et voyons ce que vous pouvez emporter dans votre chambre. — Oh ! ma mère, m'écriai-je, tout, tout. — Tout, répondit-elle, est bientôt dit ; vous ne voulez donc ne me rien laisser à moi ? — Ah ! ma mère, qu'ai-je dit ? Je vous en demande mille et mille pardons. Qu'ai-je qui ne soit à vous ? Choisissez ce que vous trouverez de plus beau ; prenez-le, je vous en supplie. Comme je serai contente de vous voir accepter de votre Rosalie, quelque chose qui vous fasse plaisir ! — Vous êtes un bon petit cœur. Parlons sérieusement. Je ne vois rien parmi ces jolies choses que vous ne puissiez vous approprier très-légitimement. Ce ruban seulement vous deviendra inutile, quand vous aurez l'habit de novice ; mais alors vous le laisserez en héritage à quelqu'une de vos bonnes amies. Il n'y a en tout que ces jarretières qui ne vous conviennent point. — Elles sont pourtant

bien jolies. — Trop jolies. — Mais qui les verra? — Est-ce que vous prétendriez les porter? — Pourquoi pas? — Et ce chiffre, petite étourdie? — Eh bien! c'est celui de mon frère et le mien. — Mais cette lettre *M* n'appartient ni à vous, ni à votre frère. — Elle appartient à mon frère, puisque, comme il me l'écrit, son nom et celui de son ami ne sont qu'une même chose. — Il y a dans ce que vous dites-là, du rafinement. Ces jarretières, ce chiffre, c'est de la mondanité toute pure. — Mondanité est un mot, ma mère. Quand j'aurai cela sur les genoux, qui ira deviner que c'est-là? — Vous êtes une petite entêtée. Coupons le différent: emportez les jarretières, je le veux bien; mais vous me les rendrez quand vous entrerez au noviciat. Venons à moi. Je vous prends au mot, Rosalie; j'accepte l'offre que vous m'avez faite. Je recevrai volontiers de votre main un de ces cadeaux. — Choisissez, ma mère; tout est à vous; pre-

nez ce qui vous ſait le plus de plaisir, et même les jarretières, si vous voulez. — Vous n'y pensez pas; qu'en ferois-je? — Prenez, ma mère, prenez. Voulez-vous la cave? — C'est trop beau. Je vous demande cette tablette de chocolat. Le seigneur Massaréna viendra déjeûner demain matin avec nous, et quand nous lui dirons que le chocolat qu'il prend, a été envoyé par son ami, il le trouvera meilleur. Vous lui montrerez toutes ces jolies choses, et après le déjeûner vous écrirez à votre ſrère pour le remercier. Adieu, ma fille; emportez cela dans votre chambre; montrez-le à vos compagnes; divertissez-vous bien : vous voyez que je ne suis pas ridicule. — Ma mère, et le perroquet? — Vous pensez à tout; je l'avois oublié; vous l'aurez demain matin. — Et le petit chien? — Vous perdez l'esprit, ma fille. Est-ce que vous voudriez ſaire du couvent l'arche de Noë? Vous voyez bien que nous ne souffrons point ici de chiens. Vous ne

pouvez pas l'avoir ; laissez-le au seigneur Massaréna : il faut bien qu'il ait sa part de la générosité de votre frère. C'est un bon frère que vous avez-là, Rosalie ; aimez-le toujours bien. Il n'y a rien de si aimable dans le monde qu'un frère et une sœur qui s'aiment comme vous vous aimez. Adieu, ma fille ; point de parure demain pour le déjeûner. Vous vous habillerez après pour votre jeu. »

Tu ne pourras jamais, mon cher Fernand, te faire une idée de la joie que j'éprouvai lorsque je me vis dans ma chambre au milieu de tout ce que tu m'as envoyé. Il me sembloit voir ton image peinte sur chacun de ces objets. Je croyois être avec toi ; tu me parlois ; je te répondois. J'étois dans l'ivresse. Je repassois tout en revue, et je revenois toujours je ne sais pourquoi, aux jarretières. Je trouvois je ne sais quel plaisir à les contempler, à les baiser. Je ne pus résister à l'envie de les essayer. Dès que je les eus à mes genoux,

j'éprouvai une sensation dont je ne puis te rendre compte. Une rougeur subite me monta au visage. Un feu subtil circula dans mes veines, dilata mon cœur. Je m'assis, et je tombai dans une véritable mélancolie, mais qui étoit plus douce que pénible. Cependant par une bizarrerie qui n'est pas concevable, je ressentis comme une espèce de honte d'avoir mis ces jarretières. Il me prit un frémissement dans tout le corps, qui ne me faisoit point souffrir, mais qui m'étonnoit. Que veut dire, Fernand, cet état où pour la première fois de ma vie, s'est trouvée mon âme? Quel rapport y a-t-il donc entre ces jarretières et mon cœur? J'aurois voulu prolonger ces singuliers instans de rêverie; il fallut cependant en sortir, parce qu'on m'attendoit pour la petite pièce que nous devions jouer avant souper. Je défis les jarretières à regret, et j'allai rejoindre les pensionnaires. Je m'acquittai de mon rôle comme une sotte, parce que je n'avois l'es-

prit rempli que de toi et de ton ami. On me trouva sérieuse, mélancolique et presque ridicule. Après le souper, toutes les personnes de la communauté voulurent voir tes présens. Je repris alors ma gaîté. Je montrai tout; on me fit mille complimens d'avoir un frère tel que toi. Pensionnaires et religieuses m'embrassèrent, me comblèrent de caresses, en me disant qu'elles étoient autant pour toi que pour moi.

La nuit je ne pus fermer l'œil; je ne rêvai qu'à toi, à tes présens et au déjeûner du lendemain. Nous nous rendîmes après la messe au parloir la supérieure et moi. J'étois cette fois-ci mise de manière que Bénédictine elle-même auroit été contente de ma modestie. Mes cheveux étoient cachés dans un grand bonnet rond qui n'avoit d'autre ornement qu'un ruban vert-tendre. J'avois par-dessus cela un long crêpe noir qui me descendoit jusqu'à la ceinture; mes mains étoient cachées dans des gants violets. J'avois une robe d'indienne, fond

brun à raies roses et blanches. Je dus paroître à don Carlos un spectre. Il étoit déja au parloir lorsque nous y arrivâmes. Je remarquai qu'il avoit encore à la boutonnière le bouquet que j'avois donné la veille à Bénédictine. Je lui fis mon compliment sur son talent à conserver si long-tems les fleurs. Il me répondit galamment que la personne qui les avoit cueillies, leur avoit communiqué toute sa fraîcheur. Il me montra ensuite du doigt la cage que tenoit son domestique, et dans laquelle étoit le perroquet. « Comment, me dit-il, trouvez-vous, mademoiselle, ce joli oiseau? — Oh! qu'il est joli! m'écriai-je. — Et vous, perroquet, continua don Carlos, comment trouvez-vous mademoiselle? » Le perroquet me regarda beaucoup et ne répondit rien. « Répondez donc, dit don Carlos, *adorable*. — Adorable, adorable, répondit le perroquet: bonjour, bonne petite Rosalie, ajouta-t-il de lui-même. — Oh! le joli oiseau! m'écriai-je encore. Il est admirable.

Seigneur, jase-t-il toujours comme cela? — Vous en entendrez bien d'autres, répondit don Carlos. Aujourd'hui il est un peu étonné ; c'est l'effet du transport de l'hôtel ici ; il pourra même être silencieux pendant quelques jours ; mais quand il aura fait entière connoissance avec vous et avec les autres personnes de la communauté, il vous débitera les plus jolies choses du monde, et son babil ne vous étourdira pas, parce qu'il se tait dès qu'on le lui ordonne. — Seigneur, dit la supérieure, faisons un échange ; passez-nous ici par le tour cet oiseau ; nous allons vous passer tout ce qu'a envoyé votre ami. Vous l'examinerez pendant que Rosalie servira le chocolat. Ce chocolat au reste est pris sur celui qui fait partie des présens du seigneur Texado. Nous vous traitons en ami. Comme nous n'avons rien de caché pour vous, nous voulons bien aussi que vous lisiez la lettre qui accompagnoit ces présens. »

Pendant que j'arrangeois les tasses, que

je faisois mousser le chocolat, que je disposois tout pour le déjeûner, don Carlos lisoit votre lettre ; il se mit ensuite à examiner avec un grand air d'intérêt, tous vos cadeaux. Les jarretières parurent surtout fixer son attention. Il s'attendrit en les contemplant, et les porta même à la bouche. La supérieure qui dans ce moment étoit occupée à arranger quelques biscuits sur une assiette, ne l'apperçut pas ; mais moi qui suivois de l'œil tous ses mouvemens, je l'apperçus. Je tressaillis, et ce fut alors que je ressentis une bien grande honte d'avoir essayé ces jarrètières. Je m'estimai heureuse d'avoir gardé mon voile, car j'étois rouge comme le feu. J'étois si troublée que je ne savois plus ce que je faisois, je remuois tout, j'allois, je venois, je tournois, et je finis par casser une soucoupe de porcelaine. « Mon Dieu ! ma fille, dit la supérieure, que vous êtes gauche aujourd'hui ! Je ne vous ai jamais vue comme cela. Mais aussi pourquoi gar-

dez-vous vos gants? Est-ce qu'on déjeûne avec des gants? Que ne relevez-vous aussi votre voile? vous n'êtes pas encore religieuse, et ici le soleil ne vous incommodera pas. » J'obéis, et don Carlos attribua sans doute ma rougeur à l'étourderie que je venois de faire, et au reproche qu'elle m'avoit attiré. Lorsqu'il eut bien examiné tous les objets, il les remit dans le tour, me disant que tout cela devoit m'être bien précieux, puisqu'il me venoit d'un frère qui n'avoit pas son semblable dans le monde. « Cependant, ajouta-t-il, quelque bien partagée que vous ayez été, votre sœur l'a été encore mieux, du moins plus richement. — Contez-nous cela, dit la supérieure. Pourquoi ne nous en a-t-elle rien dit? Puisqu'elle a des secrets pour nous, nous en aurons pour elle. Nous ne lui dirons point notre lot. Qu'a-t-elle reçu, seigneur? — Deux belles robes de gros de Naples, une belle ceinture, deux paires de gants, et un pot de rouge. — Le pot

de rouge est de trop, dit la supérieure; mais tout cela est en effet plus riche que ce qu'a eu Rosalie; tout cela cependant est dans l'ordre, puisque mademoiselle Bénédictine est l'aînée. Ma fille, vous avez-là un frère qui, comme le dit le seigneur Massaréna, n'a pas son semblable. Vous devriez pourtant mettre des bornes à sa générosité; car votre sœur et vous, vous le ruinerez. — Oh! madame, dit don Carlos, c'est un cœur d'or; personne ne sait aimer comme lui. — Vous comprenez, continua la supérieure, que je ne saurois rien refuser à un tel frère. Il désire comme je l'ai vu par sa lettre, que sa sœur lui écrive. Aucune loi ne défend une semblable correspondance; bien loin de-là, j'invite Rosalie à l'entretenir. J'entends bien qu'on ne se soucie point que les lettres soient décachetées, ni qu'elles passent par les mains de la maman et de la sœur aînée. Mad. Texada et mademoiselle Bénédictine peuvent avoir sur cela des idées que je n'ai

point, que je ne saurois même approuver ; parce que mon sentiment est qu'une sœur doit écrire à son frère, et un frère à sa sœur. Je ferai donc mettre moi-même les lettres de ma fille à la poste, sans qu'elles aillent courir dans la famille ; et le seigneur Texado peut adresser les siennes au couvent sans inconvénient. Ecrivez-lui cela, Rosalie. Quant à ce qui est de décacheter, je ne décachète que ce qui me paroît suspect, et le commerce d'un frère et d'une sœur ne le sera jamais. Vous voyez, mes enfans, que je suis fort accommodante avec les personnes que j'aime ; vous ne me trouverez jamais autrement ; et je me flatte que vous mériterez toujours l'intérêt que je prends à vous. Dites-moi maintenant franchement, seigneur Massaréna, si vous êtes content de ma Rosalie. — Mademoiselle Rosalie, répondit obligeamment don Carlos, est une fleur qui embellit tous les jours et qui fait honneur aux mains qui la cultivent. — C'est fort poli, lui dit

la supérieure ; mais ce n'est pas-là ce que j'entendois ; je voulois vous demander si vous la trouvez mieux aujourd'hui qu'hier. — Hier mademoiselle avoit à la vérité, un ajustement un peu recherché, et elle n'en paroissoit pas moins modeste. Aujourd'hui sa parure est plus simple, et elle n'en paroît pas moins belle. — Toujours des complimens ; je ne vous ferai plus de ces questions-là ; vous la feriez trop rougir. Ce qui est certain, c'est que hier elle étoit mise un peu coquettement ; mais cela étoit fort innocent, vu la circonstance dont je vous ai rendu compte. Il est vrai que cet enfant embellit tout ce qu'elle porte. Voyez, elle n'a au bras gauche qu'un méchant ruban noir, auquel est attaché le portrait de son papa ; eh bien ! une autre avec un brasselet de perles ou de diamans, n'auroit pas un aussi beau bras ! Vous êtes rêveur, seigneur Massaréna ; si vous vouliez être franc, vous conviendriez que vous trouvez cette fleur trop

belle pour le couvent. Mais consolez-vous: il n'en sera que ce que voudra ma fille. Moi je ne veux que sa confiance. Elle a en moi une amie ; je saurai mener à bien ses projets quels qu'ils soient, parce que ses projets quels qu'ils soient, seront toujours raisonnables. Elle est trop bien née pour en former d'autres. »

Sur la fin de cette conversation don Carlos devint rêveur comme l'avoit remarqué la supérieure. Cette rêverie me paroissoit pénible et venir d'un fond de tristesse. Nous nous levâmes pour prendre congé de lui. Il se leva, mais d'un air triste et avec une contenance un peu gênée. « Seigneur, lui dit la supérieure, m'avez-vous rappelée au souvenir de mon ancienne amie, de votre mère? — Ah ! madame, pardonnez-moi, j'avois entièrement oublié de vous dire qu'elle m'a chargé de vous assurer qu'elle vous aimoit toujours de tout son cœur; qu'elle ignoroit absolument que vous fussiez à Madrid; qu'elle seroit venue

aujourd'hui avec moi s'il n'eût pas été si matin ; mais qu'elle aura avec vous un long entretien au premier moment où son indisposition habituelle lui permettra de sortir. — Vous l'accompagnerez, seigneur : — Madame, vous me faites beaucoup d'honneur, mais.... — Vous hésitez ! Vous n'êtes donc pas content de l'accueil que ma fille et moi vous avons fait hier et aujourd'hui? — Ah ! madame, épargnez-moi ; que me dites-vous-là? Juste ciel ! pouvez-vous me parler ainsi, à moi qui n'ai jamais eu de véritable plaisir que dans les courts momens que j'ai passés avec vous? — Vous reviendrez donc nous voir ? — Madame... Il ne dépend pas de moi.... Je ne suis pas né heureux. — Quoi ! seigneur, ne pus-je m'empêcher de lui dire, nous ne vous reverrons plus ! Que vous avons-nous donc fait? Vous nous dites adieu pour toujours ! Vous n'aimez donc pas la sœur de votre ami? — Ah ! Rosalie, Rosalie, s'écria-t-il en pâlissant, quel trait vousenfoncez

dans mon cœur !.... Moi, Rosalie, je ne vous aimerois pas.... Je..... Adieu, mesdames » ajouta-t-il d'un air tout troublé ; et il se retira brusquement.

Cette manière de nous quitter me surprit et m'affecta douloureusement. « Qu'y comprenez-vous? demandai-je à la supérieure. — Ma fille, me répondit-elle, j'y comprends que la nature ne fait rien de parfait; que ce beau cavalier tient de sa mère; qu'il est sujet aux vapeurs comme elle; ce qui est très-fâcheux pour lui, car cette maladie en fera un homme bizarre et peu aimable. »

Je crois, mon bon ami, que la supérieure se trompe, et que la maladie de don Carlos est dans son âme. Je suis sûre qu'il a quelque grand chagrin. Peut-être parviendrois-tu à le guérir si tu lui en demandois la cause. Ecris-lui à ce sujet.

Adieu, mon aimable et bon frère; je t'aime toujours plus que moi-même. Je brode une étoffe de soie. La broderie sera

d'une grande richesse, et tout le monde me dit qu'elle est du meilleur goût. Il y aura de quoi te faire un habit et une veste. Je veux que tu sois habillé comme un seigneur. Quand cela sera fini, j'y ajouterai deux paires de manchettes de dentelles. Si don Carlos ne nous avoit pas fait ce vilain adieu, je l'aurois chargé de te faire passer ces objets; mais il faudra bien qu'il revienne.

Tu sens combien je suis aise d'avoir eu la permission de t'écrire. J'en profiterai souvent. Ne me gronde pas sur l'achat de l'étoffe de soie; je l'ai eue en économisant sur mes menus plaisirs, et en faisant vendre quelques bagatelles qui ne me servoient plus à rien.

Adieu, mon frère Fernand, je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur.

LETTRE V.

Figuera TEXADA à son fils Fernand TEXADO.

Madrid, 27 Août 17...

LE seigneur Ricos m'a remis, mon cher fils, les cinquante-six piastres que vous m'avez envoyées, et je vous en remercie. Balbuena qui a apporté le paquet pour votre sœur, m'a dit que vous lui aviez prêté la même somme. Vous avez eu tort parce que vous ne connoissez point assez cet homme, et que vous ignorez s'il sera jamais en état de faire honneur à cette dette. Vous n'êtes plus un enfant ; vous devriez commencer à connoître le prix de l'argent, et à songer à l'avenir. Que deviendriez-vous si vous veniez à perdre votre place ?

Vos extravagances sur Joséphine ne

vous meneront à rien; je m'en suis ouverte à Wanderghen qui je crois, n'est capable que de donner de bons conseils. Il m'a promis qu'il s'y prendroit de manière qu'il faudroit bien que cette Joséphine vous sortît de la tête; qu'il se faisoit fort de vous réduire au point que de votre vie vous ne seriez tenté de vous unir à elle.

Je pense que vous avez mal agi avec Wanderghen qui a toujours eu des complaisances pour vous, puisque comme il me l'a appris, vous lui devez encore de l'argent. Pourquoi avez-vous refusé de lui faire avoir cette lieutenance? Il est sûr que cela ne dépendoit que de vous. On dit au contraire que vous avez détourné don Carlos de recevoir Wanderghen dans son régiment. Cela n'est pas bien, et je ne reconnois pas-là votre cœur.

Il est vrai que Wanderghen ne vaut pas don Carlos; mais il faut ménager tout le monde. Que savez-vous si la famille n'aura pas besoin un jour de lui? S'il venoit à

demander votre sœur aînée, ne seroit-ce pas un grand bonheur pour elle de lier son sort à celui du fils unique d'un homme qu'on dit excessivement riche ?

Vous êtes bien bon d'avoir envoyé tant de choses à cette petite Rosalie. Je ne les ai pas vues, mais je gagerois que cela vous a coûté encore bien de l'argent. Fasse le ciel au moins que vous ne lui ayiez pas écrit pour la détourner de se faire religieuse !

Comportez-vous toujours bien, mon fils; faites sur-tout votre cour à l'ambassadeur. Si vous perdiez votre place, vous vous trouveriez infiniment à plaindre.

Je vous embrasse, et suis votre affectionnée mère.

LETTRE VI.

Bénédictine TEXADA à son frère Fernand TEXADO.

Madrid, 27 Août 17...

J'AI reçu l'étoffe que vous m'avez envoyée. En récompense, je vous brode une paire de manchettes avec un jabot de belle mousseline. Cela n'est plus à la mode ici, mais la mode n'est peut-être pas encore passée à Naples. D'ailleurs cela est solide, et fait du profit. Ce n'est pas tout : quand j'aurai fini la paire de manchettes, je vous tricotterai une paire de bas de coton.

Croyez-vous que je ne devine pas pourquoi vous vous êtes caché de nous, pour ce que vous avez envoyé à Rosalie ? Vous avez eu peur que je n'en retinsse une partie, et que je ne gardasse même peut-être tout.

Aurois-je

Aurois-je mal fait ? Convient-il à une religieuse d'avoir tant de choses ? Est-ce qu'on ne fournit pas au couvent tout ce dont on a besoin ?

Vous voulez me piquer avec toutes vos plaisanteries sur le mariage. Mais d'abord, qui vous dit que je veux me marier ? Ensuite, est-ce que vous ne voyez pas la différence qu'il y a entre vous et moi ? Vous n'avez rien, et vous voulez épouser une fille qui vraisemblablement, n'est pas plus riche que vous. Moi, j'aurai toujours ma dot, et si je me marie, ne croyez pas que je sois assez idiote pour épouser quelqu'un qui n'aura pas une fortune raisonnable. Faites donc autant de plaisanteries qu'il vous plaira ; mais jamais je n'aurai à me reprocher une folie comme celle que vous projettez, et que Wanderghen vous empêchera bien de faire. Je suis fâchée que ma mère vous ait parlé sur son compte comme elle l'a fait. Cela pourroit vous faire croire que j'ai des vues sur lui.

Je n'en suis pas encore-là, et s'il me faisoit des propositions, je sais ce que j'aurois à lui répondre. Il est outré contre vous; ma mère vous en a dit la raison. Je fais tout ce que je peux pour l'adoucir. Je ne sais si j'en viendrai à bout. C'est un ami essentiel que vous devez conserver. Tâchez au moins de bien ménager don Carlos.

Adieu, mon frère. Je ne suis pas jalouse de votre amitié pour Rosalie, mais je voudrois que vous en eussiez aussi un peu pour moi; je suis votre sœur tout comme elle.

LETTRE VII.

Inigo Astucia à don Pedro de Massaréna.

Aranjuez, 28 Août 17...

Seigneur, vous avez sans doute appris que don Carlos s'étoit très-bien comporté au régiment, et qu'il avoit quitté Anduxar sans avoir eu la plus légère querelle. Je me flatte que ce vous sera une preuve que les fâcheuses impressions qui peut-être vous avoient été données sur mon compte, sont sans fondement. Permettez-moi de vous dire avec liberté, que je soupçonne Cascara de me desservir dans votre esprit. Mais votre excellence est trop au-dessus des propos de la valetaille, pour ajouter foi à ce qu'il pourroit vous écrire à mon sujet.

La vérité est, seigneur, que je me morfonds nuit et jour pour perfectionner l'é-

ducation de don Carlos. Don Juan de Spinoletto sous les yeux duquel j'écris cette lettre, est témoin de mon assiduité et de mon zèle, et il me charge de vous écrire qu'il en est très-satisfait. Sa protection m'honore et doit me servir d'égide auprès de vous contre la médisance.

La senora Massaréna me paroît aussi contente de ma conduite. Il seroit bien douloureux pour moi qu'ayant l'approbation de toute la famille, je me visse privé de la vôtre. Soyez assuré, seigneur, qu'outre les leçons de mathématiques, de géographie et d'histoire que je donne journellement à don Carlos avec une patience que rien ne rebute, je ne cesse de lui prêcher la vertu et les meilleures maximes de morale. Un jour viendra où vous me rendrez toute la justice qui m'est due.

Je vous prie, seigneur, de me marquer sur quoi je dois compter quand don Carlos n'aura plus besoin de mes soins.

LETTRE VIII.

Dona Spinoletta DE MASSARÉNA
à don Pedro DE MASSARÉNA.

Madrid, 28 Août 17...

VOUS avez beau dire, seigneur, vous n'entendez rien, absolument rien à l'éducation de don Carlos. Vous êtes le plus séduisant des hommes ; vous parlez comme un ange, et si bien que vous avez failli plus d'une fois me convaincre contre l'évidence même, que je n'étois pas malade. Je conviens de tous vos avantages ; mais avec tout cela vos raisonnemens sont pitoyables. Depuis que don Carlos est de retour à Madrid, je ne puis le tirer de la famille Texado ; les soins du bon Astucia n'y font rien. Mon frère l'a aussi entrepris, mais inutilement. Il ne cesse de me rebattre les oreilles du matin au soir,

de Figuera Texada, de Bénédictine Texada, de Rosalie Texada, de Fernand Texado. Il crée je crois, des Texado, pour me tourmenter et me faire tomber en syncope. Il mêle à tout cela une Joséphine qui ne s'appelle pas Texada, car elle ne s'appelle rien du tout. C'est un galimathias qui me crispe les nerfs. L'autre jour il reçut de Naples un paquet. C'étoit Texado qui l'envoyoit; c'étoit à Rosalie Texada qu'il falloit le remettre. Et toujours des Texado. Il ne songeoit qu'au paquet et aux moyens de le remettre. Il me consultoit sur cela vingt fois dans la même heure. Enfin le paquet envoyé par Texado, fut remis à Texada. Ce qu'il y a eu d'heureux dans cette aventure, c'est qu'il s'est trouvé que cette petite Rosalie Texada a pour supérieure dans son couvent, Rosalie d'Osmadez, mon ancienne amie, que vous connoissez. Il est affreux à moi de l'avoir tant négligée; mais je l'irai voir, et ferai mes

excuses au premier moment où mes vapeurs me laisseront un peu de repos. La situation où me met don Carlos, ne fait qu'agraver mes maux. Ce n'est pas que sa conduite ne soit en tout point excellente. Je ne lui reproche que cet opiniâtre attachement aux Texado qui me sont odieux. Vous autorisez, seigneur, ce fol attachement par votre propre exemple, et cela en dépit de tout ce qu'on a pu vous dire. Savez-vous ce qui en est résulté? C'est qu'à force de fréquenter des Texado, don Carlos est devenu d'une maussaderie qui le rend méconnoissable à mes propres yeux. Par-dessus cela, il lui est survenu une crise de mélancolie qui le maigrit à vue d'œil. Il dépérit visiblement, et quand je suis seule, seigneur, je verse un torrent de larmes sur l'état où je vois cet enfant chéri qui étoit d'une si belle espérance. J'ai tout dit, tout fait pour lui arracher son secret, et je n'ai pu y parvenir. « Il est là, là, me dit-il quelquefois en me

montrant son cœur ; il n'en sortira jamais ; il viendra au tombeau avec moi. » L'autre jour désespérée de sa résistance et de l'inutilité de mes larmes et de mes prières, je le menaçai de la perte de mon affection et de me plaindre. « Eh bien, me répondit-il froidement, que gagnerez-vous, maman, à m'ôter votre affection, et à me perdre dans l'esprit de mon père? Rien autre chose qu'à me faire mourir plus douloureusement. »

Je n'y tiens plus, seigneur, j'ai recours à vous ; j'embrasse vos genoux. Au nom de notre union, mon cher époux ; au nom de ma tendresse, mon cher Massaréna, usez de votre autorité, de toute la force de votre autorité, pour arracher un secret de la révélation duquel dépend la conservation de ce que vous et moi avons de plus cher au monde... Je n'en puis plus, seigneur. Mes nerfs, ma tête, le cœur, tout me fait mal. Si cette situation devoit durer, vous me verriez bientôt au tombeau.

Pourquoi avez-vous renvoyé ce pauvre Balbuena ? Voilà encore une querelle que vous vous faites avec mon frère. Vous finirez par vous brouiller tout de bon. En vérité vous êtes un homme bien cruel ; vous connoissez ma mauvaise santé, et cependant vous ne me ménagez guères.

LETTRE IX.

Don Carlos DE MASSARÉNA à son père.

Madrid, 28 Août 17..

VOTRE dernière lettre reçue, seigneur et très-honoré père, je me rendis sur-le-champ à Aranjuez pour m'acquitter de la commission que vous me donniez auprès de mon oncle. Ce fût je crois, le 24 de ce mois, que je me rendis chez lui. Il étoit dans ce cabinet qu'il appelle son oratoire. Un de ses pages l'avertit, et il sortit sur-le-champ de cet endroit mystérieux, sans vouloir m'y laisser entrer. « Eh! bon jour, mon enfant, me dit-il en m'embrassant. Quel bon vent t'amène dans ce lieu de délices? — L'envie de voir ce cabinet. — Non, non, tu ne le verras pas, — Et pourquoi donc? Je ne

l'ai jamais vu ; je meurs d'envie de le voir. — Non, non, tu ne le verras pas : c'est un sanctuaire, et tu es un profane. J'y suis occupé dans ce moment à composer, à dresser les préparatifs d'une fête qui commencera demain ; tu n'es pas digne de les voir. *Odi profanum vulgus et arceo.* Astucia sera de la fête, et toi tu n'en seras pas. Tu n'es pas encore assez rompu aux usages du monde ; tu ne mérites pas encore d'être initié aux hauts mystères de mes divinités. Te voilà homme fait, et tu as toujours l'air d'un novice hiéronimite ; tu as toujours l'allure d'un Caton. Que veut dire aussi cette boutade de mélancolie qui te tient depuis quelque tems ? Crois-tu que la pâleur de ton visage te donne bonne grâce ? Tiens, mon enfant, si tu ne fais pas ce qu'Astucia et moi te disons, tu te perds. Chasse-moi loin de toi toute cette Texadaille. Elance-toi dans le beau monde. Prends l'essor. Donne-moi un bon soufflet à quelqu'un qui en vaille la peine.

Fais tapage. Quand tu auras reçu deux ou trois coups d'épée, tu verras comme les femmes te rechercheront. Elles se mettront toutes à genoux devant toi. Tiens, à ton âge, j'étois simple lieutenant; j'eus l'audace de me battre avec mon colonel; je reçus dans le côté droit un si furieux coup d'épée, que je fus saigné jusqu'au blanc et que je gardai le lit trois mois. Je n'ai même jamais bien guéri, et c'est ce qui m'a obligé de quitter le service. Mais aussi il falloit entendre chanter mes louanges, et jamais homme n'a été plus à la mode que moi. Tu vois que j'en ai des restes. Déride-moi aussi ce front. Prends de la gaîté, de l'impudence même : cela sied bien à ton âge. Eh! quel sujet peux-tu avoir de te chagriner? Par St.-Jacques, que te faut-il donc pour être heureux? Tu es jeune, joli cavalier, en passe de devenir tout ce que tu voudras; tu es l'enfant gâté de ton père, de ta mère, de ton oncle; je m'imagine qu'on ne te laisse

manquer de rien. Pour moi, tu ne m'as jamais rien demandé ; mais tu sais qu'après ma mort tu seras assez riche pour acheter un royaume. Allons, don Carlos, parle ; ouvre-moi ton cœur : as-tu besoin de quelque chose ? Que te faut-il ?

Je pris mon oncle sur le tems ; je lui dis : « Vous me parlez avec tant de bonté, que véritablement je serois bien coupable si je vous déguisois la vérité. Eh bien, mon oncle, je vous confesse que dans ce moment j'ai besoin de quelqu'argent. — Ah! s'écria-t-il, je te l'ai à la fin tiré du cœur. Ta mère y avoit perdu son latin. Il n'y a que moi, que moi au monde pour faire réussir une affaire. Ta franchise me plaît. Tiens, entre dans cette pièce, voilà la clef de mon secrétaire, et prends tout ce que tu voudras. — Mon oncle, lui répondis-je, vous êtes trop bon. Je n'ai pas besoin d'une bien forte somme. — De combien, encore ? — Je serai bien content si vous voulez me donner pour ne

jamais vous les rendre. — Cela s'entend, cela s'entend. Combien? — Seulement cinquante-six piastres. — Je suis à toi. »

En disant cela, il courut dans la pièce qu'il m'avoit montrée, en revint presqu'au même instant, et me mit dans la main cinquante-six piastres que je serrai dans ma poche. Je le remerciai; je l'embrassai, et partis bien satisfait d'avoir rempli vos ordres avec cette facilité. J'étois à peine sur l'escalier, que j'entendis mon oncle qui avec ses hauts talons, faisoit en courant sur le parquet un bruit épouvantable. Il appeloit tous ses gens. *Holà! holà! tout le monde*, crioit-il, *arrêtez, arrêtez; ne laissez pas sortir; fermez les portes*. C'étoit à moi qu'il en vouloit. Il n'y eut pas moyen d'avancer; il fallut revenir sur mes pas. « Pourquoi, mon oncle, lui dis-je, tout ce bruit? — Pourquoi? parce que vous êtes un fripon, mon neveu; un fripon. Rendez-moi mon argent, et bien vîte. — Vous me l'avez donné

pour ne jamais le rendre. — Moi je le reprends. Ah ! vous croyiez me faire votre dupe ! Mais voyez avec quelle douceur il m'escamotoit ces cinquante-six piastres. Où sont-elles ? Allons vîte. — Quelle raison avez-vous, mon oncle, de changer ainsi d'avis d'une minute à l'autre ? — Et la lettre impertinente que m'a écrite ton père et que j'ai reçue ce matin ? Elle m'etoit sortie de l'esprit ; je me la suis heureusement rappelée comme tu descendois l'escalier. Quelle sottise j'allois faire ! Il renvoie ce pauvre Balbuena qui est doux comme un mouton, et il veut encore qu'il m'en coûte cinquante-six piastres. Mais ton père a donc juré de me faire enrager? Ma colère contre lui tient de la fureur. S'il continue d'agir ainsi avec moi, je suis capable... Je ne me remarierai pas, parce que je suis rassasié de mariage ; mais je vivrai encore cent ans. — Mon cher oncle, lui dis-je, vivez plusieurs siècles. — Point de mauvaise plaisanterie

avec moi. Vîte, rendez-moi mon argent. »
Je mis alors fièrement mon chapeau sur la tête ; je portai la main sur la garde de mon épée, et d'un air moitié grave, moitié plaisant, je lui dis : « Seigneur, je vous le rendrai, mais à la pointe de mon épée. » Il fit trois pas en arrière, se mit en garde avec la main, et dans cette attitude il me dit d'un ton majestueux :

« *Optimè ;* c'est très-bien ; voilà comme il faut parler ; je reconnois-là mon neveu ; je reconnois-là mon sang. » Il me sauta ensuite au cou, m'embrassa et me dit : « Va-t-en ; emporte les cinquante-six piastres, et cinquante autres encore avec si tu veux. Je suis content de toi ; mais je voudrois te voir jouer cette pièce sérieusement avec un de tes camarades, avec quelqu'un de bien vaillant. Je ne sais pas si j'aurai le tems de répondre à ton père ; mais écris-lui que s'il continue à me faire impertinence sur impertinence, j'enverrai la famille à tous les diables,

et ne me mêlerai plus de vos affaires. Adieu, don Carlos ; tu es un bon garçon. Embrasse pour moi ta mère ; dis-lui que quand je serai las de me divertir ici, j'irai la voir. »

Au moyen de cela, seigneur et très-cher père, la commission dont vous m'aviez chargé, se trouva faite pour moi fort heureusement, et comme vous voyez, sans aucune sorte d'embarras. Il ne me reste plus qu'à solder tout compte avec Wanderghen. Ce sera à la première rencontre. Je n'ai point eu également encore le tems de me trouver tête-à-tête avec Sancha. J'ai préféré de commencer par la commission que je regardois comme la plus difficile ; mais je ne tarderai pas de m'acquitter de celle qui concerne Sancha, et vous en rendrai compte sur-le-champ.

Non, seigneur et très-cher père, je ne dois rien avoir de caché pour vous, et je reçois journellement trop de preuves de votre tendresse, pour qu'il puisse y avoir

dans le monde un fils plus obligé envers son père que je le suis envers vous. Mais, et c'est-là mon malheur, plus vous me montrez d'affection, et plus je m'en sens indigne. Ma situation est horrible et unique. Je voudrois, je brûle de vous ouvrir mon cœur, et cependant telle est la nature du secret que vous désirez connoître, que je dois le tenir renfermé au fond de moi-même où il me consume. Oui, je dois l'empêcher de s'échapper de mon âme. Eh! s'il en étoit autrement, aurois-je attendu vos ordres, ô le plus vertueux, ô le meilleur des pères, pour vous faire connoître la déplorable cause du chagrin qui me ronge? Mais hélas! je ne pourrois la révéler à vous, à ma mère, à mon ami, sans me rendre coupable; et la conscience veut ici que je désobéisse aux auteurs de mes jours, que je sois sourd aux sollicitations de l'amitié. Compatissez, mon très-cher père, à cette horrible situation; pleurez sur le malheureux don Carlos; mais croyez

que sa mort même vous vaut mieux que cette funeste révélation.

D'après la manière dont vous aviez congédié Balbuena, je n'ai point osé prendre intérêt à lui, quoiqu'il fût arrivé sans le sou, et avec des habits fort délabrés; mais mon oncle l'a reçu chez lui, et l'a fait son bibliothécaire.

Fin du second volume et de la sixième partie.

